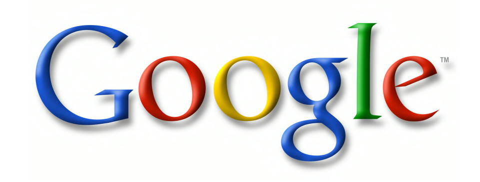
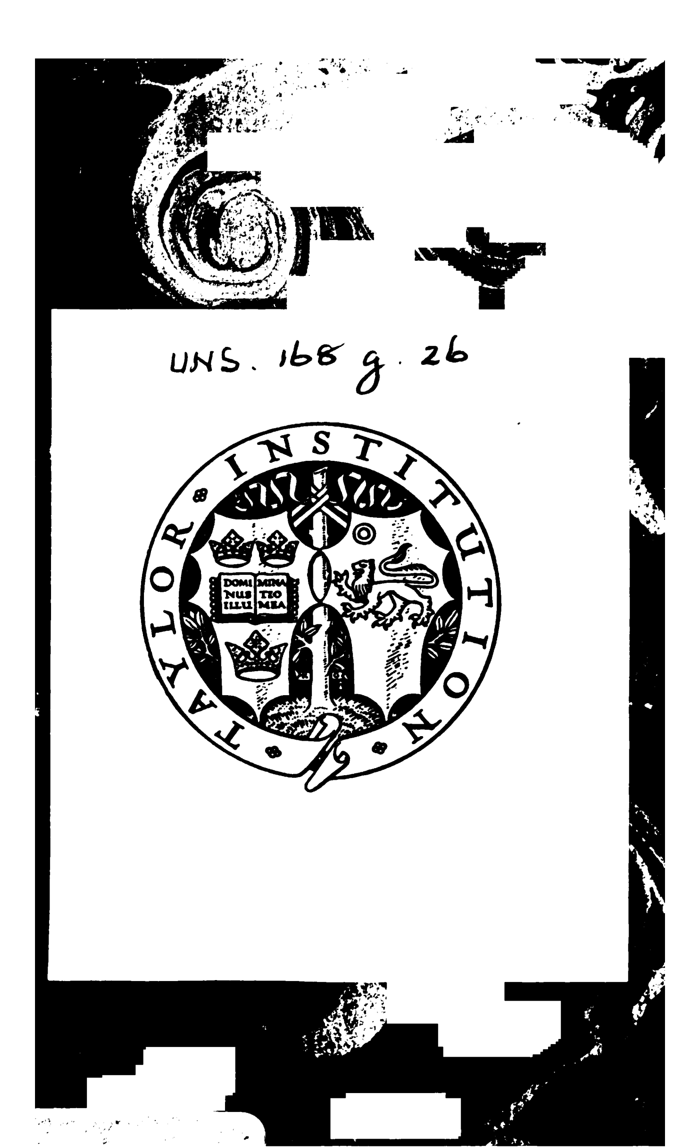





UNS. 168 g. 26
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



l'auteur : G. Lyttleton

traduit par : J.-F. Peyron

[Barbier II, 1242 b]

LETTRES D'UN PERSAN EN ANGLETERRE, A SON AMI A ISPAHAN.

LETTRES D'UN PERSAN EN ANGLETERRRE, A SON AMI A ISPAHAN; OU NOUVELLES LETTRES PERSANNES,

Où l'on trouve la continuation de l'hiſtoire des Troglodites, commencée par M. de Monteſquieu.

Nouvelle traduction libre de l'Anglois.



A LONDRES,
Et ſe trouve à Paris, chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

ON n'a pas encore bien développé l'origine de ce mélange d'eſtime & d'antipathie que le Peuple Anglois & le Peuple François ſemblent avoir *l'un* pour l'autre. Aux yeux d'un François l'Angleterre eſt le pays des ſingularités : aux yeux d'un Anglois la France eſt celui des futilités & des modes : aux yeux de l'homme penſant la France &

l'Angleterre sont, comme tous les autres pays du monde, celui des vertus, des vices & des ridicules.

Le Peuple Anglois est notre rival de tous les temps. Tous les genres, tous les talens qui menent à la réputation & à l'immortalité, il les partage avec nous, ou plutôt il nous les envie. Ce Peuple qui Maîtrise ses Rois ne peut pas souffrir que ses voisins lui enlevent la moitié de sa gloire. Cette espece de rivalité a cependant produit entre les deux Nations

une émulation très-vive & très-nécessaire dont les bons esprits ont profité ; mais une antipathie violente a toujours prévalu dans un Peuple dont les sentimens ne sont jamais nuancés, mais toujours poussés à l'extrême ou au préjugé ou à l'injustice. Quoiqu'il en soit, la franchise des honnêtes Anglois ne leur a pas permis de nous refuser ce qui nous étoit du. L'Angleterre nous envoie sans cesse des admirateurs, & sa jalousie que son amour propre ne lui

permet pas de vaincre, s'égaye à peu de frais sur nos ridicules, nos modes & nos manieres, sans songer que nos sottises ont trouvé leurs premiers Censeurs au sein même de la France. Ces ridicules prétendus sont l'objet de toutes les satyres, de presque tous les drames qui amusent le Public de Londres, tandis que la classe d'hommes qui mérite réellement le titre de penseur qu'on donne à tout Anglois, nous venge par ses voyages, par l'étude qu'elle fait de

nos mœurs, de nos coutumes, par la lecture de nos livres & par l'usage qu'elle en fait dans les siens.

Il faut pourtant avouer que le François n'a pas été plus juste en jugeant l'Angleterre: il n'a vu dans l'Anglois qu'un homme qui *baragouine* la langue françoise, qui porte un habit qui n'est pas fait comme le sien, qui affecte le *plus qu'il* peut de ne pas lui ressembler, & qui n'a pas même, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle à Paris des *grâces*;

qui va rêvant ſans ceſſe, cherchant la ſolitude & point du tout fait pour la ſociété. D'après ce point de vue, le François a rapproché deux objets diſparats, & il a donné à ſon voiſin les deux titres bien contraſtans de fou & de penſeur.

Ces jugemens peu réfléchis & qui partent de la rivalité de deux Peuples faits pour s'eſtimer, ſe ſont inſenſiblement gravés dans tous les eſprits. De-là l'opinion de l'Anglois, que notre Nation eſt légere, futile & diſ-

ſimulée ; de-là l'opinion du François que l'Anglois eſt bizarre, ſingulier & fantaſque, & que ſa moindre folie eſt de ſavoir ſe taire & ſe pendre en badinant. On prie le lecteur d'obſerver qu'on ne parle ici du Peuple Anglois qu'en général ; car, comme on l'a déjà dit de l'Angleterre, il y a auſſi en France des hommes qui ſavent apprécier le mérite des Anglois, & qui les jugent d'après leurs vertus & non d'après les actions de quelques malheureux ren-

fermés dans *Bedlam*, ou qui méritent d'y être logés pour le reste de leurs jours.

Deux Ecrivains célebres parmi les grands hommes de ces deux Nations, ont jugé chacun la leur : couverts du manteau Asiatique, ils ont voulu la voir avec des yeux non prévenus.

Montesquieu à peint les François tels qu'ils sont : en grand homme, tel qu'il étoit, il a répandu dans son ouvrage, (1) cette fine

(1) Lettres Persannes.

plaisanterie qu'il sut seul manier avec force, en intéressant les Sages, les Citoyens, les Petits-Maîtres & *les Femmes.*

Milord Litteleton, aussi Philosophe, n'a pas emprunté les mêmes attraits. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans son livre la légéreté & la délicatesse qui caractérisent celui de l'illustre Magistrat; *mais* l'on en sera bien dédommagé par les vues profondes de l'Historien, du Philosophe & de l'homme de Lettres.

Le premier a voulu plaire à des hommes qui ne veulent pas toujours penser ; le dernier à des hommes qui pensent presque toujours, ou qui veulent du moins passer pour *penseurs*.

Le génie des deux Peuples a fourni divers matériaux à ces deux grands hommes ; & le desir de plaire aux personnes de goût, les a forcé de s'en servir.

Mais la différence entre ces deux génies est-elle si grande ? J'en atteste ceux qui ont lu les deux ouvra-

ges ou qui les liront. J'ouvre Montesquieu, & je trouve parmi les François, des sots ou des petits-maîtres, des prudes, des coquettes, des maris jaloux & trompés, des joueurs, des courtisannes, & des hommes de mérite ; beaucoup de vices, quelques vertus, des ridicules & des révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement.

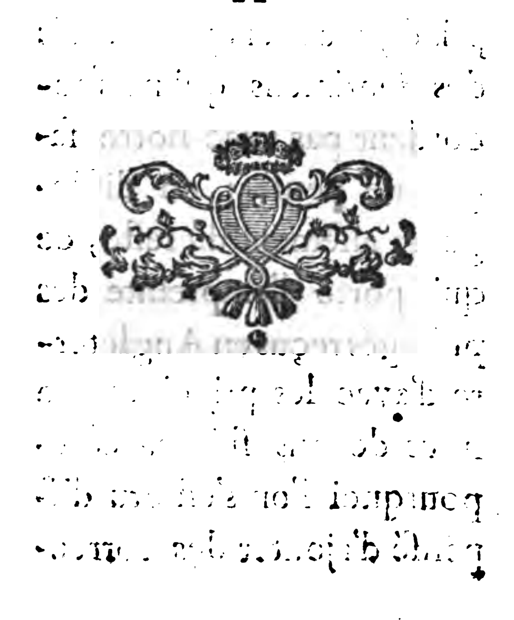
J'ouvre Littleton; voilà les mêmes êtres, les mêmes objets : voilà à quelques nuances près, Paris dans

Londres. Un Anglois eſt cependant fort différent d'un François. D'où naît donc ce grand contraſte entre les deux Nations? L'homme eſt par tout le même, la nature ne fit pas trois eſpeces différentes de l'Anglois, du François, du Chinois, c'eſt toujours l'homme ; mais les loix, mais les coutumes, mais le climat ont fait de cet homme un Anglois, un François, un Chinois.

L'Anglois eſt à Paris, ce que le François eſt à Londres. L'ouvrage de Monteſ-

quieu & celui de Littleton le prouvent. Enfin pour abréger ce parallele & cette Préface beaucoup trop longue, *l'ouvrage de Montesquieu* renferme peut-être plus d'objets & plus de grands objets. J'y vois une foule de caracteres fortement dessinés; l'Espagnol, l'Italien, le François, &c. y sont également peints; mais avec cette force, cette vérité, cette chaleur qui caractérisent l'homme universel. Littleton ne peint que l'Anglois, & ce Peuple

tifs à plusieurs endroits du texte où l'Auteur s'exprime avec une liberté qu'il ne nous est pas permis d'avoir, & que par conséquent nous devons désapprouver.



de connoître les autres, & sur-tout cette Isle fameuse dans laquelle Usbec n'a jamais voyagé & dont il ne nous a donné que des notions très-imparfaites.

Ce fut à sa sollicitation que nous entreprîmes ce voyage, & nous étions prêts à partir lorsque les ordres suprêmes du Sophi, notre Maître, t'appellerent aux pieds de son trône sacré.

Je ne pouvois me résoudre à partir sans toi, & j'étois moins effrayé des périls du voyage que de l'ennui d'être seul. C'est l'être en effet, que d'habiter au milieu d'une multitude étrangere. Un Peuple entier ne dédommage pas de l'absence d'un ami; mais il fallut céder à tes instances. L'espoir d'enrichir ton ame des connoissances dont elle est si avide, & d'y verser les sciences qu'un sort capricieux a créées pour un autre hémisphere, adoucissoient l'horreur de cette perspective.

Mon voyage fut heureux. Je trouve ce pays bien digne de notre curiosité. Les recommandations que m'a données Usbec pour quelques Anglois qu'il avoit connus à Paris, m'ont servi beaucoup.

A force d'étude, la langue de ce pays me devient naturelle, j'en saisis à la fois l'esprit & l'accent. Ma conversation dément déjà mon habit, & je veux qu'avant trois mois, l'Anglois le plus connoisseur me prenne pour son Compatriote.

Je m'appliquerai principalement à étudier le gouvernement Anglois; il est fort différent de celui de la Perse. Usbec en a *conçu une très-grande* idée. Quoiqu'il ne l'ait comtemplé que de loin & qu'il en ait jugé sur les récits de quelque François jaloux, ou de quelque Anglois enthousiaste. C'est chez un Peuple qu'on apprend à le connoître & non chez ses voisins.

Je te rendrai un compte exact des mœurs singulieres & bizarres de cette Nation ; si j'en juge par ce que j'ai déja observé, je crois cette matiere inépuisable ; c'est un tableau toujours varié qui se multiplie, disparoît, se reproduit encore & n'est jamais le même.

Communique mes lettres à Usbec ; il aura le soin de t'applanir les difficultés & de te faire sentir plus vivement les objets ; mais prenez garde tous les deux de regarder comme faux ce qui pourroit vous paroître inconcevable. Les habits & les raisonnemens des hommes different tellement d'un climat à l'autre, que ce qui paroît l'excès de la folie dans un pays, peut être regardé dans un autre comme le comble de la sagesse.

LETTRE II.

Selim à Mirza.

LES *Spectacles d'une ville ſont les* premiers objets de la curioſité d'un étranger : je fus conduit la nuit derniere à celui qu'on appelle l'Opéra. C'eſt un concert de muſique qui a pris naiſſance en Italie & qui eſt étranger à ce pays à tous égards. Il fut exécuté dans une ſalle magnifique. Si notre Empereur y eût été, il n'eût regretté ni ſon Palais ni ſon Sérail. Il auroit vu des femmes ſemblables aux ſiennes à *l'eſclavage près. Pluſieurs* d'entr'elles auroient fait mourir de jalouſie la Sultane favorite, & les immortelles Ouris ne les verroient pas ſans dépit. On ne voyoit point d'Eunuques parmi elles ; mais un d'eux chantoit ſur le théatre, & par ſes airs

tendres & lascifs il paroissoit être là, plûtôt pour les exciter à la volupté que pour être le gardien de leur vertu.

Au lieu de l'habit qui leur est destiné, il portoit une cuirasse & s'appelloit Jules César.

Je demandai qui étoit ce Jules César, & s'il avoit été fameux chanteur? On me répondit que c'étoit un Guerrier célébre de l'ancienne Rome, qui avoit conquis le monde entier & séduit la moitié des femmes de son pays.

J'allois exprimer mon admiration de le voir si bien représenté, lorsque j'entendis deux Dames assises près de moi s'écrier! ah qu'il est séduisant! Quelle voix! Quelle harmonie! Je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Juste Dieu! dis-je en moi-même, qui croiroit que les femmes de ce pays pussent se passionner à ce point pour des Eunuques? Il me semble pourtant

qu'elles ont assez d'hommes auprès d'elles.

Je fus interrompu dans mes réflections par un Gentilhomme qui soutenoit avec assez de force que la musique & le chanteur étoient détestables.

Ne soyez point surpris de son obstination, me dit mon conducteur. L'on ne pourra jamais le persuader, il est du parti contraire, & il ne vient ici que pour essayer de persuader aux oreilles *délicates qu'elles ne sont point émues*, & aux ames sensibles qu'elles ne sont point attendries. Il se fait une étude de combattre le sentiment par des sophismes. Rien n'est beau, selon *lui*, que ce qui *est démontré*. Le spectateur, avant de s'attendrir, doit consulter les regles de l'art. En un mot, c'est le chef du parti raisonneur; pour moi je suis de celui des cœurs sensibles. Je laisse un champ libre à sa critique,

& n'oppose qu'une larme à tous ses raisonnemens.

Comment, m'écriai-je, vous avez des partis en musique? Oui, répliqua-t-il froidement, on est convenu de ne rien juger à l'aide de ses sens & de sa raison; mais de ne voir, de n'entendre & de ne penser que par les yeux, les oreilles & l'esprit du parti dans lequel les circonstances ou le hazard nous ont engagés.

J'espere, dis-je, qu'un étranger a le droit d'être neutre dans vos divisions & qu'il peut avoir un sentiment libre. Votre musique est bien loin de m'enflammer assez pour prendre aucun parti pour elle, elle seroit bien plus propre à me jetter dans une espece d'assoupissement. La musique des Persans, tour à tour sublime & touchante, va chercher l'ame, l'éleve, la remue, la pénetre, l'embrase; & lorsque j'écoute la vôtre, mon seul

ſentiment eſt de n'en éprouver aucun.

Imaginez que vous êtes ému, me dit mon ami, aidez à votre ame à s'enflammer & vous partagerez l'émotion générale. Croyez-moi, étudiez notre muſique, prenez les leçons de quelque Maître célebre, vos oreilles s'accoutumeront aux vibrations mâles qui caractériſent notre harmonie. Revoyez alors notre Opéra, & vous laiſſerez tomber malgré vous, dans votre cœur quelqu'étincelle de ce feu dont tous les ſpectateurs ſont animés.





LETTRE III.

Selim à Mirza.

CURIEUX de connoître par quels fermens l'homme dans ce pays s'unit à sa compagne, & comment les loix dirigent l'instinct de la nature, je fus obligé de me transporter dans une de leurs Mosquées; car on compte ici le mariage parmi les cérémonies religieuses, & c'est là, je pense, une des raisons pour laquelle plusieurs ne s'empressent guère de la remplir. Je vis au pied des autels deux couples prêts à s'unir; c'étoient un vieillard & une jeune fille, une vieille femme & un jeune garçon.

J'étois surpris d'un choix si bizarre; mais on me dit que des trésors immenses rendoient à la vieillesse tous les charmes du bel âge; que c'étoit une

maxime liée avec les mœurs du ſiecle, & qu'il falloit être Perſan pour la déſavouer. Quoi, diſois-je en moi-même, peut-on profaner ainſi le plus doux des liens? Quel mélange monſtrueux d'*intérêt* & de volupté! Achete-t-on le plaiſir?

Je ferois un heureux mariage de ces quatre perſonnes, dis-je à mon Ami, je donnerois les deux femmes à ce jeune homme qui n'eſt pas riche, & je lui donnerois encore le vieillard pour lui ſervir d'Eunuque.

Pendant la cérémonie, j'obſervois la contenance de la jeune fille & je voyois que, quoique ſa tête fût dans les bras du ſexagénaire *décrépit*, ſes yeux & ſon cœur étoient fixés ſur le jeune homme qui n'avoit pas vingt ans, & celui-ci, avec des regards plus éloquens encore, ſembloit lui dire qu'il ne vivroit que pour elle, malgré les ſermens qu'il venoit faire aux pieds de ſa

vieille épouſe. On voyoit même dans les yeux du Prêtre, qu'il auroit mieux aimé finir la cérémonie que la commencer, & ſur ma parole il étoit aſſez bien qualifié pour ce double miniſtere.

Je ne pus m'empêcher de rire lorſque je les entendis ſe jurer mutuellement un amour éternel, comme ſi l'homme pouvoit répondre un ſeu jour de ſes inclinations; quoiqu'en effet ils puſſent ſe promettre, ſans ſe parjurer, de s'aimer toute la vie auſſi bien qu'ils s'aimoient alors.

Nous ne pouvons aſſez nous féliciter d'être nés dans un pays où la raiſon, de concert avec la nature, laiſſe au plaiſir le ſoin de former les nœuds du mariage, d'en fixer la durée, & ne ſouffre pas qu'ils ſoient ſouillés par un vil intérêt ou par une odieuſe politique.

LETTRE IV.

Selim à Mirza.

L'ON m'a conduit ce matin à un ſpectacle bien différent de cet Opéra dont je t'ai fait une deſcription. Celui-ci eſt particulier à l'Angleterre. Les ſpectateurs ſont placés dans des galeries qui reſſemblent à une eſpece de cirque. Au milieu ſe trouve l'arene où l'on *ne voit ni Muſiciens ni Eunuques*; mais des Sangliers, des Ours, des Dogues & des Hommes qui ſe combattent. Plus ces animaux ſe déchirent, plus la ſcène eſt enſanglantée & *plus le plaiſir redouble*. Chaque coup de griffe, chaque nouvelle plaie excite un cri de joie. J'étois ému, j'étois attendri ſur le ſort de ces animaux, victimes dévouées aux plaiſirs d'un Peuple barbare; mais je ne don-

nai pas une larme à ces méprisables athletes qui outragent la nature pour un schelling, qui ne comptent pour rien des jours qu'ils pouvoient rendre utiles à la patrie. Quand l'homme a osé se mépriser lui-même, quels droits a-t-il sur l'estime des autres? Je jettois sur eux des regards d'indignation; c'étoient eux qui me sembloient des bêtes féroces. Cependant je regardois ce spectacle comme une preuve du génie martial de ce Peuple, & je tâchois de découvrir dans cette férocité l'esprit de liberté qui le caractérise, l'orsqu'un François assis à mes côtés, indigné de cette barbarie, reprochoit à mon ami de m'avoir conduit à cette scène d'horreur. Vous avez trompé votre ami, lui dit-il. Un étranger ne court au spectacle que dans l'espoir d'applaudir au triomphe de l'humanité: le Persan la voit outragée sur cette arene sanglante. Mon ami convint

avec lui qu'on ne devroit pas autoriſer un ſpectacle ſi cruel dans des pays policés; mais un Gentilhomme qui étoit placé au-deſſous de nous les regarda tous les deux d'un œil ſévere, où *je lus aiſément qu'il n'étoit pas de* leur avis. Il portoit une perruque noire & courte; il avoit des bottes & tenoit dans ſes mains un long fouet, qu'il agitoit pour applaudir aux combattans & pour échauffer le carnage. A ſon air farouche on eût dit qu'il avoit combattu plus d'une fois & gagné plus d'un prix, & que ces jeux effroyables avoient été ceux de ſon enfance. Son langage étoit auſſi groſſier que ſa figure; *cependant il ne* manquoit pas de ſens commun. J'imagine, Monſieur, à vos diſcours, dit-il à mon Ami, que vous êtes né à la Cour, & je ne ſuis pas ſurpris que vous déſapprouviez ce ſpectacle; mais permettez-moi de vous dire que ſi nos

ennemis venoient en foule pour voir l'Angleterre, bien peu s'arrêteroient dans les Palais des Rois : ce n'est pas-là où ils apprendroient à connoître notre Nation & à la craindre. Nous vivons en effet dans un pays policé, comme vous le dites très-bien ; mais je souhaiterois que dans certaines occasions nous puissions songer un peu que la politesse énerve le courage, qu'on devient foible à force d'être sensible, & que pour trop chérir l'humanité on cesse souvent d'aimer sa patrie. Ce rafinement dans les mœurs tend à la mollesse & conduit peu à peu à l'esclavage. Nous parviendrons à haïr les combats sérieux & utiles, lorsque nous aurons perdu l'habitude d'en retracer l'image dans nos jeux & dans nos plaisirs. Vous, Gentilshommes polis, vous tenez pour la Rome moderne où se trouvoient des Baladins, des Eunuques, la corruption & l'esclavage.

Moi

Moi je ſuis pour l'ancienne, je veux des Gladiateurs & la liberté; & pour nous laver du reproche de barbarie que nous fait ce François, je pourrois lui dire qu'un de ſes Rois a fait regorger de ſang ſes propres Etats & ſes Frontieres; qu'il a changé une partie de l'Europe en un déſert affreux pour régner ſur des morts avec le titre de Conquérant.





LETTRE V.

A Kouli Mollack, Gardien de la tombe à Médine.

TRÈS vénérable Mollack, je crains qu'il n'y ait de la témérité à t'écrire, je frissonne & je suis consterné; que penseras-tu lorsque tu recevras une lettre infectée de l'air d'un climat impur & profane. Ta sainteté égale celle des Anges qui gardent avec toi la tombe sacrée. Ton ame continuellement avec le Prophête, pure & sans tache, ne descend jamais sur cette terre sacrilége. La vaine gloire du monde ne te touche pas, tu ne cherches qu'à faire le bien; plus humble que le ver qui rampe dans la pampre des herbes, si l'on t'offroit des richesses tu les foulerois à tes pieds. Si le Sultan ton Maître vouloit te consulter sur des affaires tem-

porelles, tu lui dirois que toutes tes connoiſſances ſont attachées au livre de la divinité; que c'eſt vers lui que tes penſées prennent leur eſſor, que ton être s'éleve. Que puis-je donc te dire, divin Mollack, qui ſoit digne un moment de ton attention? Te parlerai-je des loix & des coutumes du Peuple avec lequel je vis? Non, ces ſujets ſont profanes, & ne méritent pas de te diſtraire de tes méditations profondes. Je te dirai des choſes plus conformes à ta ſainteté. C'eſt que la véritable religion s'introduit peu à peu parmi ces Peuples infideles. Un rayon de lumiere échappé du temple de Chaaba, a percé la profondeur des *ténebres qui les environnoient* & leur donne la douce eſpérance d'une clarté plus vive. Le précepte le plus difficile de notre loi eſt reçu parmi eux; il y en a déjà pluſieurs qui s'abſtiennent de l'uſage du vin.

Cette défenſe ſi ſouvent violée par les Muſulmans eſt ici religieuſement obſervée, & je ſuis aſſuré que la ſecte de ces buveurs d'eau croît de jour en jour. Les Prêtres ſont alarmés de cette nouvelle pratique qu'ils regardent comme très-funeſte à leurs intérêts. Ils ſont bien loin d'encourager par leur exemple une telle innovation. Bientôt on les verra d'un pas chancelant conduire les hommes au ciel le verre à la main; mais malgré leurs efforts, la vérité l'emporte. L'ivreſſe, ſi chere aux Peuples du Nord, eſt rejettée au rang des vices, & nous avons lieu d'attendre une réformation générale.





LETTRE VI.

Selim à Mirza.

C'EST une loi reçue en Angleterre que *lorſqu'un débiteur eſt inſolvable*, ſes créanciers peuvent ſe ſaiſir de ſa perſonne & la détenir dans les priſons juſqu'à ce que ſes dettes ſoient acquittées. Ma curioſité me conduiſit l'autre jour dans un de ces caveaux, dont les *voûtes ne retentiſſent que de gémiſſemens* & de cris lugubres. Mon cœur ſaigne encore au ſouvenir des objets qui s'offrirent à ma vue. J'interrogeai ces infortunés ſur les cauſes de leurs *malheurs, & je vis que la fortune* avoit par-tout les mêmes caprices & frappoit les mêmes coups. J'y remarquai cependant une manie bizarre & funeſte inconnue dans nos climats. Un de ces priſonniers qui portoit dans ſes regards

la mélancolie la plus ſombre, me dit qu'il avoit été poſſeſſeur d'une fortune aſſez conſidérable, & que ſon bonheur avoit égalé ſes deſirs juſqu'au jour où il lia connoiſſance avec un homme ſavant dans la Juriſprudence. On appelle ici Avocats les interpretes des loix. Celui-ci jetta les yeux ſur de vieux écrits de ſa famille, découvrit certains parchemins qui lui donnoient des droits ſur la propriété de ſon voiſin. Cet honnête Avocat lui conſeilla d'intenter un Procès à ce paiſible poſſeſſeur : il pourſuivit cette affaire pendant vingt ans avec tant de paſſion qu'il en perdit l'eſprit, fit la fortune de ſon Avocat, réduiſit ſon voiſin à la mendicité, & n'eût pas plutôt gagné ſa cauſe que ſes créanciers ſe ſaiſirent des deux propriétés & l'envoyerent jouir de ſa victoire au fond d'une priſon.

Je plaignis cet inſenſé & je péné-

trai dans un autre cachot. J'y apperçus un jeune homme, au regard étincellant, à la démarche assurée, qui sembloit jouer avec ses fers & défier la fortune qui l'accabloit. Il avoit consommé en peu de temps le fruit des travaux de ses ancêtres, & toute sa fortune avoit passé entre les mains d'un interprete des loix, d'une espece différente, qu'on nomme ici Procureur. Celui-ci l'enveloppa dans un labyrinthe d'hypotheques, pensions, billets & autres affaires dont il ne put se débarrasser. Je le trouvai fort attentif à feuilleter des livres de droit, il me dit qu'ils faisoient son unique étude, & qu'il espéroit avec leur secours s'élever *à une fortune* bien plus haute que celle qu'il avoit perdue. Je sais, me disoit-il, qu'il y a un trésor caché sous le voile de ces mysteres. C'est un labyrinthe, il est vrai; mais lorsqu'on peut y pénétrer, tout ce qu'on touche

devient or, on se trouve inondé d'une pluie de guinées. Un Procureur, en me ruinant, m'a transmis le droit d'en ruiner d'autres. Les terres & les revenus sont des choses passageres; mais le fonds que j'amasse est inépuisable. Après ces mots il continua de lire, & me parut ne vouloir pas être interrompu plus long-temps.

Un troisieme m'apprit qu'il avoit été riche citoyen, que pour augmenter sa fortune il avoit épousé l'héritiere d'un bien considérable; mais si libérale & si magnifique dans ses dépenses, qu'à force d'être habile à trouver des crédits pour elle & pour son mari, elle l'avoit envoyé bien vîte d'une très-belle maison qu'elle avoit achetée près de la Cour dans celle où je le trouvois. Que ne faisiez-vous divorce avec elle, lui dis-je, dès que vous vous apperçûtes de son extravagante prodigalité. Ah! Monsieur, que

que j'aurois été heureux si je l'eusse découverte avec un Amant, j'aurois pû intéresser les loix à ma vengeance & obtenir une séparation. *Elle ne me* préféroit que deux choses au monde, le luxe & le jeu. Quelles loix! m'écriai-je, *quelles mœurs! D'un côté*, l'infamie & le vice; de l'autre, l'indigence & l'esclavage: & il faut opter!

Un autre me dit qu'il étoit Gentilhomme & de fort bonne maison. L'ambition de tenir un rang dans l'état *l'avoit perdu. Il fit des dépenses* considérables pour avoir une place dans le Parlement, & quoiqu'il eût très-bien réussi dans ses vues à la Cour, ses honoraires ne suffisant pas pour payer *ses dettes & ne pouvant* avoir assez de fonds pour se placer sur les rangs dans l'élection suivante, il perdit en même-temps sa place & sa liberté.

Celui qui venoit après, avoit la ré-

putation d'un ſavant; il poſſédoit bien les langues orientales & me parla fort bon Arabe.

Je demandai comment il étoit poſſible qu'un homme ſi ſavant fût dans le beſoin, & ſi tous les livres qu'il avoit lus ne pouvoient lui fournir des moyens pour en ſortir? Monſieur, dit-il, ces livres ſont en partie la cauſe de mon malheur; plût à Dieu que je fuſſe né d'un Artiſan qui ne m'eût laiſſé pour héritage que des bras exercés au travail! j'aurois au moins vécu au ſein d'une famille honnête dont j'aurois été l'appui; mais, accoutumé à ne voir le monde que dans mes livres, j'ai jugé des hommes de nos jours par les premiers habitans de la terre, & vous voyez où mes ſpéculations m'ont conduit. La ſcience ne trouve que deux aſyles dans ce climat barbare, la priſon ou l'hôpital,

Le ſixieme étoit né Marchand;

mais ayant une imagination trop vive pour un état où le génie s'éteint, où le cœur se dessèche au milieu des calculs, il s'adonna à la Poësie, & négligeant ses autres affaires il fut bientôt réduit à l'*état* où *je* le voyois. Il m'assura qu'il n'y resteroit pas long-temps. L'heureuse contrainte où il se trouvoit lui ayant donné plus de loisir, il a abjuré l'art des vers, & annoblissant ses premieres occupations, les Mathématiques sont devenues ses études favorites. Il prétend, à la lueur du flambeau géométrique, avoir fait des découvertes utiles au gouvernement, & qu'il verra bientôt pleuvoir les pensions sur sa tête. Je le *quittai pour jetter la* vue sur cette vaste prison, & je ne pus retenir mes larmes en appercevant cette foule de malheureux, que l'espoir d'une haute fortune, le desir d'être illustres, quelquefois celui d'être utiles, le noble orgueil d'être géné-

ne pus cacher ma ſurpriſe au Gentilhomme qui m'avoit introduit; il ſe mit à rire, & m'apprit que toutes ces perſonnes ainſi aſſemblées faiſoient une partie de jeu, & que c'étoit-là l'amuſement favori des deux ſexes.

Nous prenons d'autres plaiſirs en Perſe avec nos femmes, répondis-je, & nos jeux ſont plus intéreſſans; mais j'ai beau les regarder, je n'apperçois aucun ſigne de joie parmi elles. Si elles s'aſſemblent pour s'amuſer, pourquoi ne pas chanter, rire & danſer autour de cette table au lieu d'y demeurer attachées? Au lieu de cette joie naïve & folâtre que doit exciter un amuſement honnête, je vois le déſeſpoir peint ſur des fronts mornes & livides. J'entrevois dans les autres un plaiſir qui n'eſt pas ſans mêlange, leur ſourire eſt cruel.

La plûpart de ces Joueurs ont perdu dans cette ſoirée une partie de leur

revenu, il ne faut qu'une carte pour porter le dernier coup à leur fortune. Comment, dis-je, vous appellez cela un jeu. Oui, répliqua mon introducteur, il ne plaît jamais tant que lorsqu'on peut y hazarder une partie de ses biens. Ces cartes que vous voyez vont décider dans un instant si cet homme de qualité ne deviendra pas un Mendiant, ou si ce Mendiant qui a gagné assez de fonds pour fournir à une soirée de jeu, ne va pas devenir homme de qualité.

Ce dernier a raison puisqu'il n'a rien à risquer, dis-je à mon Ami, mais quelle excuse pourroit-on donner pour le premier? La *Noblesse d'Angleterre est-elle* donc *assez indifférente* aux richesses & à l'honneur pour les exposer ainsi sans nécessité? Je dois croire qu'ils sont généralement sûrs de gagner.

Sûrs de gagner, répondit-il, si le

hazard étoit égal de part & d'autre le jeu seroit tolérable; mais leurs adversaires ne s'engagent pas sans avoir un grand avantage, & ils sont quelquefois trop sages pour laisser quelque chose à faire à la fortune.

Cela vient sans doute du grand usage que vous faites des liqueurs fortes, car pourroit-on se livrer à de pareilles inconséquences sans être dans l'ivresse; mais le gouvernement devroit empêcher de pareilles assemblées, & le devoir de la justice est de protéger ces insensés contre ce vil amas de fripons ardens au pillage.

Hélas! dit mon Ami, ce ne sont pas-là les plus grands fourbes que nous ayons à craindre. Ceux-ci ne s'enrichissent qu'aux dépens d'un luxe odieux, c'est sur les vices du siecle que leur fortune est fondée. C'est en ruinant un fou qu'on le rend sage, il est bien juste qu'on lui fasse payer sa

leçon; les vrais fripons ſont ceux qui s'enrichiſſent de la miſere & de la ruine de leur pays, qui jouent, non avec leur propre fonds, mais avec celui du public, qui mettent à profit la ſubſtance de la Veuve & de l'Orphelin, de l'Ouvrier & du Commerçant; que la Juſtice ſéviſſe contre ceux-là: les autres ont droit à l'impunité. Il n'y a pas de ſcandale de voir des Joueurs vivre comme des Gentilhommes, où des Traitans vivent comme des Princes.



LETTRE VIII.

Selim à Mirza.

TU ſerois étonné d'entendre quelques femmes de ce pays-ci parler d'amour. Leurs diſcours ſont bien au-deſſus des idées qu'on nous a donné des délices du Paradis. Elles en ont exclus les plaiſirs des ſens ; mais quoi qu'elles diſent là-deſſus, je ſuis bien aſſuré que celle qui affecte le plus de délicateſſe & qui ſe croit la mieux fondée dans ſon opinion, ne balanceroit pas s'il lui falloit choiſir entre ſon Paradis & celui de Mahomet. J'eus dernierement une fort longue converſation ſur ce ſujet avec une de ces Platoniciennes, c'eſt-là le titre qu'elles ſe donnent. Je ne répondis à tous les beaux raiſonnemens qu'elle me fit, que par le conte ſuivant.

Amours de Ludovico & d'Honoria.

La ville de Gênes fut toujours le centre du goût, & c'est d'elle que l'Europe prenoit des leçons de galanterie. Le premier titre d'un Gentilhomme c'est d'être *le très-humble serviteur* des Dames, & sa premiere occupation c'est de les attendre sur les places publiques dès l'âge de vingt ans. Un tête-à-tête & des faveurs plus grandes qu'un regard favorable ou un baiser ravi *sur leurs belles mains* sont des choses inouies dans cette ville. De tous ces soupirans, le plus amoureux, le plus constant & le plus respectueux étoit Ludovico.

La Dame de son cœur, Honoria Grimaldi étoit fille d'un Sénateur de ce nom; c'étoit la prude la plus piquante de son siecle : elle poussoit la délicatesse en amour au point que, quoique sensible aux graces touchan-

tes & au tendre empressement du Signor Ludovico, elle ne pouvoit se résoudre à l'épouser, lorsqu'elle pensoit qu'elle seroit obligée de lui laisser prendre des libertés dont l'idée seule la faisoit frisonner. Il eut beau faire parler la violence de sa passion, elle répondit que la sienne n'étoit pas moins vive, mais qu'elle n'aimoit en lui que son ame, & que pour en jouir le mariage ne lui paroissoit pas nécessaire. Ludovico, malgré le désespoir où le jettoient les discours de sa Maîtresse, ne pouvoit refuser son admiration à des sentimens aussi délicats & aussi nobles; il eût cependant souhaité dans sa Maîtresse un peu moins de grandeur d'ame. Il lui écrivit le billet le plus tendre & le plus vif; mais il n'eut pour toute réponse qu'une lettre en vers, remplie d'expressions sublimes sur cet amour dégagé de la matiere qui n'unit que les

ames, & pas un mot qui servît à calmer son impatience. Voyant qu'il avoit perdu tout espoir du côté d'Honoria, il résolut de la demander à son pere, & pour l'engager à faire valoir son autorité, il s'offrit à la prendre sans dot. Le pere étoit avare, c'est le vice favori de la vieillesse, & ce vice flattoit l'espoir de l'ardent Génois. Content de cette proposition, il lui promit sa fille, & pour hâter l'effet de sa promesse, il vint la trouver & lui dit uniment *qu'elle n'avoit que deux partis à prendre, le mariage ou le couvent.* Cette alternative étoit embarrassante pour elle, d'un côté son aversion pour le lit nuptial, de l'autre, l'idée d'un *cloître, idée affreuse:* joignez à cela une séparation éternelle avec Ludovico, ce qui redoubloit l'embarras. Ne sachant quelle parti prendre & comment se décider, elle eut recours à nombre de Romans pour agir avec

connoiſſance de cauſe & avec plus de ſûreté; elle les feuilleta long-temps & après plus d'une lecture aſſidue, elle conſentit enfin à être la femme de Ludovico; mais avec cette condition, qu'il n'uſeroit pas tout de ſuite des droits d'un époux & qu'il donneroit le loiſir à ſa pudeur & à ſa délicateſſe de faire une honnête retraite. Ludovico, fort content d'obtenir ſa belle Honoria, n'oſa pas appeller de ce dernier arrêt de ſa vertu mourante. Ils furent mariés, & après bien des ſoupirs & des peines, il eut le bonheur, à la fin du premier mois, de faire une carreſſe à ſa femme.

Tandis qu'il avançoit ainſi de faveurs en faveurs, ſon pere mourut & lui laiſſa un gros héritage dans l'Iſle de Corſe. Sa préſence devenoit néceſſaire; mais conſentir à laiſſer ſa belle Honoria, cela ne ſe pouvoit. Ils s'embarquerent donc enſemble, & ces

époux eſpéroit, à ſon arrivée, prendre poſſeſſion non-ſeulement de ſon héritage, mais encore de ſa femme. Cela venoit ſans doute ou de ce que Vénus, qui, dit-on, ſortit du fond des eaux, eſt plus puiſſante ſur cet *élément*, ou plutôt de cette *liberté* familiere qui regne toujours ſur un vaiſſeau. Quoiqu'il en ſoit, pendant ce voyage il parvint à prendre des avances qu'il n'avoit pas eſpéré ſitôt. Il ſe croyoit l'homme le plus heureux de *l'Italie, les voiles étoient enflées* d'un vent favorable, les Matelots crioient terre, on alloit entrer dans le Port lorſque la fortune qui ſe plaiſoit à le perſécuter, envoya ſur ſes pas un *Corſaire Africain qui mit fin à leur* débat conjugal en les faiſant ſes eſclaves.

Qui pourroit exprimer l'affliction & le déſeſpoir de ces deux époux amans, lorſqu'en leur apportant des

fers on leur annonça qu'il falloit se dire un éternel adieu. Ludovico se voyoit privé d'un bien qu'il desiroit depuis si long temps & qu'il étoit sur le point d'obtenir, & Honoria trembloit d'être tombée dans les mains d'un Pirate, qui n'auroit pas pour elle les mêmes ménagemens & le même respect que Ludovico; mais ce qu'elle craignoit tant, devoit être différé jusqu'à Tunis. Le Corsaire la voyant si belle, la crut digne des plaisirs de son Prince & la lui présenta dès qu'il fut arrivé, malgré ses larmes & celles de son mari. O fin infortunée des sentimens les plus purs & les plus héroïques! faveurs si long-temps refusées au tendre Ludovico, n'étiez-vous conservées avec tant de soin que pour être ravies dans un moment par un Barbare qui n'avoit pas même eu le temps de les desirer! Mais laissons partir Honoria pour le serrail de ce Bey

insensible,

insensible, & voyons ce que deviendra Ludovico après cette cruelle séparation. Incapable d'aucun travail pénible, le Corsaire le chargea d'enseigner la musique à ses enfans. Le sentiment de l'harmonie est insinué dans une ame *Italienne*. *Ludovico* l'avoit cultivé; il joignoit un goût délicat à une étude profonde. Le service que son Maître exigeoit de lui n'eût pas été un supplice, si le souvenir d'Honoria n'avoit troublé son repos. Dans *les bras du sommeil il ne voyoit qu'elle*, à son réveil il la revoyoit encore, il lui sembloit entendre les cris qu'elle jettoit en voulant se dérober aux fureurs d'un Barbare. Il croyoit la voir un *poignard à la main*, levé sur son sein d'albâtre & prêt à sauver sa vertu par un coup dont il frémissoit; mais il avoit inspiré à l'épouse de son Maître tout l'amour dont il brûloit pour la sienne.

Une femme enfermée dans une prison odieuse sous les loix d'un Tyran, plus odieux encore, ne regarde pas impunément un jeune étranger aimable & bien fait. Les Dames Africaines ne sont pas susceptibles d'une délicatesse ridicule. Une prude est un phénix dans ces contrées; elle ne se fit pas un scrupule de lui faire connoître ses desirs, & de lui envoyer son esclave favorite pour l'introduire de nuit chez elle. Ludovico vouloit s'excuser, il ne pouvoit consentir à faire une infidélité à sa belle Honoria; mais l'esclave lui dit qu'un refus seroit l'arrêt de sa mort: choisis, lui dit-elle, entre la certitude d'être heureux ou celle d'être empoisonné. Il fallut opter. Il n'y a pas de constance à l'épreuve de menaces si terribles. Il promit de se rendre à l'heure marquée à l'appartement de Fatime; il y trouva une Maîtresse infiniment plus accommodante

que ſa fantaſque Italienne. Déjà leurs ames ſe confondoient dans leurs embraſſemens, lorſqu'ils entendirent le Corſaire frapper à la porte de l'appartement de ſa femme. A la premiere alarme que cauſa ſon arrivée, Ludovico, *épouvanté, vola par la fenêtre*, qui heureuſement n'étoit pas fort haute. Aidé de ſa bonne fortune il gagna la cour ſain & ſauf. Le Corſaire ne le vit point; mais à la rougeur & à l'embarras de Fatime, il oſa la ſoupçonner d'une infidélité : ſes ſoupçons tomberent ſur Ludovico. Sans autre preuve il réſolut de ſe venger en Muſulman, & de mettre Ludovico hors d'état de mériter un nouveau ſupplice. Il appelle auſſitôt *les Miniſtres* de ſa fureur. *Les* Eunuques paroiſſent, l'eſpoir d'avoir un ſemblable les conſole. Jamais on ne fit en Italie une opération ſi heureuſe; ſa voix devint flexible, douce, touchante, & bientôt

Ludovico ne connut plus de rivaux dans l'art de chanter. Sa réputation s'accrut à un ſi haut point, qu'elle parvint aux oreilles du Dey, qui le fit demander à ſon Maître, & lui donna une place dans ſon ſerrail. Il reſtoit encore un cœur à cet infortuné; les plaiſirs de l'amour n'étoient plus faits pour lui, mais il en éprouvoit encore les deſirs brûlans, les élans douloureux, le déſeſpoir horrible. Il étoit trop près d'Honoria pour ne pas eſſayer de briſer ſes chaînes. Son malheur favoriſoit ſon deſſein, il avoit accès par tout. Honoria, diſoit-il, vous ſerez libre, vous me ſuivrez au-delà des mers, vous reverrez votre patrie, & la patrie eſt par-tout quand on poſſede ce qu'on aime. Hélas! je n'ai plus qu'une ame à vous offrir, & c'eſt cette ame ſeule que vous avez deſirée. Il avoit fait ſecrettement équipper un vaiſſeau. Dans le temps que

tout se préparoit, il ne put s'empêcher de la voir; leur reconnoissance eût attendri ce Dey même, la joie d'Honoria égala sa surprise.

En croirai-je mes yeux, s'écria-t-elle, ah! j'en crois mieux mon cœur. Oui, *c'est vous que je vois, mon cher* Ludovico; que j'expire dans vos bras. Mais par quelle issue avez vous pénétré dans ce lieu? Comment avez vous trompé les soupçons du Tyran? Comment avez-vous mis en défaut la vigilance *de mes Gardes?*

Regardez cet habit; il ne parle que trop, répondit Ludovico, avec un ton de voix plus doux & plus aigu que celui qu'il avoit autrefois. Je ne regrette *point la perte* que *j'ai faite*, puisqu'elle m'a offert les moyens de vous délivrer. Fiez-vous-en à moi, ma chere Honoria, je vous arracherai des mains du Barbare; vous êtes libre, & vous l'êtes par moi, le bon-

heur filera nos jours dans le silence des passions. Vous n'avez plus à redouter ses desirs & ses transports, qui alarmoient votre pudeur & votre délicatesse. Notre amour sera pur comme celui des Génies célestes, nous laisserons au vulgaire les jouissances grossieres qui alterent la pureté de notre être.

Comment, dit Honoria, en l'interrompant, ce n'est plus un homme que je tiens dans mes bras? Non, répondit Ludovico; mais qu'importe, je vous ai souvent entendu dire que vous n'aimiez que mon ame, & j'atteste le Ciel & vos charmes, qu'elle est toujours la même. Hélas! dit-elle, la mienne a bien changé. Depuis que je suis ici l'on m'a fait abjurer ma religion. Devenue Mahométane, il m'est défendu de suivre un Infidele, & mon nouvel époux m'a enseigné certaines pratiques qui m'étoient inconnues,

dans lesquelles je veux vivre & mourir: ainsi retournez dans votre patrie, mais perdez l'espérance de m'y emmener. Vous n'avez plus besoin de femmes dans l'état où vous vous trouvez. Adieu, ma conscience ne me permet pas d'avoir avec vous une conversation plus longue.



LETTRE IX.

Selim à Mirza.

J'AI reçu tes réponſes, mon cher Mirza; l'abſence & l'éloignement leur donnent un nouveau prix. Je les lis, je les relis, je les dévore: je te trouve bien impatient de connoître le gouvernement & la politique des Anglois. J'avois promis de t'en donner un détail exact; mais quelque diligent que j'aie été dans mes recherches, & quoique je n'aie perdu ni le temps ni les occaſions de m'inſtruire depuis que je ſuis ici, je ne pourrai cependant répondre aux queſtions que tu me fais, que par l'aveu de mon ignorance.

Tu me demandes ſi les Anglois ſont auſſi libres qu'autrefois: les Courtiſans me diſent en confidence qu'ils le ſont; mais ceux qui ont moins de relation

relation avec la Cour, sont allarmés de jour en jour & craignent pour la liberté.

L'on m'avoit dit que le Parlement étoit institué pour mettre un frein à l'autorité du Roi, & cependant je suis bien informé que le seul moyen pour s'avancer à la Cour, c'est d'avoir été Membre du Parlement.

La Chambre des Communes représente la Nation; cependant plusieurs grandes villes n'y envoient point de *Députés*, & plusieurs hameaux inhabités ont le droit d'y en envoyer deux. Quelques Membres n'ont jamais vu leurs Electeurs; d'autres sont nommés par le Parlement & *rejettés par le Peuple*. Tous les Electeurs font serment de ne pas vendre leurs suffrages, & cependant plusieurs Candidats se ruinent pour les acheter. En un mot, je ne rencontre par-tout que des problêmes de mo-

E

rale, des énigmes politiques; je n
tudie envain à les résoudre : c'est d'
plus longue expérience que j'atte
quelque lumiere.

Tu veux savoir si le commerce
toujours aussi florissant. Je n'ai pa
besoin de proposer cette questio
personne, je n'ai consulté que
yeux, j'ai vu que le commerce
maintenant dans tout son éclat &
Londres est le magasin du monde.
effet, le luxe est si prodigieusem
accru, qu'il est difficile d'imagi
qu'il pût être soutenu sans un co
merce inépuisable. D'autres prét
dent que le luxe est une preuve
dente de sa décadence; ils ajou
que les fraudes dont les Membres
compagnies commerçantes sont
à tour les auteurs & les victimes,
des poisons lents qui le ruineront
sensiblement.

Tu me demandes encore si la p

priété est un droit aussi inviolablement respecté qu'on le croit généralement. Il est certain que le Roi déploieroit en vain toute son autorité pour ravir un arpent de terre au plus foible de ses sujets. Le Paysan est despote dans son champ; mais un fripon de Procureur lui fera perdre tous ses biens en s'autorisant des mêmes loix qui furent faites pour sa sûreté. L'esprit de commerce regne dans tous les états, tout est vénal, & la justice s'achete comme toute autre marchandise. Les appels sont libres il est vrai, mais on y rencontre les mêmes abus; & il est bien plus sûr pour le Citoyen, d'abandonner ses droits que de plaider pour les soutenir.

Telles sont, Mirza, les contradictions que je ne puis concevoir. Je suspends mon jugement; je réforme mes idées; quelquefois je démens mes yeux; je doute de mes propres observations,

& je me défie de celles des autres. Des recherches plus ſuivies & mieux compaſſées, me donneront peut-être plus de lumiere. Juſqu'alors, loin de te donner des ſyſtêmes ſur les mœurs des Anglois, je me garderai même de haſarder des conjectures. J'ai vu les voyageurs chrétiens, tranchans, déciſifs, jugeant l'univers d'un coup d'œil; j'ai ri de leur préſomption, & c'eſt d'eux que j'ai appris à être modeſte, timide, incertain: voilà comme quelquefois le ſpectacle du vice eſt l'école de la vertu.



LETTRE X.

Selim à Mirza.

COMME j'entends aſſez paſſablement l'Anglois, j'allai la nuit derniere à la Comédie avec quelques amis. Le rôle principal étoit celui d'un jeune Gentilhomme qui, dans l'eſpace de trois ou quatre heures que dure l'action, cocufie deux ou trois maris & ſéduit pluſieurs Demoiſelles. J'avois toujours entendu dire que les Anglois ont du penchant pour le carnage, & qu'ils aiment à voir enſanglanter la ſcène; mais le goût de l'Auteur de ce Drame tendoit plutôt à la propagation de l'eſpece qu'à ſa deſtruction.

Il y avoit un grand nombre de Dames à cette modeſte repréſentation, & quoiqu'elles miſſent au beſoin leurs viſages derriere un éventail pour mon-

trer sans doute qu'elles savoient rougir, on voyoit cependant qu'elles étoient en général fort satisfaites des exploits héroïques de ce Gentilhomme. Je dois avouer que ce spectacle est bien plus dans la nature que l'Opéra, & je ne suis pas surpris qu'il plaise tant aux Dames; mais si en Perse nous conduisions nos femmes à de tels spectacles, que ferions-nous après de nos barreaux, de nos verroux & de nos Eunuques? Nous aurions beau redoubler de soin & de jalousie, elles nous échapperoient bientôt. Elles se lasseroient d'être simples spectatrices de ces scènes piquantes, & pourroient nous y faire jouer des rôles qui ne sont pas du goût Persan.

LETTRE XI.

Selim à Mirza.

Un Ami m'introduisit l'autre jour dans une société du beau monde où se trouvoit une multitude d'hommes & de femmes. La foule étoit si grande & les deux sexes étoient tellement pressés & mêlés ensemble, qu'il n'y avoit rien de plus singulier pour des yeux orientaux. *En observant* d'un regard satisfait cette brillante assemblée, j'apperçus un jeune homme & une belle femme qui se caressoient & s'embrassoient avec une tendresse & une vivacité, *que le grand bruit de* l'assemblée & le nombre des passans qui rodoient auprès d'eux, ne pouvoient distraire; ils se fixoient l'un l'autre avec des regards enflammés; le desir étincelloit sur-tout dans ceux

de la jeune Dame. Sa rougeur étoit celle de la pudeur aux abois. Le cœur du Cavalier voloit sur sa bouche, & j'attendois le dénouement de cette scène. Je les fis observer à mon ami, en lui demandant s'il y avoit long-temps qu'ils étoient mariés : il sourit de ma méprise & me dit qu'ils ne l'étoient point ; que la jeune femme l'étoit depuis un an & demi avec un homme qu'il me montra dans l'assemblée, mais que le Gentilhomme n'étoit pas marié & qu'il étoit de ceux qui font leurs affaires de séduire les femmes des autres.

Quoi, dis-je à mon ami, le vice est ici une profession? Cet art a ses Maîtres? Non pas encore, dit-il, nous n'avons point d'Académie de cette espece; mais l'éducation y supplée; elle ne tend qu'à faire oublier à l'homme la noblesse de son origine & la grandeur à laquelle il peut aspirer; il

oublieroit jusqu'à son sexe; si les femmes ne prenoient soin de l'en faire souvenir. Un jeune Seigneur est bon Citoyen, Soldat intrépide, Magistrat équitable, dès qu'il sait danser avec grace, chanter avec sentiment & sourire en homme de Cour. Il attend pour lire l'histoire de sa Nation, qu'on l'ait mise en Vaudevilles. Amour de la patrie, des loix, de la liberté, vieux jargon: trahir sa femme, séduire celle de son ami, voilà le talent à la mode; il tient *lieu de* vertu. *Les maris* sont les Rivaux les moins dangereux pour un galant; il est presque toujours l'ami de la maison. Le mariage étant ici un contrat éternel, quoique les causes *qui le forment soient de* courte durée, les hommes, même les plus sensibles, sont bien aises d'avoir quelqu'un qui leur aide à supporter un fardeau si incommode. L'intérêt ou l'amour font les mariages; dans l'un & l'autre

cas, c'eſt la poſſeſſion où la jouiſſance qui éteint la paſſion; plus les deſirs furent vifs, plus les dégoûts ſont prompts & cruels; l'indifférence leur ſuccède, quelquefois le mépris; alors on eſt bien aiſe quelquefois de faire la paix avec ſa femme, quoique le médiateur ſoit un amant: cet uſage eſt ſi ancien, qu'il a maintenant la force d'une loi. Il eſt cependant ſujet à quelques exceptions.

On rencontre encore quelques maris jaloux d'un vieux point d'honneur, qui ſe parent d'une vertu romaneſque & forcent leurs femmes à s'en parer elles-mêmes. Le ſiecle rit de leur erreur, & la leur laiſſe pour ſupplice.

Je remerciai mon ami de m'avoir fait connoître une branche ſi extraordinaire de l'économie domeſtique; mais je ne pus m'empêcher de lui dire qu'en Perſe notre méthode étoit bien plus raiſonnable, d'avoir pluſieurs

femmes confiées aux ſoins d'un Eunuque, plutôt qu'une femme abandonnée à la garde de pluſieurs amans.





LETTRE XII.

Selim à Mirza.

NOUS avons ſouvent lu enſemble la petite hiſtoire des Troglodites, redigée par notre compatriote Uſbeck, avec cet eſprit ſaillant qui caractériſe ſes écrits. J'eſſaierai de la continuer pour te développer les cauſes lentes ou rapides qui ont troublé l'ordre & le bonheur de la ſociété, & qui de l'état de nature l'ont conduite & ſoumiſe aux loix du gouvernement. Incapable de me lancer ſur les traces lumineuſes de ce génie ſublime, je ſuivrai à pas lents celles de la nature.



Continuation de l'histoire des Troglodites.

* Les Troglodites furent si sensibles au discours & à la vertu du bon vieil-

---

NOTE DU TRADUCTEUR.

L'Auteur de cette histoire des Troglodites auroit-il dessein d'insinuer que les hommes seroient beaucoup plus heureux s'ils vivoient dans l'état de nature, sans maîtres, sans loix, ne dépendans que d'eux-mêmes, ou plutôt n'ayant d'autre Souverain que leur conscience, & d'autre guide que les lumieres de leur raison? Il est vrai que l'image d'un pareil état a toujours flatté agréablement l'imagination des Philosophes; mais ceux qui y ont réfléchi le plus sérieusement, ont été forcés d'avouer qu'il *ne peut exister de société parmi les hommes*, sans chef qui gouverne, sans loix qui réprime les méchans, & sans une religion; que cette religion doit être revêtue d'un culte extérieur, & qu'il sera toujours injuste de vouloir la *rendre res-*

* Voyez les Lettres Persannes, Lettres XIV.

efusoit la couronne qu'on lui
qu'ils résolurent de demeurer
r premier état L'amour du
ıblic étoit si bien gravé dans
cœurs, qu'il n'étoit pas besoin,
es rendre dociles, d'étaler l'ap-
de l'autorité suprême. La loi
ıature & une raison libre de pré-
, étoient la seule regle de leur
luite & la base de leur bonheur.
s la félicité des hommes, même la
s parfaite, est sujette à des revers.
s barbares qu'ils avoient vaincus
u de temps auparavant, avoient ré-
lu d'effacer dans des flots de sang la

---

ponsable des fautes de ses Ministres. Ainsi
les belles spéculations que hasarde dans quel-
ques-unes de ses lettres notre Persan, ou
plutôt l'Ecrivain Anglois qui lui a prêté sa
plume, tombent d'elles-mêmes. Comme
elles ne sont pas capables de faire aucune
impression fâcheuse sur les esprits, nous les
avons laissé subsister.

honte de leur défaite. Au premier signal l'armée se rassemble, déjà les frontieres en sont couvertes, les troupeaux deviennent la proie du soldat, les maisons sont livrées aux flammes, le pays fertile n'est plus qu'un désert & les femmes, en suivant leurs vainqueurs farouches, levent envain vers le ciel des mains chargées de fers.

Les Troglodites étoient braves, le courage suit toujours la vertu, & pour braver la mort il suffit de bien vivre; *mais sans un chef*, à quoi sert une armée? Ils s'en apperçurent, & comme le danger étoit pressant, ils jetterent les yeux sur un jeune homme déjà célebre par quelques exploits. Ils marchent à l'*ennemi, le rencontrent*, l'écrasent, brisent les fers de leurs femmes & reviennent vainqueurs.

Les Troglodites, à son retour, répandirent des fleurs sur son passage. Il fut reçu triomphant dans la ville aux

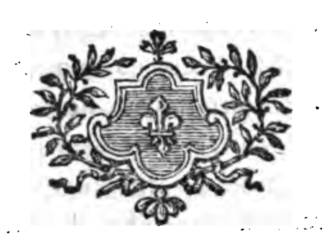
acclamations de tout le peuple, & la plus belle des vierges qu'il avoit délivrée fut le prix de sa victoire. Celui-ci, animé de ces premiers succès & ne voulant pas abandonner le commandement, leur conseilla pour se dédommager des pertes qu'ils avoient faites, de porter la guerre dans le pays ennemi, trop foible alors pour résister à leurs armes victorieuses. La soif de la vengeance avoit succédé dans le cœur des Troglodites à cette équité naturelle qui nous porte moins à punir le crime qu'à le prévenir; mais un vieillard qui étoit dans le conseil, tâcha de les dissuader. « Les » Dieux, dit-il, mes chers compa» triotes, nous ont donné assez de » force pour repousser nos ennemis; » nous leur avons arraché nos dé» pouilles, notre gloire est vengée; » leur confusion doit suffire à notre » haine; quand la justice est satisfaite,
la

» la vengeance n'a plus rien à pré-
» tendre. Que desirez-vous de plus
» après la victoire, que la paix & la
» tranquillité pour vous, les remords
» & la honte pour vos ennemis ? Vous
» dites qu'il vous sera facile de les sub-
» juguer ; mais quel seroit le fruit de
» cette conquête, puisqu'ils ne sont
» plus en état de vous nuire ? Vou-
» driez-vous les faire gémir sous un
» joug tyrannique ? Sachez qu'en ap-
» prenant à être des tyrans, vous
» apprendriez à devenir esclaves. Si
» vous connoissez tout le prix de la
» liberté, pourquoi voulez-vous en
» priver les autres ? Ils sont injustes,
» mais ils sont hommes, & leurs crimes
» n'ont pas anéanti les droits de l'hu-
» manité : ne soyez jamais oppresseurs,
» si vous voulez être vertueux & li-
» bres. »

Cette sage remontrance fut sans ef-

ſet. La vue des ravages cauſés par la derniere irruption des ennemis avoit excité le peuple à la vengeance. On s'altere de ſang en le faiſant couler. Leur Général, couvert de lauriers, croyoit que ſon front pouvoit en porter encore de nouveaux. On lui confia toute l'autorité, l'armée fut miſe en ordre, & le ſuccès répondit bientôt à ſon eſpérance & à ſes promeſſes. En fort peu de temps il ſubjugua toutes les Nations qui s'étoient liguées contre les Troglodites. Ses exploits, ſes graces nobles & touchantes, ſon air mâle éblouirent tellement les yeux du peuple, que dans l'ivreſſe de la joie il plaça le diadême ſur ſa tête & le porta ſur le trône; on ne mit aucunes bornes à ſon autorité. Les Troglodites n'étoient pas aſſez corrompus pour craindre d'être les victimes d'une ſi généreuſe confiance,

Ils penſoient que lorſque la vertu eſt ſur le trône, le gouvernement le plus abſolu eſt le meilleur.



LETTRE XIII.

Selim à Mirza.

LA premiere action du nouveau Roi, fut de disposer des terres conquises. Une portion lui fut donnée d'un consentement général, & le reste fut distribué à ceux qui avoient partagé avec lui les travaux de la guerre. C'est ainsi que la distinction des rangs & l'inégalité des conditions s'introduisirent parmi les Troglodites. Les desirs multiplierent les besoins, & l'homme riche cessa de l'être parce qu'il voyoit un voisin plus riche que lui. Telle fut la source trop féconde des malheurs de ce Peuple. L'orgueil, l'envie, l'avarice, l'incontinence, de nouveaux besoins, une dépravation universelle, la violence, la mollesse furent con-

nus des Troglodites. Il fallut donner des noms aux vices. La langue jusqu'alors n'avoit point de termes pour les exprimer. Chacun empiétoit sur les droits de ses voisins , & refusoit de se soumettre aux décisions de l'ancienne coutume ou aux préceptes de la justice naturelle. Le droit de juger ne pouvoit pas rester plus long-temps dans les mains de tous les particuliers, il devenoit plus nécessaire tous les jours de le déposer dans des mains consacrées seulement à cet usage, & de faire des loix pour la maintenir. La nation entiere s'adressa au Roi, pour lui demander ces loix & pour le charger de leur exécution; mais le Prince, trop jeune & sans expérience pour une entreprise si vaste, fut obligé d'avoir recours aux vieillards; car la sagesse attend toujours l'homme sur le bord du tombeau. Il ne s'étoit pas encore assez oublié depuis qu'il étoit assis sur

» ſuis à l'abri du ſupplice ; car les
» loix ne me défendent pas de le
» voler de ſon propre conſente-
» ment. »

Un autre à qui un ami demandoit une ſomme d'argent qu'il lui avoit prêté quelques années auparavant, diſoit, avez-vous des aſſurances pour le prouver ?

Un troiſieme qu'on prioit de remettre une partie de rente à ſon Fermier, devenu pauvre par des malheurs inévitables ; ne voyez-vous pas, répliqua-t-il, qu'il a encore aſſez de bien pour ſoutenir ſa famille ? En la privant de la nourriture il peut me payer, & la loi le force à le faire.

Ainſi les cœurs des Troglodites s'étoient endurcis ; mais c'étoit encore le moindre de leurs maux. Les loix dans leur premiere forme étoient ſimples & en ſi petit nombre, que chacun pouvoit aiſément les entendre &

réclamer.

réclamer lui-même un appui ſans emprunter un organe étranger.

On trouva des inconvéniens à cette facilité; les regles paroiſſoient trop générales. Il reſtoit beaucoup à faire à l'équité du Juge, plusieurs cas particuliers étoient *indéterminés* & imprévus. Pour prévenir les abus qui en pouvoient naître, on convoqua un conſeil général de la Nation pour ſpécifier toutes ces différentes exceptions, pour attacher les Juges à certaines formules, pour expliquer, corriger, donner plus d'étendue à l'ancien ſyſtême de légiſlation & éclaircir tout ce qui pouvoit être ſuſceptible d'un double ſens ou de pluſieurs interprétations. Lorſque la *matiere étoit* encore en délibération, un vieux Sénateur des anciens Sages parla ainſi.

« Vous voulez, ô Troglodites! » corriger ce qu'il y a de défectueux

» dans vos loix ; mais ſachez qu'en les
» multipliant, vous multiplierez les
» erreurs. Chaque nouvelle explica-
» tion produira une objection nou-
» velle, & à la fin les vrais principes
» ſe perdront. Les anciennes loix ſuf-
» fiſent au gouvernement de la Na-
» tion ; elles ſont en petit nombre ;
» mais leurs principes ſont lumineux,
» & le Juge qui les conſulte d'un œil
» impartial, ne craint point de s'é-
» garer. Leur ancienneté les rend
» plus reſpectables encore, parce
» qu'outre qu'elles ſont connues &
» claires, elles ont pour elles l'ancien-
» neté. Chaque changement que vous
» ferez, décélera une foibleſſe & di-
» minuera la vénération qu'on a pour
» elles, & c'eſt ſur cette vénération
» ſeule que leur autorité eſt fondée. Si
» les ſubtilités & les diſtinctions ſont
» admiſes pour établir le droit, elles

» le seront également pour le détruire ;
» & si vous faites une science de la
» justice, l'injustice deviendra bientôt
» un commerce. »



LETTRE XV,

Selim à Mirza,

L'ÉVÉNEMENT ne juſtifia que tr(la prédiction du vieillard. Les lo ſurent expliquées; on entaſſa con mentaires ſur commentaires; le ſan tuaire de la juſtice s'enveloppa de t nebres, & devint enfin le repaire (la chicanne, Une aſſemblée de Tr(glodites entreprit de fixer le droit po le reſte du Peuple; mais le zele p triotique avoit diſparu, & le déſin reſſement étoit la vertu des ſots.] vendirent cher leurs opinions, & le fauſſeté même ne fut pas un titre po réclamer un prix qu'ils n'avoient p mérité. Ce point une fois bien établ les cauſes qui auparavant ſe term noient dans moins d'une demi-heur(ne le furent plus alors dans un den

ſiecle. Il y avoit trois Cours de Juſtice placées l'une ſur l'autre. Sur la porte de la plus baſſe étoit écrit juſtice; ſur celle de la ſeconde, équité; & ſur la plus haute, ſens commun. Ces Cours n'avoient pas de connexion, leur façon de procéder étoit différente. Si un Citoyen avoit affaire à la derniere, il étoit obligé de paſſer par les deux autres, & le voyage étoit ſi long & ſi diſpendieux, que bien peu pouvoient en ſupporter la fatigue & les frais. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt qu'il étoit rare qu'un homme pût lire un mot des parchemins qui lui ſervoient de titre dans la poſſeſſion de ſes biens, & les Citoyens étoient forcés de faire écrire leur derniere volonté dans un langage que ni eux, ni leurs héritiers ne pouvoient entendre.

Tels furent les rafinemens des Troglodites, lorſqu'ils eurent quitté la

simplicité de la nature ; c'est ainsi qu'ils s'enfermerent eux-mêmes dans le labyrinthe qu'ils s'étoient forgé.



LETTRE XVI.

Selim à Mirza.

LA religion des Troglodites avoit d'abord été aussi simple que leurs mœurs. Ils aimoient les Dieux comme les auteurs de leur bonheur. Ils les craignoient comme les vengeurs de l'injustice, & tâchoient de leur plaire en faisant le bien; mais dès que leurs cœurs furent corrompus, la religion perdit de sa pureté. La superstition trouva les moyens de s'introduire, & mit le comble à la dépravation. Leur premier Roi qui avoit été conquérant & Législateur, mourut révéré & regreté de ses sujets. Son fils lui succéda, non par droit de naissance; mais le Peuple crut voir en lui l'image de son pere, & rendoit hommage aux manes

de ce grand Prince en couronnant un rejetton de sa race. Comme il ne devoit sa couronne qu'à la vénération du Peuple pour la mémoire de son pere, il tâcha de perpétuer ce respect. Il lui fit élever une tombe entourée de lauriers, & dans tous ses états les louanges du bienfaiteur de la patrie furent mêlées avec celles des Dieux. Le Peuple prodiguoit les honneurs à cette ombre chérie. Le nouveau Roi voulut aller plus loin; il fit demander au Sénat un décret qui portât l'apotheose du Monarque à l'exemple de plusieurs Peuples qui avoient déifiés leur Législateur & leurs Souverains. Les Sénateurs étoient trop bons courtisans pour ne pas payer ce tribut à la flatterie, & le Peuple dans la simplicité de son cœur crut fermement que les vertus qui rendirent son Prince le protecteur & le pere de ses sujets, étoient émanées de la Divinité, &

qu'il suffisoit de ressembler aux Dieux pour être Dieu soi-même.

Afin que leur dévotion ne pût être abattue par le laps des temps, le Roi, prudent, crut qu'il étoit nécessaire d'instituer un ordre de Prêtres qui seroient perpétuellement entretenus aux frais du public pour faire fumer l'encens sur l'autel & rassembler le Peuple aux pieds de l'Idole.

On ne sauroit concevoir l'abus que produisit cet établissement.

Les Troglodites crurent d'abord que les Dieux pouvoient être gagnés par des présens, & que leur gloire consistoit dans la pompe des sacrifices & le pouvoir des Prêtres. Un Temple, *disoient* ces Prêtres, est la Cour du Dieu qu'on y révere, nous sommes ses Ministres; il n'entend point les prieres d'une bouche profane, c'est à nous de les offrir; nous sommes les médiateurs entre le ciel & la terre,

& si nous ne lui présentions pas vos hommages, il n'auroit que des foudres pour vous. Comme le Peuple se rappelloit encore que son Dieu avoit été son Roi, cette doctrine paroissoit assez plausible, & les Prêtres devenoient toujours plus absolus par la force de ce systême. Afin que la comparaison d'un Temple & d'une Cour pût se soutenir, on inventa nombre de cérémonies, & la magnificence dans les habits & dans les instrumens qui servoient à l'autel, fut regardée comme essentielle à la sainteté des mysteres. Les femmes accouroient dans ce Temple avec plus de zèle que les hommes ; elles étoient bien plus attachées à ces pratiques extérieures : ainsi la dévotion devint l'art des grimaces ; la forme fût substituée à la réalité, & l'on ne put plus tirer cette conséquence qu'un homme religieux étoit un homme honnête.

LETTRE XVII.

Selim à Mirza.

GRACES aux soins des Prêtres, la superstition s'accrut de jour en jour, & rien ne parut si indifférent à la religion que la pratique de la vertu. Il étoit commun d'entendre dire à un Troglodite: « Je pillerai mon voisin » ou le Public; car la colere de notre » Dieu peut être appaisée par une of- » frande de leur dépouille. »

Un autre calmoit sa conscience de cette maniere; « je suis réellement » un mal-honnête homme; j'ai offensé » mes bienfaiteurs; je suis ingrat, » mauvais pere, mauvais mari, plus » mauvais Citoyen, mais je suis assidu » au Temple, & je ne manque à au- » cune cérémonie religieuse. »

Un troisieme avouoit à un Prêtre

qu'il avoit envahi le bien de ses pupilles; donnez-en la moitié à notre Compagnie, dit le Prêtre, & nous vous laisserons jouir du reste paisiblement & en sûreté de conscience.

Mais les abus ne se bornoient pas à sanctifier des grimaces. On disputoit vivement sur le culte, & la paix de la société étoit troublée pour savoir si la couleur rouge ne devoit pas être préférée à la couleur blanche dans les sacrifices: c'étoit l'ouvrage des Prêtres qui se réservoient le droit d'expliquer ce qui étoit le plus agréable au Dieu, & ils avoient soin de faire ces explications de façon qu'elles pussent être interprétées suivant leurs intérêts & leurs passions. Personne ne se guidoit sur la morale d'autrui; les opinions de chaque Citoyen étoient examinées à la derniere rigueur, & malheur à celui qui ne pensoit pas comme le parti qui faisoit la loi. Le plus grand des crimes

étoit de penser ; c'étoit offenser le Souverain, que d'offenser les Prêtres. Ils avoient une école où la religion avoit eu le sort des loix; on argumentoit sans raisonner ; on disputoit sur les devoirs de l'homme, & l'on oublioit que le meilleur Casuiste est la conscience. De toutes parts les sectes crioient au blasphême, & le sang des Peuples couloit à grand flots pour des sillogismes.

Un vieux Troglodite tâchoit de mettre des bornes à cette pieuse fureur. « Vos ancêtres étoient vertueux, » leur disoit-il, ils honoroient les Dieux, » mais ils ne disputoient point sur le » culte. » Le nom d'Athée que toutes les sectes lui prodiguerent, fut le prix de sa fermeté.



LETTRE XVIII.

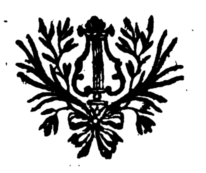
Selim à Mirza.

LA Cour avoit un si grand intérêt à l'établissement de ces Prêtres, qu'elle ne faisoit pas beaucoup d'attention à leur conduite. La nature de leur devoir les attachoit à la Couronne : Ministres d'un Roi déifié après sa mort, il leur étoit très-facile de déifier aussi le Roi vivant. Ils *jetterent* les fondemens de cette nouvelle apothéose en persuadant au Peuple avec beaucoup de zèle, que la famille régnante étoit divine; que résister à ses ordres, c'étoit résister à Dieu; que les Citoyens tenoient leur vie & leurs biens de ses mains & qu'elle pouvoit en disposer, D'après cette doctrine, Sa sacrée Majesté n'avoit d'autres loix que ses caprices. Le Roi n'avoit hérité que du

génie martial de ſon pere. Ce feu fermentoit dans ſes veines; l'ambition l'alluma davantage encore, & l'explosion en fut fatale à ſes voiſins & à ſes ſujets.

Les Troglodites perdoient leur ſang & leurs biens pour acquérir de la gloire à leur Prince dans une guerre qui ne pouvoit tourner à leur avantage. Cependant l'orgueil & le pouvoir de leur Tyran croiſſoit tellement avec ſes ſuccès, & ſon caractere devenoit ſi fier & ſi féroce en s'accoutumant au carnage, que le Peuple ouvrit les yeux & ne vit dans ſon idole qu'un monſtre nourri de ſang humain; mais cette idée d'un pouvoir émané des cieux n'étoit point encore effacée: ils adoroient en frémiſſant ce Dieu terrible, & tâchoient d'arrêter la foudre à force d'encens. Enfin les Dieux mirent fin à ſes véxations, il périt avec une grande partie de ſon armée

qui fut défaite & miſe en piece
les troupes unies de toutes les Nati
qu'il avoit attaquées & vaincues
de fois. L'armée victorieuſe, ſatisf
de la mort du Tyran, offrit la
aux Troglodites à condition q
reſtitueroient ce qui avoit été c
quis dans les premieres guerres. C
Nation, humiliée de ſa défaite,
contente d'acheter ſon repos à
conditions ſi douces.



LETT

LETTRE XIX.

Selim à Mirza.

DANS la troisieme élection les suffrages furent captivés, & le premier choix en faveur de la famille regnante devint une loi irrévocable; ainsi le fils du Tyran monta sur le Trône. Il se fit une révolution totale dans le Gouvernement. Ce Prince étoit jeune : élevé dans le sein de la mollesse, il ne connoissoit du rang suprême que les plaisirs qui l'environnent. Il s'étoit persuadé que les Peuples étoient nés pour lui, & les flatteurs se gardoient bien de contredire le systême de son orgueil.

Le Peuple, pour imiter son Prince, amollit son caractere & polit ses mœurs. On envoya les jeunes Troglodites voyager en Perse; ils en rap-

portoient des nouvelles parures & (
vices nouveaux. Comme une pe
apportée d'un pays étranger, le lu
se communiquoit de ces voyage
au reste de la Nation. Il devint bi
tôt une maladie épidémique qui pa
des Chefs aux Membres de l'Etat,
menaça le corps politique d'une d
solution prochaine. Des besoins s
nombre naissoient tous les jours;
épuisa l'art & la nature pour les sa
faire. Bientôt un poison secret co
rompit la source des plaisirs, & l'
vit des vieillards de trente ans, ab
donner la défense de l'Etat, se traî
aux portes des Ministres & deman
le prix de leurs débauches. Il n'ex
toit plus de biens ni physiques
moraux. La force de l'ame s'éteign
avec celle du corps. Les cœurs étoi
sans courage & les bras sans vigue
Les Troglodites perdirent l'usage
leurs membres & se firent traîner

des Efclaves. Les femmes portoient leurs enfans avec beaucoup plus de peine, & étoient toujours trop délicates pour les nourrir. Elles perdoient leur beauté & leur fraîcheur prefqu'au fortir de l'enfance; envain empruntoient-elles le fecours de l'art pour la ranimer. On fit venir des Médecins des terres étrangeres pour oppofer leur art à cette foule de maladies que l'intempérance avoit produites; & le feul avantage qu'on en retira, fut que ceux qui avoient appris à vivre avec beaucoup de dépenfe, trouverent le fecret de mourir avec de plus grands frais.

Tel fut l'état des Troglodites, dès qu'*ils eurent* goûté les douceurs de l'abondance & qu'ils furent polis.



LETTRE XX.

Selim à Mirza.

LES anciens Troglodites, bo
aux ſimples devoirs de la ſociété,
voient pas le temps ni l'eſprit de f
des ſpéculations. Ils faiſoient une ét
profonde de la méchanique, & qu
à l'agriculture, l'expérience ſeule l
en donnoit des leçons. C'étoit-là
ſeules ſciences qu'ils mettoient en
tique; leur loiſir étoit rempli pa
poéſie; ils chantoient les louanges
Dieux, les vertus de leurs com
triotes & leurs propres amours.
montroient une force d'imagina
admirable dans un grand nombre
fables qu'ils avoient compoſées ſu
points principaux de la morale;
pour l'hiſtoire ils ſe contentoien

voit parmi eux la mémoire des faits les plus intéressans. L'altération de leur gouvernement & de leurs mœurs influa sur les arts. Plusieurs négligerent les devoirs de la société, devinrent un fardeau pour leur famille & l'état, & préférerent le titre fastueux d'homme de lettres au nom de Citoyen. Ils formerent des assemblées modestes, où ils entreprirent d'expliquer les loix de la nature & ses secrets. D'autres quittant la nature allerent plus loin; ils voulurent raisonner sur les substances immatérielles & faire l'anatomie de l'ame. Une troisieme société donna des entraves à la raison, la soumit à des regles & inventa des argumens pour réfuter le sens commun. Ces Philosophes, c'est le nom qu'ils se donnoient, se firent connoître par toute la terre par leur présomption. Toujours placés au-delà de notre sphere, ils sembloient n'exister que

dans les espaces célestes; ils connoissoient la situation des planettes, voyoient clairement des montagnes dans la lune, quelques-uns même étoient en relation avec ses habitans, tandis qu'ils oublioient leur famille & leur patrie.

Cela rendoit leur façon de vivre bien singuliere, ils ne l'ignoroient pas & se montroient rarement en public; mais en particulier ils se vengeoient & rendoient à leur espece outrage pour outrage, ridicule pour ridicule. Ces faux sages croyoient avoir atteint le dernier période de l'esprit humain, & regardoient avec une espece de dédain les plus grands Généraux & les plus fermes appuis de l'état; mais comme s'ils se fussent appropriés tout le mérite qu'ils enlevoient aux autres ordres de la société, leur réputation augmentoit tous les jours, & tous les Citoyens les chargeoient de l'éduca-

tion de *leurs* enfans. Il fut proposé dans le Conseil du Roi, d'établir une académie de Philosophes, & d'établir des fonds considérables pour le soutien & l'encouragement des sciences. Un des Conseillers qui étoit un homme simple, *mais* rempli de bon sens, dit aux Troglodites assemblés : « si l'on » nous avoit proposé de bâtir un hô» pital pour les vieillards misérables » ou pour les ouvriers qui consacrent » leurs forces & leur santé au service » de l'état, nous l'aurions fait bien » volontiers ; cette utile institution au» roit hâté les progrès des arts ; mais » il me semble que ce qu'on nous pro» pose ruinera l'industrie, & que vous » prendrez sur la subsistance de la » plus essentielle partie de l'état pour » soutenir la plus inutile.

» Je voudrois être informé des ser» vices qu'ils ont rendus au Public » pour être si recommandables, leur

» science nous a-t-elle rendus
» leurs & plus sages ? En v
» nous des effets dans les con
» dans notre morale ? Si ce n'est
» oisive curiosité de pénétrer d
» ses fort indifférentes au bonh
» Peuples & au soutien de l'*Etat*
» société seroit un fardeau pour
» L'on m'a dit que ces nouvea
» losophes avoient découvert u
» tain art de déraisonner ave
» thode, & de convaincre qua
» ne peut persuader. O Trogl
» nos ancêtres étoient sages,
» raisonnoient bien ; cependant
» connoissoient point les syllog
» les modes & les autres par
» cette nouvelle science, qui, c
» apprend à savoir distinguer &
» définir. . . . .

» Nos enfans l'ont apprise pre
» naissant ; mais quel fruit en
» retiré ? Ils connoissent fort l

» cours des aſtres & la nature de l'ame,
» mais ils ont négligé la ſcience des
» mœurs & ne connoiſſent plus le
» cœur humain. Si nous eſſayons de
» les éclairer ſur les vrais devoirs de
» l'homme, on les voit ſourire avec
» dédain à nos leçons; un ſophiſme
» eſt leur réponſe. Je les ai vus doux,
» honnêtes; maintenant ils ſont pré-
» ſomptueux, querelleurs, toujours
» prêts à combattre pour de vains ar-
» gumens & jamais pour la patrie.

« Croyez-moi, mes Compatriotes,
» vous ſerviriez bien mieux l'Etat, en
» forçant tous ces fainéans à traîner
» la charrue, qu'en autoriſant leurs
» folies & en récompenſant leur oiſi-
» veté. »

LETTRE XXI.

Selim à Mirza.

PARMI les différentes erreurs que répandit cette moderne faction de Philosophes, on en vit éclorre deux bien plus dangereuses que les autres, & qui donnerent une nouvelle force au principe corrupteur déjà répandu dans tous les ordres de l'état. La premiere étoit que le vice & la vertu n'étoient rien par eux-mêmes, & qu'on ne devoit appeller de ce nom que ce qui étoit permis ou défendu par les loix de chaque pays. La seconde qu'il n'y avoit ni peines ni récompenses à espérer après notre mort. J'ai déjà fait observer combien de défauts les Troglodites trouvoient dans leurs loix, & toutes les subtilités qu'ils avoient inventées pour les éluder; cependant,

retenus par le sentiment du remords & par la crainte des punitions d'une autre vie, ils s'abstenoient encore de certains crimes secrets sur lesquels les loix ne pouvoient pas veiller; mais dès que la nouvelle doctrine fut répandue, ils se livrerent à une liberté entiere, & en ôtant à la vertu l'espoir d'une récompense éternelle, on ne lui laissa qu'une gloire frivole qui s'anéantit bientôt avec elle. Il régnoit encore un troisieme systême moins impie que les deux premiers, mais plus dangereux pour la société; ces Philosophes faisoient consister les devoirs de la religion dans une vie contemplative & solitaire.

L'effet de ce systême étoit d'arracher à la Patrie des appuis qu'elle réclamoit envain. Ils opposoient à ses cris le serment redoutable d'être inutile au monde; ils l'avoient prononcé avec l'appareil le plus imposant, &

croyoient servir le Ciel en outrageant la nature & la Patrie. Il est difficile de dire quelle est la plus dangereuse de ces deux opinions & la plus destructive, ou de celle qui enhardit & propage le vice, ou de celle qui met des entraves à la vertu & qui la rend inutile aux hommes.



LETTRE XXII.

Selim à Mirza.

LA Cour rougit bientôt de recevoir d'un méprisable vulgaire l'exemple du désordre, & lui donna celui de toutes les folies. Quoique la flatterie eût été connue de tous les temps, cependant la liberté des camps, séjour ordinaire des premiers Rois, donnoit aux Courtisans une fierté noble, un air mâle, & leur inspiroit l'audace de dire la vérité. Tout avoit changé de face; les bouches étoient aussi impures que les cœurs, & la bassesse qui régnoit dans toutes les actions des Courtisans se reproduisoit dans leurs discours. Le Roi entierement livré à ses plaisirs, sortoit rarement des portes de son serrail; content de porter la couronne, il oublioit les devoirs qui

y sont attachés. Le pouvoir & la c
duite des affaires étoient dans les ma
d'un grand Visir, titre nouvellem
connu des Troglodites. Il leur pa
d'abord bien extraordinaire de v
l'autorité Royale souvent dans
mains du plus vil sujet, & plusi
pensoient que cela déshonoroit
Trône & la Nation. Les Prêtres e
mêmes eurent beaucoup de peir
prouver que cette sorte de monar
étoit divine ; ils trouverent enfin
le grand Visir étoit Dieu par droi
charge, sans l'être par droit de n
sance. Si cette distinction ne satisfit
le Peuple, la Cour & les Prêtres
s'en mirent pas beaucoup en pei
mais un premier Ministre ne fut
la seule nouveauté dont on étonn
siecle.

Les Troglodites avoient touj
été remarquables par leur façon
gir avec leur femmes; ils avoient p

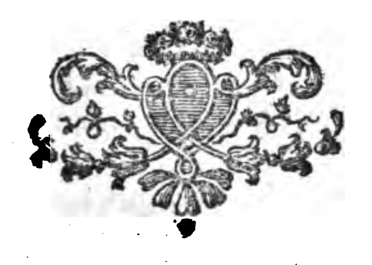
elles une plus grande estime que toutes les autres Nations de l'Orient. Elles étoient admises dans leur conversation, on leur confioit même des affaires importantes; mais on n'avoit jamais cru qu'elles pussent gouverner non-seulement l'Etat, mais même leur propre famille. On revint alors de ce vieux préjugé. Quelques femmes se mirent à la tête des affaires. La Maîtresse du Roi, celle du Grand Visir, deux ou trois autres Maîtresses des Favoris firent ensemble une ligue politique, & gouvernerent l'Etat au gré de leurs caprices, & le sort de la Nation dépendit plus d'une fois d'une *vapeur*. Leurs Amans ne demandoient pas leurs avis, mais leurs ordres. Elles devinrent les distributrices des graces & des places importantes; bientôt la jalousie se mit de la partie, elles cabalerent; les cabales devinrent des partis, les factions se grossirent, & on

alloit voir les flambeaux de la guerre se rallumer à ceux de l'envie; mais quelques bons Sujets qui vivoient encore, avoient soin de les pacifier & de remettre les affaires dans l'ordre. S'il n'y avoit aucun défaut dans le systême politique de ces Gouverneurs femelles, c'est qu'elles n'avoient toutes qu'un même but qui étoit l'intérêt. L'histoire des Troglodites nous a conservé quelques-uns de leurs discours sages & de leurs réponses saillantes.

On disoit à une d'elles, que par la ruine prochaine du commerce, la principale banque de la ville seroit rompue; que m'importe, répondit-elle, j'ai tous mes biens en fonds de terre.

Une autre à qui l'on annonçoit que si l'on ne prenoit pas de bonnes mesures pour appaiser le Peuple, il léveroit bien-tôt l'étendart de la révolte,

répondit je ſerois charmée qu'il y en eût une, cela occaſionneroit pluſieurs confiſcations : elle n'en dit pas davantage.



LETTRE XXIII.

Selim à Mirza.

UNE pénible expérience appri
fin aux Troglodites que leurs anc
avoient eu raison de penser que la
ture humaine n'étoit pas assez
faite pour qu'on pût se fier à un
voir excessif. Ils voyoient la néce
de donner des bornes au despot
des Souverains pour le bonheu
l'Etat.

La Nation entiere prit la résolu
de travailler à ce changement u
& le Prince fut obligé de céder
force. On considéra les moyen
plus propres à réformer le Gou
nement, & l'on les employa avec

la famille successivement; mais qu'il partageroit son pouvoir avec le Sénat.

Pour prévenir les malheurs qui pourroient être occasionnés par des Ministres ambitieux & méchants, & pour modérer le pouvoir des Favoris, ils déclarerent que les *Ministres* ne pourroient être choisis que dans les protecteurs du Peuple, & qu'ils ne seroient point soutenus par la Cour, lorsqu'ils seroient trouvés en contravention dans les affaires publiques.

La premiere vigueur de l'Etat fut rétablie par ces sages réglemens; les affaires publiques furent conduites avec plus de prudence, & plusieurs abus furent extirpés. Les Troglodites pensoient avoir coupé racine à tous les maux en limitant leur monarchie, & se flattoient d'un bonheur permanent; mais ils découvrirent bientôt que ce nouveau systême avoit ses abus comme les autres, & que dans l'état

social il ne faut pas tendre au plus grand bien, mais au moindre mal possible. Des occasions favorables étoient manquées par l'inévitable lenteur du Conseil. On étoit souvent obligé de confier au Peuple des affaires qui auroient exigé le secret & la célérité. Il y avoit plusieurs maux qui devoient être tolérés par la nature de leur gouvernement, & qui en croissant devenoient plus dangereux. L'abus de la liberté étoit inséparable de la liberté même, elle dégénéra bientôt en licence, & le Peuple voulut imposer le joug qu'il venoit de secouer; mais le malheur principal provenoit de la division du Sénat en plusieurs partis. Différens jugemens, différentes passions & différens intérêts étoient sans cesse opposés les uns aux autres, & ces mouvemens inégaux dans les ressorts mettoient la machine à deux doigts de sa perte.

Il résultoit cependant un avantage de tout ce désordre ; c'est que le Peuple étoit toujours sur ses gardes & veilloit à ses intérêts. Les animosités & l'émulation des Particuliers faisoient la sûreté de la monarchie, comme dans un serrail l'honneur du Maître est conservé par la sévérité des Eunuques & par les jalousies mutuelles des femmes.

En un mot, les Troglodites auroient pû être heureux dans les limites qu'ils avoient donnés à la liberté & au pouvoir, si le même esprit avoit pu se conserver toujours dans les Citoyens.

LETTRE XXIV.

Selim à Mirza.

IL y avoit un homme dans le Sénat, rempli d'adresse & de pénétration, factieux, entreprenant, versé dans les affaires & connoissant fort bien la disposition des esprits & du temps. Cet homme vint trouver le Roi secrétement, & lui tint le discours suivant.

« Je me suis apperçu que Votre » Majesté n'avoit pas vu de bon œil » les bornes que le Peuple a mises à son » autorité; vous n'avez cependant pas » perdu autant que vous l'imaginez. » Le Peuple, orgueilleux de son pro» pre ouvrage, n'a les yeux que sur la » beauté de l'édifice qu'il vient d'éle» ver; mais ceux qui savent sonder » jusqu'aux fondemens, découvrent » sa foiblesse & prévoient sa ruine,

» Les deux choses les plus incom-
» patibles dans la nature, sont l'amour
» de la liberté & l'intérêt ; le dernier
» gouverne tellement vos Sujets, qu'il
» est impossible que le premier puisse
» y subsister long-temps. Je dis, Sire,
» que les Peuples vertueux ont seuls
» le droit d'être libres, le vôtre est né
» pour l'esclavage. Jettez les yeux sur
» votre Nation, & voyez si leurs
» mœurs s'accordent avec leur cons-
» titution ; la vertu disgraciée, le vice
» chéri & respecté de tous les ordres de
» l'état infectés par le luxe & la cor-
» ruption. Jettez les yeux sur votre
» Peuple, voyez la mollesse s'emparer
» des cœurs, & le songe de la liberté
» s'évanouir. Voulez-vous fixer votre
» pouvoir sur une base solide & iné-
» branlable ? établissez-le sur les vices
» du genre humain. Elevez votre in-
» térêt particulier sur le général, ap-
» pliquez-vous à connoître les besoins

» de la vanité des Particuliers; ceux-
» qui conduisent les Peuples, trouvent
» plus leur intérêt à les trahir qu'à les
» bien gouverner. Tel est, Sire, le
» plan abrégé de la conduite que vous
» devez observer; mettez-vous réel-
» lement au-dessus des loix, c'est par
» degrés qu'il faut miner l'ouvrage du
» Peuple, reculer chaque jour les
» bornes de votre autorité, & les
» étendre au-delà même des premieres.
» Si vous voulez me laisser ménager
» vos intérêts, je vous promets d'a-
» battre à vos pieds un Peuple d'es-
» claves, & de lui faire adorer ses
» chaînes. Je m'expose sans crainte à
» la colere de la Nation, votre intérêt
» sera mon excuse & mon soutien.



LETTRE

LETTRE XXV.

Selim à Mirza.

TOUT auprès de chez moi, loge la perſonne la plus jolie, la plus douce & la plus délicate que j'aie jamais vue; toujours à ſa fenêtre elle paroiſſoit ſolliciter mes regards par mille petits geſtes qui me touchoient encore plus que ſa beauté; enfin je devins ſi amoureux d'elle, que je réſolus de la demander en mariage. Je lui fis une viſite de cérémonie, & je fus très-bien reçu par ſa mere, qui me fit entrevoir avec beaucoup de politeſſe, qu'elle déſireroit connoître l'état de mes affaires.

Madame, lui dis-je, j'ai un jardin à Iſpahan orné des plus belles fleurs de l'Orient. J'ai le jaſmin du Pérou, la roſe de l'Inde, la violete de Médie,

& la tulipe de Candahar ; mais je
nois un lys qui ſurpaſſe en be
toutes ces fleurs & qui eſt bien
ſuave. Je deſirerois de le tranſpl
dans mon jardin. Ce lys, Mad
eſt en votre pouvoir, & je viens
prier de me l'accorder. La v
Dame ne comprenant rien à me
cours, m'aſſura que je me tron
& qu'elle n'avoit jamais poſſédé r
ni roſe.

Le lys, repliquai-je, eſt votr
mable fille que je viens vous de
der en mariage.

Et quels ſont les avantages
vous comptez lui faire, dit cette D
C'eſt-là le premier point qu'il faut
ſidérer ?

Ils ſont bien honnêtes, répond
Sa maiſon ſera compoſée de deux
nuques noirs, d'une Duegne & c

qua-t-elle; mais je penſe que deux Domeſtiques François lui feroient plus agréables.

Cependant, Monſieur, vous ferez là-deſſus ce que vous trouverez bon; la queſtion eſt de ſavoir en quoi conſiſteront ſes proviſions?

N'en ſoyez pas en peine, j'aurai aſſez de viandes délicates, du ris & du meilleur ſorbet qui ſoit en Perſe pour la nourrir.

Je ne vous parle pas de ris ni de ſorbet, dit la vieille femme; je vous demande quel ſera ſon douaire?

Ce mot m'arrêta tout court, je ne ſavois ce qu'il ſignifioit; elle me l'expliqua en me demandant ce que je donnerois à ſa fille pour vivre, ſi je venois à mourir?

J'ai une femme Indienne, répondis-je, qui ſe brûlera ſur mon bucher dès que je ſerai mort; mais je ne ferai

pas une loi à votre fille de suivre cet exemple.

Comment, dit-elle, vous êtes déja marié? Oui, dis-je, nous avons le droit en Perse de prendre autant de femmes que nous pouvons en garder, & il me semble que c'est de même en Angleterre, excepté qu'on passe légerement sur les cérémonies du mariage.

C'est une bien méchante pratique, répondit-elle; mais puisque votre religion vous autorise à le faire, & que la fortune de ma fille est trop petite pour trouver un mari parmi les Chrétiens, je ne refuse pas de vous la donner à des conditions raisonnables, parce qu'on m'a assuré que vous étiez fort riche.

Elle eut à peine dit ces mots, que ma jeune Maîtresse qui pendant tout notre discours s'étoit cachée derriere

un écran, en sortit pour dire à sa mere: que si elle étoit obligée de vivre avec plusieurs femmes, la paix ne seroit pas dans le ménage, & que pour cette raison il falloit insister dans un bon entretien séparé, dans le cas où elle viendroit à se brouiller avec son mari.

Quoi, dis-je, jeune fille, vous pensez déjà à séparer vos intérêts des miens, & vous voulez que j'assure une retraite au vice & que je vous paie pour avoir fait mon malheur.

Non par Hali, je n'épouserai jamais une femme qui est si disposée à secouer le joug de son mari, qu'elle veut faire de sa révolte même, un article de son contrat.



LETTRE XXVI.

Selim à Mirza.

IL y a dans Londres un homme natif d'Alep, qui réside ici depuis quelques années & qui sert d'Agent à quelques Marchands de cette ville. Il passe pour un Juif : ils l'appellent Zabulon, mais son véritable nom est Abdallah, fils d'Abderamen. Il me l'a révélé, & j'ai lié avec lui la plus étroite amitié. Je n'ai jamais connu d'homme plus honnête & plus digne d'estime ; mais il est si attaché aux dogmes orientaux, que les mœurs Angloises sont pour lui des énigmes inexplicables. Pour moi, mon cher Mirza, j'oublie en Angleterre que je suis Persan ; mon corps s'accoutume au climat, & mon esprit se façonne aux opinions Euro-

péannes. * Pour achever un ſi pénible ouvrage, j'ai commencé mes voyages par des lectures aſſidues, des recherches & des raiſonnemens ſur les mœurs & les inſtitutions des autres pays. J'ai aſſez long-temps vécu ſous le joug d'un gouvernement arbitraire, pour en connoître les inconvéniens & pour ſavoir évaluer la liberté. Je ſuis maintenant dans une iſle où cette liberté eſt heureuſement établie, & où je puis la goûter & apprendre à la connoître par ſes effets; telles ſont mes occupations. Tu conçois, mon cher Mirza, combien cette étude eſt profonde, il faut que mon ame ſache à propos ſortir d'elle-même, ſe recueillir, obſerver, méditer. Dans les Monarchies abſolues, tout dépend du caractere du

* M. de Voltaire a fort bien remarqué qu'on devoit dire *Européan*, & non pas Européen.

Prince, & lorſqu'il eſt connu, il ne reſte plus rien à ſavoir; mais dans un gouvernement mixte, la machine eſt plus compliquée; elle demande des obſervations plus longues & plus délicates, pour en concevoir les reſſorts & pour connoître l'enchaînement qui perpétue le mouvement.

Lorſque je parle de cette matiere à Abdallah, il me dit qu'elle n'eſt pas digne de m'occuper; parce que, dit-il, toutes les formes de gouvernement ſont bonnes, pourvu qu'elles ſoient bien adminiſtrées. Il faut donc ſavoir par quelle voie la politique arrive à une ſage adminiſtration.





LETTRE XXVII.

Selim à Mirza.

JE me promenois dernierement dans une campagne assez voisine de la ville; j'étois plongé dans une réflexion profonde, un Soldat m'aborda; il étoit vieux & revêtu encore des livrées de la gloire; il se traînoit à peine; il tâchoit d'exciter ma compassion en découvrant son sein couvert de cicatrices de plusieurs blessures qu'il avoit reçu pour le service de son pays. Je fus charmé de pouvoir soulager ses besoins, & curieux de m'informer de tout par moi-même, je liai conversation avec lui sur les guerres dans lesquelles il avoit servi. Il me dit qu'il avoit été présent à la prise de dix ou douze places fortes, & qu'il avoit partagé le danger & la gloire de plusieurs

victoires. Mais par quelle raiſon vous a-t-on mis hors du ſervice, votre force eſt ſur ſon déclin, il eſt vrai, mais je penſe que l'expérience ſuppléeroit dans vous au défaut de la vigueur ? Hélas! Monſieur, répondit-il, j'ai encore aſſez de cœur & aſſez de force ; mais ma taille eſt trop baſſe de trois pouces. Je ſuis brave & habile aſſez, Dieu merci ; mais je ne ſuis pas aſſez bien fait pour un Soldat.

Où avez-vous ſervi ſi long-temps ? En Flandres. Nous étions environ un millier d'hommes redoutables un jour de bataille, mais qui faiſions très-mauvaiſe figure dans une revue. Il me paroît bien étrange que des Soldats ſoient pauvres après avoir combattu ſi long-temps avec tant de ſuccès. Le pillage d'une ſimple ville d'Orient eſt aſſez conſidérable pour enrichir tous les Soldats qui l'ont priſe d'aſſaut. Le pillage ! Monſieur, nous ne connoiſ-

tons pas un terme pareil dans l'art moderne de la guerre. Nous combattons pour six sols par jour. Mais lorsque vous avez gagné une bataille, vous avez des récompenses? Oui, nous avons l'avantage d'aller assiéger une ville. C'est-là sans doute que vous attend le prix de vos travaux? Cette ville se défend jusqu'à ce que nous soyons à demi détruits; dès qu'elle est aux abois elle capitule, c'est-à-dire que chaque Bourgeois sauve sa maison, & chaque Soldat son bagage. Mais que devient l'armée victorieuse? L'armée victorieuse a le plaisir d'assiéger une autre ville qui capitule aussi, & à la fin de la campagne nous allons en quartier d'hiver. Mais lorsque vous entrez dans le pays ennemi, vous le mettez à contribution? Les Généraux le font; mais la discipline militaire n'en adjuge rien aux Soldats, leur paye est toujours la même. Pour six

ſols ils prennent des Villes, gagnent des Batailles, ravagent des Campagnes, ſoutiennent des Sieges, ſoumettent des Provinces, détrônent des Rois.

Ainſi finit notre converſation. Je t'avoue que je ne pouvois concevoir ce que me diſoit ce brave Vétéran. Je ne pouvois cependant refuſer de le croire. La franchiſe étoit peinte ſur ſon front cicatriſé, le menſonge n'eſt pas le vice d'un Soldat. Quoi, diſais-je, ces armées mercenaires ſont conduites de bataille en bataille, de ſiege en ſiege, ſans autre eſpoir qu'une réputation ſtérile & une paye qui ſuffit à peine à leur ſubſiſtance. Accoutumés à regarder les poſſeſſions des ennemis comme ſacrées, ils reviennent d'une campagne glorieuſe auſſi pauvres qu'auparavant. Enviant peut-être le ſort des vaincus, ils ſe remettent en marche l'année ſuivante, avec la

même joie & la même tranquillité. Avoue que les Héros de l'Europe ne ressemblent guères aux nôtres, & que la différence des mœurs est plus sensible encore que celle du climat.

Je n'ai pas trouvé moins déraisonnable *qu'on fit consister* la valeur & la capacité dans une figure mieux dessinée & une taille plus noble & plus relevée. Si les femmes étoient chargées de lever les troupes, je ne serois point surpris d'une pareille loi. Notre invincible Sultan possede, par la grace de Dieu, une armée composée de Soldats vétérans qui n'ont pas plus de cinq pieds; mais ils ont des bras nerveux, un cœur plein de courage & des yeux qui foudroyent.



LETTRE XXVIII.

Selim à Mirza.

ON rencontre dans ce pays une multitude d'hommes dont l'activité est bien plus inutile que l'oisiveté d'un Moine. Ils ressemblent à ces songes fâcheux qui nous agitent & nous jettent dans la perplexité pendant le sommeil, & dont le réveil ne laisse aucune trace. Je t'envoie l'épitaphe d'un de ces hommes qui a fini sa vie & ses travaux depuis peu.

« Ci git...... qui a vécu pendant » soixante & dix ans dans un embar- » ras continuel, il a eu l'honneur de » siéger dans six Parlemens, d'être » Commissaire dans vingt-cinq Comi- » tés, de faire trois cent soixante ha- » rangues. Il a écrit plus de mille pa- » piers pour ou contre les Ministres

» d'Etat, il a fait plus de cinquante
» projets pour le meilleur gouverne-
» ment de l'Eglise & de l'Etat, & il
» laisse de plus les Mémoires de sa
» propre vie en cinq volumes *in-fol.* »
» Lecteur, si tu te sens assez ému
» pour donner des larmes à cette om-
» bre importante, tu lui feras une
» faveur singuliere, car dès qu'il cessa
» de vivre, on oublia qu'il eût vécu. »





LETTRE XXIX.

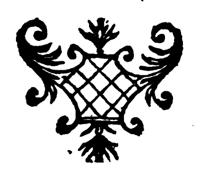
Selim à Mirza.

MON ami me conduisit l'autre jour dans une vaste salle où toutes les Cours de Justice étoient assemblées ; voici, me dit-il, le Temple de la Justice, le Sanctuaire des Loix, que le Monarque le plus puissant ne sauroit violer impunément. Voyez la plus basse de nos Communes tenant la balance avec la plus haute des Nobles, & trouvant à son tour un frein dans leur pouvoir. Voyez ces sages Vénérables, leurs oreilles sont fermées à la flatterie, & leurs mains à la corruption. Voyez encore ces douze hommes que nous appellons *les Jurés*, (*) & qui sont le grand Boulevard du droit de pro-

(*) En Angleterre.

priété & de la liberté. Jettez ensuite les yeux sur ces hommes noirs qui fourmillent de tous les côtés. Ce sont les Prêtres de ce sanctuaire ; ils ont confondu & embrouillé les loix pour se rendre plus nécessaires & pour épuiser les bourses des Citoyens. On m'avoit dit cependant que le systême de votre législation étoit appuyé sur des fondemens inébranlables. Ce vieux bâtiment gothique, dit mon ami, vous donnera une juste idée de leur structure. Les fondemens en sont profonds & solides, il subsiste depuis plusieurs siecles, & avec de bonnes réparations il peut braver encore les ravages du temps, mais l'architecture est surchargée d'une foule d'ornemens inutiles. Si vous l'examinez en détail & avec des yeux critiques, vous y trouverez nombre de défauts ; mais si vous considérez l'ensemble, son air antique & majestueux vous imprimera une

certaine vénération. Il en eſt de même de l'adminiſtration de nos loix, il y a peu de différence entre notre Nation & les autres. C'eſt ce bâtiment vû en gros ou en détail. En Perſe le Gadi rend une Sentence pour une petite ſomme d'argent. En Angleterre le Juge ne prend rien pour ſon jugement, mais le Procureur, l'Avocat, chaque Officier de juſtice mettent à contribution le pauvre Client & viennent à bout de le ruiner.



LETTRE XXX.

Selim à Mirza.

CE qu'il y a de particulier à ce pays, continua mon ami, dans les procédures judiciaires, c'eſt qu'il n'eſt pas permis au Juge de ſuivre les lumieres de ſon équité ; il eſt toujours forcé de ſe déterminer & de juger d'après le premier ſens qui fut donné à la loi.

En France & dans les autres parties de l'Europe, le Juge peut s'écarter de la loi dans certains points, les circonſtances le déterminent, & quand la loi ſe tait il conſulte la raiſon ; mais en Angleterre, la conſcience, la raiſon, le droit & la juſtice ſont reſſerrés dans les termes de l'acte émané du Parlement & dans le ſens qui lui a été donné d'abord. Quoiqu'un pareil uſage

soit susceptible de bien des difficultés; & que les particuliers en soient souvent les victimes, la liberté publique tire de ces abus même des avantages réels pour la liberté. Il est généralement vrai que dans les autres pays la conscience des Juges dépend ordinairement de celle des Rois, & la regle de l'équité est une mesure incertaine que la passion, l'intérêt ou le préjugé peut changer ; ainsi plusieurs abus qu'on reproche à notre systême politique, sont liés à la constitution & à la nature de notre gouvernement ; leur destruction seroit peut-être celle de l'Etat. Dans les derniers temps on s'est un peu écarté de la regle étroite d'adhérer à la lettre, en encourageant les applications de la Cour de Chancellerie, qui est une Cour d'équité liée à certaines formules de procéder ; pourvu que ses décisions soient prises dans un des sens de la loi, elles sont

sans appel. Anciennement le Chancelier n'étoit rien de plus que le Greffier du Roi, il étoit commis pour l'instruire du contenu des mémoires & des papiers qui étoient confiés à sa garde; mais par degrés il est devenu le Garde des Sceaux & le premier Officier du Royaume; & s'il n'y avoit dans la Chambre des Pairs une Jurisdiction supérieure à la sienne, le bien & la vie des Citoyens dépendroit de l'opinion du Chancelier: ainsi le Parlement avoit raison de demander sous le regne d'Edouard III, le pouvoir de nommer cet Officier.

Je voudrois savoir, dis-je à ce Gentilhomme, comment les Lords se conduisirent dans cette demande délicate qui mettoit presque toutes les causes dans le Parlement.

Avec beaucoup de précautions & de bonne foi, dit mon ami, l'esprit de parti ou l'influence de la Cour ne se

mêla jamais dans leurs décisions, & ce pays sera heureux s'ils sont aussi soigneux de s'instruire qu'ils le sont de bien juger.



LETTRE XXXI.

Selim à Mirza.

UN Gentilhomme François vantoit l'autre jour, dans une compagnie où j'étois, l'établissement de quelques Académies fait par leur dernier Roi, pour le soutien & la récompense des Arts & des Sciences.

Vous avez un plaisant moyen, disoit-il, vous autres Anglois, pour encourager un homme d'esprit, dès qu'il est mort vous lui faites élever un tombeau magnifique, vous le placez au milieu de vos Rois; mais tant qu'il est vivant, il est aussi mal reçu à la Cour que s'il y alloit présenter un placet contre le Ministre. L'argent que vous avez employé à ériger des monumens à deux ou trois de vos Poëtes, n'auroit-il pas été mieux employé à leur

procurer les choses les plus nécessair
de la vie dont ils manquoient? Ce re
proche, reprit l'Anglois, n'attaqu
que nos peres. Nous sommes plus équ
tables qu'eux. Un homme d'un vra
génie est si favorisé du Public, ses ou
vrages se vendent si bien, qu'il n'
pas besoin de venir à la Cour mandie
des protections & sa subsistance.

Ajoutez que les honneurs qui son
rendus à un homme d'esprit après s
mort, ont quelque chose de plus gé
néreux & de plus désintéressé que le
pensions qui ne sont données qu'en
échange d'un encens aussi avilissan
pour celui qui le reçoit que pour celu
qui le donne. Nous avons un gran
Poëte maintenant qui peut prétendr
à la gloire dont peut être couvert u
des Membres de l'Académie Fran
çoise. Il n'a jamais flatté aucun homm
en place, & il n'a employé ses louan
ges immortelles que pour célébre
certain

certains hommes qu'aucun Poëte d'une autre Nation n'oseroit louer de peur d'offenser les Grands.



IL y a ici un Docteur chrétier
depuis *mon arrivée a pris la* pein
me visiter souvent, dans la seule
de me faire abjurer ma religion]
embrasser la sienne. Chaque jo
met sur le tapis des questions rela
à ses vues, tantôt il s'efforce de
vaincre, tantôt il essaie de persu:
Je l'écoute & je me tais. Il trion
de mon silence & ne voit pas qu
discours glissent sur mon cœur
l'effleurer.

Il m'étonna hier, en me disan:
sa liaison avec moi avoit nui à sa
tune, que le Muphti de cette vill
en faisoit un crime & l'accusoit h

Dès qu'il m'eut dit cela, je me transportai chez le Muphti, & je lui offris d'attester que le Docteur étoit chrétien autant que je pouvois en juger par tout ce qu'il m'avoit dit depuis le temps de notre connoissance; mais il refusa d'admettre mon témoignage, parce que, dit-il, j'étois un infidele, & il insista sur l'apostasie supposée du Docteur, comme sur un fait indubitable.

S'il est Musulman, lui dis-je, il doit être circoncis. Que ne faites vous finir la dispute, en examinant s'il a reçu la circoncision? Il y a une marque visible d'orthodoxie dans notre religion; mais je serois charmé de connoître quelle est la marque qui caractérise la vôtre aux yeux des autres Nations : si c'est la douceur, la charité, la justice, la tempérance ou la piété. Je retrouve toutes ces vertus dans le Docteur, & puisqu'elles



LETTRE XXXIII.

Selim à Mirza.

Les principes & la pratique de la tolérance sont généralement reçus & observés dans ce pays. J'en ai moi-même ressenti les effets d'une maniere bien avantageuse. La plus grande partie du Peuple est bien moins affectée de la différence de ma religion à la sienne, que de celle de mes habits, & la populace me méprise bien plus qu'elle ne me hait. Je n'ai été insulté par personne ici que par un Prêtre buveur qui a vomi contre moi mille anathêmes pour n'avoir pas voulu m'enivrer à la prospérité de l'église Anglicane.

Les Anglois n'ont pas toujours été si tolérans & si pacifiques, ils ont eu des guerres sanglantes pour cause de

religion. Ils avoient allumé le feu de la discorde contre les Hérétiques, quoique ce qui étoit héréſie dans un ſiecle fut orthodoxie dans un autre. Ils avoient enveloppé leur pays dans une guerre civile ſur des points auſſi peu importans que celui de ſavoir, ſi une table doit être placée au milieu de l'égliſe ou à l'entrée.

Il faut que je t'avoue, mon cher Mirza, que je n'abhorre rien tant que la perſécution; elle ne me paroît pas moins ridicule dans ſes principes, que terrible dans ſes effets. Celui qui en conſidérant les diverſes opinions des hommes, ce conflit de ſiſtêmes, cet amas d'erreurs qui partagent l'empire du monde, avoueroit qu'il doit ſe défier de lui-même, qu'il peut prendre le fantôme de la vérité pour la vérité même, & qu'il n'eſt pas ſeul ſage ſur la terre. N'auroit-il pas raiſon? Il faut eſſaier de perſuader les hommes

& non de les persécuter. On n'annonce point un Dieu de paix les armes à la main, & la violence est une preuve de plus contre l'opinion qu'elle établit. L'enthousiasme est la plus inconcevable des folies humaines, & pour moi je crois qu'elle tient encore plus au physique qu'au moral.

J'ai lu dans un célebre Auteur Espagnol, qu'un certain fou couroit toute l'Espagne armé de l'épée & de la lance, & qu'il forçoit tous ceux qu'il rencontroit, d'avouer & de croire que sa Maîtresse Dulcinée de Toboso, étoit la plus belle femme du monde & la plus vertueuse. C'étoit envain qu'il l'exigeoit de ceux qui ne connoissoient point Dulcinée & qui étoit épris d'une autre beauté; mais le fou ne faisoit aucune grace à l'ignorance ni au préjugé; l'épée sur la gorge il leur faisoit promettre de soutenir par tout la vertu &

la beauté de cette Dame. Telle a été la conduite de quelques Prêtres & de quelques Princes dans la propagation de leur religion, chacun avoit sa Dulcinée & vouloit forcer les autres à l'admirer; mais comme il y en avoit beaucoup qui refusoient de la reconnoître, la controverse étoit soutenue par la force des armes, & ceux mêmes qui admiroient la même Dulcinée n'étoient pas toujours d'accord sur ses charmes & sur ses habits, & on se faisoit des guerres sanglantes pour savoir la couleur qui lui alloit le mieux. Hélas, Mirza, que d'absurdités! la beauté de la véritable religion brille assez de son propre éclat, elle n'a pas besoin de Chevaliers errans qui combattent pour elle, & rien ne lui est plus contraire que la persécution. La foi qu'on nous force d'avoir avant de nous persuader & de nous convaincre, nous devient

devient odieuſe d'indifférente qu'elle nous étoit.

Je finirai cette matiere en te rappellant une cérémonie que nos Compatriotes célebrent une fois tous les ans en l'honneur de notre Prophête Ali. On ammene deux Taureaux devant la foule; le plus fort eſt appellé Ali, & le plus foible Oſman. On les fait battre, & comme Ali eſt toujours vainqueur, les ſpectateurs ſont ſatiſfaits de cette heureuſe déciſion de la diſpute qui regne entre nous & les Turcs hérétiques.

Voilà l'image de toutes les guerres religieuſes. Les combattans ſont deux Taureaux ou deux M.... l'événement eſt toujours le même, & le ſot genre humain épouſe leur querelle.

LETTRE XXXIV.

Selim à Mirza.

JE fus hier matin avec un Gentilhomme de mes amis, à une maison située à vingt mille de Londres, pour y voir un homme qui avoit d'abord été commerçant; mais qui après avoir fait une fortune rapide dans les affaires, s'est adonné à l'architecture, à la peinture & à tous les arts dans lesquels tous les hommes de qualité veulent être connoisseurs. Il avoit fait bâtir cette maison comme un essai de son goût. Lorsque nous arrivâmes, quoique ce fût au milieu de l'hiver, nous fûmes conduits dans une salle sans cheminée, bien plus froide que je ne pourrois l'exprimer. J'imagine, dis-je, que cette voûte de pierre est réservée aux morts de la famille; mais je serois charmé de

voir les chambres destinées aux vivans, car le froid de ces murailles est insupportable à une constitution Persanne.

Je vois, dit mon compagnon, que vous n'avez point de goût; pouvez-vous avoir froid dans un salon si magnifique.

Avant que je pus lui répondre, le Maître de la maison vint à nous, & au lieu de nous ammener auprès d'un bon feu, comme je l'espérois, il nous promena dans tous ses vastes appartemens, dans ses offices & ensuite dans un jardin où un vent du Nord qui soufloit à travers une bruyere, acheva de faire ce que le froid du salon avoit commencé; il saisit ma voix dans l'instant où j'allois me plaindre de ce que je souffrois. Enfin nous finîmes nos observations & montâmes dans une chambre où par bonne fortune les regles de l'architecture nous avoient permis de nous chauffer; mais

que le Gentilhomme ſe faiſoit ſe
la mode de France, & qu'il ne v
rien ſur ſa table ſous ſa forme
relle. Mon inquiétude fut plus gr
encore, lorſqu'ayant goûté de
ou ſix différentes compoſitions, je
vai que c'étoient des mélange
viandes ſi artiſtement aſſaiſon
qu'on ne pouvoit les manger
danger pour les mœurs & po
ſanté.

Notre dîner fini, je fus régalé
converſation ſavante ſur les prin
l'origine & les progrès de l'arch
ture. Elle fut ſi hériſſée des term
l'art, que je pus à peine en concev
cinquieme partie. Ils parloient de

leur donnoit, je soupçonnai être des Moralistes rigides ; mais sur la demande que j'en fis, je découvris que c'étoit une compagnie de Joueurs de violon, des Eunuques, des Peintres, des Architectes, des Jardiniers, & surtout des Gentilshommes qui avoient voyagé en Italie & qui à leur retour pouvoient passer pour des Virtuoses parfaits. Cette classe d'hommes qui est fort nombreuse, autant que j'ai pu m'en appercevoir par le discours des deux Adeptes, s'arroge une espece d'autorité sur leur espece. Ils commandent à un homme de quitter sa maison pour en faire bâtir une autre qu'il ne peut ni payer ni habiter. Ils prennent du dégoût pour les meubles de celle-ci, & commandent au Maître de les changer pour d'autres plus coûteux & moins commodes. Ils ordonnent à un troisieme d'aller languir dans un Opéra ; on craint même qu'ils ne veuillent

décider qu'elle est la femme que chaque homme doit aimer, & qu'ils ne veuillent prescrire la couleur particuliere des yeux & des cheveux pour l'objet de l'inclination universelle.

Je desirois de m'informer si cette Jurisdiction étoit ancienne dans le Royaume, n'en ayant jamais rencontré aucune trace dans l'histoire.

Non, dit-il, elle est si moderne que toutes les loix de ce corps ne durent pas plus d'un an, & que ce qui dans un temps étoit adorable, devient horrible dans un autre.

Mais le Parlement confirme-t-il ces Arrêts?

Non, répliqua-t-il, son autorité est indépendante du Parlement & même de la Cour, & le Ministere doit obéir à ses ordres tout aussi bien que le dernier du Peuple, car tous les grands hommes veulent avoir un goût, ils sont les arbitres de celui du Public.

Enfin cela me paroît une eſpece de folie épidémique, & je crains en retournant dans mon pays, d'y porter les extravagances de celui-ci, comme ceux qui voyagent en Italie les ont apportées en Angleterre.



LETTRE XXXV.

Selim à Mirza.

JE passe ici la moitié de mon temps dans la maison d'une Ladi, quoique j'aie bien peu de liaison avec elle. Je crois être dans une place publique, j'ai le plaisir d'y passer en revue la moitié de la ville; c'est beaucoup pour un observateur. Je la félicitai sur le nombre prodigieux de ses amis; elle me dit qu'il faudroit qu'elle eût bien du mérite pour attirer tant de monde & pour lui plaire. J'eus bien-tôt découvert que dans la foule de ces visites il y en avoit à peine une qui fût expressément pour elle, & que la raison qui les faisoit venir, étoit la même que celle qui les faisoit recevoir, parce qu'ils n'avoient rien de mieux à faire.

J'y rencontrois toujours un Gentilhomme dont le caractere m'étoit aussi inconnu, que sa figure me l'étoit peu.

Je voudrois bien savoir, dis-je à une Dame qui étoit assise près de moi, quel est le mérite de ce Gentilhomme qui est vis-à-vis de nous, & qui est si recommandable à tout le monde; il me semble qu'il ne fait rien, qu'il ne dit rien, qu'il ne pense à rien, qu'il n'est rien, & cependant je vois en lui le ton de la bonne compagnie?

Son caractere, dit-elle, peut se renfermer dans bien peu de mots; c'est un homme de bon naturel.

Je suis bien charmé de ce que vous m'apprenez, lui dis-je, car j'ai besoin d'un homme de ce caractere. J'ai un de mes amis dans un grand embarras, seroit-il homme à pouvoir lui rendre service?

Non, dit-elle, il est d'un tempé-

rament trop indolent pour se donner la peine d'être serviable.

En quoi faites-vous donc consister sa qualité de bon naturel ?

Pendant ce dialogue le reste de la compagnie avoit fait tomber le discours sur les intrigues de la ville. La médisance & le fiel distilloient de leurs bouches, peu de réputations furent épargnées.

L'homme au bon naturel écoutoit fort tranquillement, & ne défendoit pas plus ces amis absens que si on eût fait leur éloge.

Comme la conversation continuoit toujours, il nous entretint de la douleur que lui avoit causé la mort d'une personne de considération, qui à ce qu'il nous dit avoit été son bienfaiteur; mais il me sembloit qu'il en parloit fort à son aise, & la Dame qui m'avoit si bien dépeint son caractere, me disoit tout bas que malgré les

services dont son bienfaiteur l'avoit comblé, il prodiguoit à l'ennemi de ce cher défunt toutes les caresses dont il l'avoit importuné lui-même; du reste, ajoutoit elle, c'est un très-galant homme. Il ne fait en cela que suivre les maximes du monde. Il en est des Courtisans comme des Rois; celui qui regne est toujours le plus grand.

Dans cet instant il entra un certain Colonel, qui ayant apperçu mon Gentilhomme, courut vers lui, & l'embrassant tendrement, mon cher Jack, dit-il, nous boirons ensemble cette nuit.

Vous savez, lui répondit le Gentilhomme, que ces sortes de débauches m'incommodent; il faudroit avoir un corps de fer pour vous tenir tête.

Et qu'importe, répliqua le Colonel, nous aurons soin de ne boire qu'avant votre sommeil; je ne puis

Il accepta fort obligeamment la
position, & toute l'assemblée
craindre qu'il ne fût tôt ou ta
cause de la mort de ce Colonel.



LETTRE XXXVI.

Selim à Mirza.

J'EUS la nuit derniere un songe si extraordinaire, il fit une telle impression sur mon esprit, que je ne puis m'empêcher de t'en faire part.

Je fus tout-à-coup transporté dans le Palais d'Ispahan. Le sublime Sultan notre Maître étoit assis sur un trône tout rayonnant de gloire, mes yeux pouvoient à peine en soutenir l'éclat; à ses pieds étoient prosternés ses Emirs & les autres grands Officiers de la Couronne. Ils attendoient dans cette humble posture les ordres sacrés de sa bouche toute puissante. Il étoit environné de tous ses Gardes, armés de glaives menaçans, les bras levés, prêts à frapper au moindre signe. Le Peuple anéanti de crainte, baissoit les yeux,

présentoit la tête & attendoit la mort. Mon ame étoit épouvantée de cette scène majestueuse & terrible, & je me disois, un Roi d'Angleterre peut-il se comparer à notre Monarque. Le premier Sujet de son Royaume pourroit-il s'égaler à celui dont le pouvoir n'a de limites que sa volonté?

J'avois à peine fait ces réflexions, que tournant mes yeux sur le trône où étoit assis le Sophi, je vis un Eunuque assis à sa place, qui paroissoit gouverner encore plus despotiquement. L'Eunuque fut aussi-tôt suivi d'une femme qui le fut d'une seconde & ensuite d'une troisieme, qui prirent successivement la tiare & l'épée; mais avant que la derniere fût bien établie sur cette place, le Capitaine des Gardes la renversa du trône & s'y plaça. Je jettai les yeux sur le plancher, & j'y vis le Sultan nageant dans son sang avec ses Visirs & trois

de ſes Sultanes. Saiſi d'horreur, je ſors du Palais, je cours dans la ville, ſans autre guide que mon effroi; je la vois abandonnée à toutes les horreurs du pillage, à chaque pas des cadavres me ferment le paſſage, & mes pieds trempent dans le ſang; à travers les flammes, les morts, les mourans, les aſſaſſins, je gagne une porte; je ſors, je cherche nos champs fertiles, & je ne vois qu'un déſert, où le beſoin & l'indolence ſe diſputent quelques racines deſſéchées.

Oh! diſois-je, combien plus heureuſe eſt l'Angleterre, & que ſes Rois ſont bien plus grands, leur trône a la juſtice pour baſe, & ne ſauroit être renverſé, ils nont d'autres gardes que l'amour de leurs ſujets; les bornes qu'on met à leur autorité en ſont les fondemens inébranlables, & des eſclaves ſeroient plus terribles pour eux que des Citoyens libres. Ils ſont les



ETTRE XXXVII.

Selim à Mirza.

US l'autre jour une longue con-
ion avec un Gentilhomme An-
qui s'arroge le titre de Philo-
; mais sa sagesse n'est qu'un dé-
des plaisirs. Il les méprise parce
fuient loin de lui. Le monde a
in fardeau pour lui, quand il
nmencé d'en être un pour le
le; il a renoncé à sa société &
éduit à l'égoïsme. Par une grande
de raisonnement il est parvenu
grand abandon de lui-même & à
indifférence complette pour les
s. Mon existence m'importune,
-il, par-tout j'ai cherché le plai-
ar-tout j'ai trouvé l'ennui. Les
ies, le vin & le jeu n'ont plus de
nes pour moi, parce que de pe-

reils objets ſont indignes de l'homme & ne peuvent remplir le vuide de ſon amę. Je ne ſaurois dire quel eſt le plus ridicule des trois. Le tracas de la ville trouble mon repos, & à la campagne je meurs de langueur & de mélancolie. Je crois que j'irai avec vous en Perſe pour changer un peu la ſcène de la vie, & ſi le dégoût me ſuit encore, je prendrai une doſe d'opium & je quitterai tranquillement le monde.

Mirza, une ſageſſe de cette eſpece-là, n'eſt faite ni pour toi ni pour ton ami. Goûtons les plaiſirs honnêtes. La vertu peut en étendre la ſphere. Soyons équitables, gardons-nous de calomnier la nature; ſi l'on mettoit dans la balance les biens & les maux de ce monde, l'équilibre pourroit ſe rompre en faveur des premiers.

Remercions la nature qui nous les a prodigués. Pour nous conſoler des

défagrémens de la vie, tâchons de les tendre autant qu'il nous sera possible par la pratique des vertus qui peuvent seules conduire au vrai bonheur.



LETTRE XXXVIII.

Selim à Mirza.

JE connois encore un autre Gentilhomme qui est aussi Philosophe, (car ce titre est fort commun dans ce pays) mais celui-ci est d'une espece plus raisonnable.

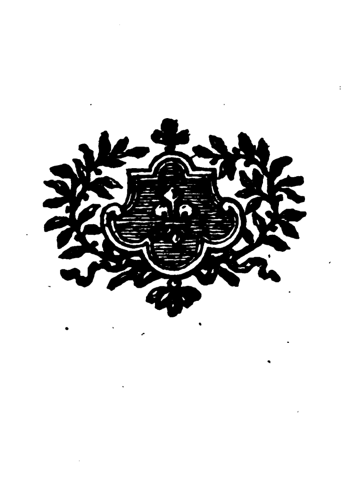
Il est possesseur d'un bien considérable, dont ses amis sont plus les maîtres que lui; ses enfans l'aiment plus par reconnoissance que par devoir, ses domestiques le considerent comme un pere, & leur soumission semble un mouvement de la nature. Ses Fermiers ne craignent point les révolutions de l'atmosphere, souvent funestes aux campagnes. Ils bravent les orages; ils ont un appui contre l'inclémence du Ciel. C'est la bonté de leur Maître. Tous ses Vassaux regar-

dent sa demeure avec des yeux rians, Il compte ses momens par ses bienfaits, & chaque pas qu'il fait, augmente le nombre des heureux.

N'est-ce pas étrange, lui ai-je souvent entendu dire, que les hommes soient si délicats dans le choix de leur tableaux, qu'ils aient le soin de remplir leurs maisons d'objets intéressans & gracieux, & qu'ils forcent par leur hauteur & leur dureté tous les hommes qui sont auprès d'eux à n'avoir que ce maintien bas & triste que donne l'esclavage.

Il n'y a pas d'objet plus intéressant que celui d'un homme qu'on a obligé, & le nom de bienfaiteur chatouille mieux une ame sensible, que l'harmonie ne flatte des oreilles savantes.

Telles sont les idées de cet homme sur le bonheur; idées sublimes qui font briller la joie & la sérénité sur



LETTRE XXXIX.

Selim à Mirza.

J'AI joui ce matin d'un ſpectacle d'autant plus frappant pour un étranger, qu'on ne peut en avoir une juſte idée... Je vis les trois états du Royaume aſſemblés. Le Roi ſur ſon trône, dans toute Sa Majeſté, environné de ſes Pairs, revêtus des marques de leur dignité ; à la barre étoit aſſis l'Orateur des Communes attentivement écouté de l'aſſemblée. Toutes les loix étoient préſentées au Roi pour recevoir de ſes mains auguſtes le ſceau de leur autorité. Celui qui les lui préſentoit, paroiſſoit auſſi ſoumis & s'inclinoit auſſi profondément que nous avons coutume de le faire en Perſe, lorſque nous approchons du trône ſublime de notre puiſſant Em-

pereur. Surpris & de l'appareil dont le Maître étoit environné & du respect que les Sujets lui témoignoient, j'en demandai la cause à un Gentilhomme qui étoit avec moi. La raison, me répondit-il, est que le Roi est ici dans toute sa gloire, & que tous les honneurs qu'on lui rend, sont dus à son titre & à son rang; mais lorsqu'on ne le considere que comme le premier Citoyen de son royaume, on n'use pas envers lui de pareilles soumissions. Il me fit observer que lorsque les Communes accordent au Roi les subsides qu'il a demandés, il les remercie comme pour faire un aveu qu'il n'a pas le pouvoir de lever des impôts sur le Peuple sans son libre consentement. Anciennement, ajouta-t-il, les secours d'argent & la réformation des abus alloient ensemble; mais maintenant, graces aux soins vigilans du gouvernement, nous avons bien

bien plus d'argent à dépenser que d'abus à réformer.

Mais quels sont ces Seigneurs assis sur ce banc, dont le costume differe des habits des Pairs, & dont les regards orgueilleux semblent accuser l'Etat de leur avoir marqué la place qu'ils occupent ? Ce sont les Evêques, me dit-il, qui ne sont pas ici comme Evêques, mais comme Barons.

J'allois encore faire d'autres questions, mais l'assemblée se leva tout-à-coup, & je songeai plutôt à méditer sur ce que j'avois vu, qu'à m'éclaircir sur ce que je ne voyois pas.



CE matin j'ai reçu la visite
Gentilhomme qui m'a conduit
chambre des Lords. Après que
raisonnemens généraux, il m'a
mandé ce que je pensois de leu
blesse.

Je ne connois pas assez l'Angle
lui ai-je répondu, pour m'en
formé une idée juste; mais si
voulez que je vous parle librer
je vous dirai ce que j'en pense.

Un Pair d'Angleterre est un v
reux défenseur des droits de la N
parce qu'il en est le dépositaire,
est en même-temps le soutien de
tes prétentions de la Couronne

du Peuple. Son bien eſt aſſez conſidérable pour le rendre indépendant; mais il ſçait mettre des bornes à ſon luxe pour étendre ſes bienfaits.

Il devient l'égal de ſes inférieurs par la modeſtie & la ſimplicité de ſa conduite, & il ne ſe croit jamais aſſez grand pour n'être pas ſoumis aux devoirs, malheureuſement trop avilis, de la nature & de l'humanité.

Il ne réclame point ces titres, ces privileges nés dans le déſordre de l'anarchie qui offrent à la licence un aſyle redoutable aux loix mêmes; il les poſſede ſans en jouir, & pour apprendre à ſes Concitoyens qu'il n'en a pas beſoin. Ses bienfaits vont chercher la vertu dans l'obſcurité, l'indigence ſous le chaume, & le vice n'oſe pas même implorer ſon crédit.

Le caractere que vous avez dépeint, répliqua mon ami, quoique rare, n'eſt cependant pas imaginaire.

La vertu n'eſt point un être de raiſon; on la rencontre ſouvent dans les Palais. Je la vois régner même au ſein du luxe, & elle en paroît plus belle. Un Lord généreux, juſte, humain, ſemble être plus qu'un homme. C'eſt le génie *tutelaire* du *Peuple*. Tel nous voyons le petit fils d'un Général, dont le nom a volé dans toute l'Europe : il a hérité du courage & des talens de ſon ayeul. Le Peuple révere en lui l'image d'un grand homme. On compte ſes vertus, & comme il eſt riche & puiſſant, on en augmente le nombre en comptant les vices qu'il n'a pas.





LETTRE XLI.

Selim à Mirza.

UN de mes amis me conduisit dernierement dans un lieu qu'on nomme *la Bourse*. Cette place est le rendez-vous général de tous les Négocians, non-seulement de l'Angleterre, mais de tout le monde commerçant. Je ne suis jamais entré dans aucune assemblée avec autant de respect que dans celle-ci; ces Citoyens, dis-je à mon ami, sont la partie la plus utile & la plus honorable de la Nation. Le bonheur général est le but de leurs assemblées; leurs profits sont l'avantage du Public, & leur travail fait le bien-être du genre humain.

Par le caractere que vous me tracez de cette assemblée je juge bien

que vous ne vous croyez pas dans un palais d'un Prince, quoique vous ſoyez environné des ſtatues de nos Rois.

Je vois, dis-je, les images des Rois; mais je ne vois ni baſſeſſe ni flatterie. Je vois des Citoyens occupés d'affaires ſérieuſes, cela ſeul me les feroit diſtinguer d'une foule de Courtiſans.

J'eus à peine prononcé ces mots, qu'il m'emmena dans une allée voiſine où je vis auſſi quelques hommes affairés; mais qui me ſembloient bien différens des autres. Ceux-ci, dit mon ami, ſont une ſorte de Commerçans dont les affaires ſont bornées à l'enceinte de cette allée où ils font naître une eſpece de flux & de reflux qui tourne toujours à leur avantage & qui détruit tout le commerce, excepté le leur. Ils ont quelquefois ſuſcité de ſi violentes tempêtes, que la moitié des biens de la Nation a paſſé dans leurs mains.

C'eſt donc une eſpece de Magiciens, répondis-je ?

C'eſt plutôt une eſpece diabolique, dit mon ami : ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que les Maîtres de cet art deſtructeur ont le ſecret de ſe rendre inviſibles, & quoiqu'ils ſoient toujours préſens, ils ne paroiſſent jamais aux yeux du vulgaire ; mais quelques-uns de leurs eſprits familiers ſont fréquemment découverts par leurs mouvemens. Leur habileté ſoutient leur trafic, dirige leur courſe & regle les événemens.

Tandis qu'il me parloit, une de ces groteſques figures vint à nous & nous demanda ſi nous n'avions rien à vendre.

Mon ami me dit à l'oreille que c'étoit un eſprit familier ; je friſſonnai, j'appellai Mahomet à mon ſecours, & je m'enfuis à toute jambe de cette allée infernale.

LETTRE XLII.

Selim à Mirza.

CET Abdallah dont je t'ai parlé dans une de mes lettres, vient de partir de l'Angleterre; tu seras sensible à la vertu de cet homme, lorsque tu sauras la cause de son départ. Il me fit dire, la semaine derniere, qu'il souhaitoit de me voir chez lui. J'y fus, & je le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Ah! Selim, me dit-il; je te quitte, je vais accomplir mon devoir envers le meilleur des peres; je dois tout sacrifier à celui à qui je dois tout. A ces mots il me remit une lettre qu'il avoit reçue le jour d'auparavant, qui m'apprit que son pere, qui étoit Marchand, avoit été pris par un vaisseau de l'Isle de Malte dans un voyage du Grand Caire à Alep; incapable de

payer lui-même sa rançon, il sollici-
toit la pitié filiale. Tu sais, me dit-il, que je ne suis pas riche pour payer le prix de la liberté de mon pere ; j'ai vendu tous mes effets, & je n'ai pour subsister que ce que mon travail peut me procurer ; mais mon propre malheur n'est pas ce qui m'afflige le plus. La crainte de la pauvreté ne sauroit mettre des bornes à mon devoir ; ce qui me chagrine, c'est le destin de ma femme que la ruine de ma fortune expose à l'opprobre qui suit l'indigence. L'amour que j'ai pour elle m'a forcé de t'appeller un moment auprès de moi, & je te conjure par notre amitié, par le Prophete & le Dieu que nous adorons, de ne pas me refuser la premiere grace que je te demande. En finissant ces mots, il ouvrit la porte d'un autre appartement, où je vis une belle femme dans un habit turc, qui avec la modestie ordinaire

aux femmes de notre pays, tâchoit de se dérober à mes regards. Viens ici, Zelis, dit Abdallah, vois l'homme que j'ai choisi pour te protéger, vois celui qui va remplacer dans ton cœur l'infortuné Abdallah. Alors se tournant vers moi, pleurant amerement, ô Selim, s'écria-t-il, permets-moi de te confier ma Zelis; je suis persuadé que tu l'aimeras, & que sa jeunesse t'intéresse déjà; notre loi favorise le divorce, & si tu veux vivre avec elle & lui rendre un autre moi-même, j'userai de ce cruel privilege. Ses charmes séduisent les yeux; mais la beauté de son ame enflamme bien plus encore un cœur vertueux. C'est la pureté des génies, c'est la candeur des anges. Si les charmes de sa personne ne sont pas suffisans pour te la rendre recommandable, apprens que son esprit & son caractere sont bien plus parfaits que sa beauté. Elle est depuis trois ans en

ıngleterre, toujours retirée; elle ne
ɘſira jamais d'autre compagnie que
mienne. Non, le grand Prophete
ɘ promet point de délices compa-
ıbles à celles que j'ai goûtées avec
le. Je la quitte cependant; je crains
ɘ l'accabler du poids de mes mal-
ɘurs. Je vais chercher l'enfer loin
'elle; puiſſe-t-elle trouver le Ciel
ans tes bras!

Il eut à peine fini, que cette femme
'arrachant les cheveux & déchirant
ɘ ſein le plus blanc que j'aie jamais
û, le conjuroit à grand cris de ne pas
enſer à une ſéparation plus doulou-
ɘuſe que l'opprobre & les rigueurs
ɘ l'indigence. Oui, je te ſuivrai, dit-
lle, je t'épargnerai le ſupplice d'im-
lorer la pitié des hommes. Une femme
ſt rarement rebutée. Je demanderai
u pain, & tout trempé de mes larmes
ɘ le porterai à ta bouche; mais Ab-
lallah fut inflexible. Je t'ordonne d'ê-

tre heureuſe, lui dit-il, & ce n'eſt qu'avec Selim que tu peux l'être. Je les contemplois en ſilence, & mon cœur applaudiſſoit par des ſanglots preſſés au triomphe de la vertu; mais enfin le voyant déterminé à faire divorce avec elle, je lui dis que je l'accepterois comme un dépôt ſacré remis dans mes mains, non pour mon uſage, mais pour le conſerver à mon ami; qu'elle demeureroit avec moi ſous le titre de femme, mais que je la reſpecterois comme une ſœur, & que ſi à ſon retour de Malte il ſe trouvoit dans des circonſtances heureuſes pour la faire ſubſiſter, je la lui rendrois dans le même état qu'il me l'auroit remiſe. J'ajoutai que s'il ne pouvoit la reprendre, je l'emmenerois avec moi dans mon ſerrail à Iſpahan. Mon diſcours porta la conſolation dans leur ame. Je vis la joie renaître ſur les joues de Zélis; mais elle fut courte, & leurs

adieux m'offrirent une ſcène plus touchante encore que la premiere. Abdallah s'embarqua pour Malte la ſemaine ſuivante, avec toute ſa fortune, pour racheter ſon pere, & me laiſſa ſi pénétré de ſa piété filiale, que je lui offris de payer la moitié de la rançon; mais il me dit que j'avois aſſez fait pour lui en prenant ſoin de ce qu'il avoit de plus cher au monde, & refuſa toutes mes offres.



LETTRE XLIII.

Selim à Mirza.

J'EUS, l'autre jour, une converſation intéreſſante avec un Anglois, qui a bien examiné & bien connu la conſtitution de ſon pays ; je le priai de me dire ce qu'il penſoit de l'état préſent des affaires ? Il me répondit que deux abus principaux conduiſoient le gouvernement au pouvoir arbitraire, ſi la Cour avoit jamais du penchant à en prendre avantage. Ces deux abus, me dit-il, ſont la corruption & l'éloquence ; le dernier eſt bien plus dangereux que le premier ; car il ſéduit ceux que l'argent n'a pu tenter. C'eſt le plus pernicieux des talens, & le plus à redouter dans un état libre. Parler vrai, c'eſt le privilege de la liberté ; agir

ſimplement, c'eſt ſa gloire. Telle étoit la conduite de ces premiers Romains qui ſavoient combattre & vaincre, & qui laiſſoient aux autres Nations le ſoin de chanter leurs victoires. La Grece ne les avoit pas encore infectés de ſa rhétorique. Les deſſeins patriotiques étoient propoſés ſans faſte, & le Peuple du premier coup d'œil connoiſſoit ceux qui étoient plus analogues à ſes vrais intérêts. Comme tout leur étoit propoſé ſans déguiſement, ils pouvoient juger plus facilement de ce qui pouvoit mieux convenir à leur honneur & à leur intérêt; mais ce qu'on appelle l'éloquence, eſt bien moins le talent de perſuader la vérité, que de colorer le menſonge: elle ne s'attache pas à approfondir la matiere qu'elle doit diſcuter, mais à ſaiſir le côté ſéduiſant. La ſageſſe n'eſt pas toujours une vertu néceſſaire à l'orateur, auſſi ne ſe met-il pas en

cer avec grace, il eſt le plus ſag
hommes; l'orgueil lui fait un
d'airain, & *l'audace avec laque*
publie des paradoxes, leur prête
de force que ſon éloquence mêm
t'avoue, mon cher Mirza, que
me ſurprit; nous ne connoiſſons
en Orient une telle ſcience. A n
légories près, nous parlons natu
ment, nous ne faiſons point u
d'un uſage ſi ſimple, & la vérité
& ſans fard regne dans nos haran
comme dans nos entretiens fami

Mais quel eſt le châtiment
Orateur, lorſque le menſonge p
à travers ſa rhétorique & frapp
yeux des auditeurs, il eſt ſans d

traire, le mérite, la gloire de leur profeſſion ne conſiſte qu'à tromper; ils nous montrent les objets ſous des couleurs fauſſes, & plus ils en ont impoſé aux hommes, plus ils deviennent célebres. L'Orateur qui ne peut que nous perſuader d'agir contre nos moindres intérêts, n'eſt qu'un génie du ſecond ordre; mais celui qui peut nous forcer par ſon éloquence à violer les plus eſſentiels, eſt un homme de mérite; il a déjà fait un pas vers la fortune, & ce pas le conduira loin.



LETTRE XLIV.

Selim à Mirza.

LE lendemain je vis encore mon ami, qui résuma ce qu'il m'avoit dit sur l'éloquence. Vous ne pourriez imaginer, me dit-il, les dangereuses suites qu'à eues l'art de haranguer dans tous les états libres; de bonnes loix avoient été données par des hommes sages qui n'étoient rien moins qu'éloquens, & des hommes éloquens qui n'étoient rien moins que sages, les ont altérées & corrompues. Ouvrez l'histoire, & vous verrez des Orateurs s'élever, pour ainsi dire, sur les débris de la liberté, comme dans une tribune pour séduire les Peuples. Les Républiques de la Grece & celle de Rome n'eurent des Orateurs si célebres que dans le temps où leurs constitutions étoient

bouleversées; lorsque l'éloquence conduira les hommes au pouvoir & aux dignités, & que le talent funeste de déguiser le mensonge sera préféré aux bons conseils & à la sagesse d'un homme simple, il est impossible que le gouvernement puisse subsister longtemps sans abus. Se plaint-on de la mauvaise administration? Au lieu de la réparer, les Orateurs composent une harangue. A-t-on quelque loi utile & nécessaire à proposer? Ils en sont quittes encore au même prix. Leurs sophismes donnent des entraves à la raison la plus saine, & des fers aux Nations les plus libres.

Les Vénitiens en agissoient bien sagement lorsqu'ils bannissoient de leur Sénat ceux qu'on soupçonnoit d'avoir trop d'éloquence, & qui gagnoient trop d'ascendant dans les conseils par ce talent enchanteur. Sans une telle précaution, il n'y a pas de rempart

rend le maître, n'a pas beaucou peine à ſoumettre notre raiſon. pour vous montrer le pouvoir de oratoire dans toute ſa force, jette yeux ſur les révolutions qu'il c dans la religion. Celle-ci eſt ſi & bienfaiſante ; le voile de la mc tie la couvre, & les bienfaits ſeı font reconnoître ; cependant q Prédicateur éloquent, mais fanat monte en chaire, quels monſtr ſyſtêmes vont naître dans l'inſl Quel orgueil! Quelle tyrannie! Il le poignard dans les mains de la gion; il la force à frapper quanc détourne les yeux avec horreuı les loix de Dieu peuvent être corr

les loix des hommes en ſoient infec-
tées ? Non, dis-je, on ne doit être ſur-
pris de rien, lorſque la raiſon humaine
eſt ainſi abuſée.



LETTRE XLV.

Selim à Mirza.

J'ÉTOIS, l'autre jour, avec un Eccléſiaſtique, chargé de l'éducation de pluſieurs jeunes Gentilhommes; un dépôt de cette importance me le fit regarder comme un des hommes les plus conſidérables de l'Angleterre. Ce ſage, diſois-je en moi-même, eſt l'homme que je cherche, & qui pourra me rendre raiſon de bien des choſes que ma raiſon ne peut approfondir. Le bonheur & la vertu du ſiecle futur dépendent beaucoup de ſa capacité. Je ſouhaitois ardemment de converſer avec lui pour ſavoir s'il avoit les qualités qu'exige l'auguſte emploi de former des Citoyens, & j'épuiſois toutes les reſſources de la converſation; mais je ne pus tirer un mot de ſa bouche.

Je désespérois d'en venir à bout, lorsque le hasard me fit avancer une proposition qui lui donnant occasion de citer un Poëte latin, le mit sur les voies; il m'inonda d'un déluge de ces mots durs & barbares qui composent le langage savant.

Comme plusieurs de ses écoliers étoient destinés par leur naissance à la Magistrature, j'en concluois qu'il devoit bien connoître la constitution Angloise, & qu'il étoit capable de m'en donner des idées claires; mais sur quelques demandes que je lui fis, je fus bien étonné de le trouver moins versé dans ces matieres que moi-même: il n'avoit pas d'autre idée de gouvernement que ce qu'il en avoit tiré d'une république imaginaire d'un Philosophe Grec. Vous faites bien, lui dis-je, vous nourrissez l'esprit de vos éleves de la morale des Grecs & des Romains, vous leur inspirez cet esprit

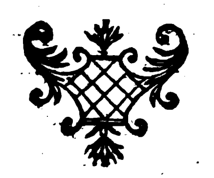
de liberté qui les anime, vous les exer-
cez à la juſtice & à la magnanimité.
Vous êtes bien loin de la réalité, me
dit un Gentilhomme qui étoit avec
nous : ils ſont accoutumés à trembler
devant un Pédant, à mentir pour ex-
cuſer leurs fautes puériles, à trahir
leurs compagnons en épiant leurs dé-
fauts ; la vigueur naturelle de leur eſ-
prit eſt miſe à la gêne, leur génie ſe
reſſerre & s'étrécit, toute leur éduca-
tion ne conſiſte qu'à retenir quelques
mots grecs & latins.

Je penſois, dis-je, alors que s'ils
n'ont beſoin que d'apprendre des
mots, il vaudroit mieux leur enſei-
gner à parler leur langue purement &
avec méthode, ce qui eſt bien néceſ-
ſaire dans un gouvernement où l'élo-
quence a obtenu un ſi grand empire.
Cet article eſt toujours oublié, je ſors
moi-même d'un college où l'on m'a
perfectionné dans l'étude de deux lan-
gues

gues mortes; mais je ne ſavois écrire ni parler ma propre langue juſqu'à ce que je l'aie appriſe par les lettres & la converſation d'une Dame de la Cour, dont heureuſement pour mon éducation je devins amoureux.

L'on m'avoit dit que c'étoit l'uſage parmi les Nobles d'envoyer leurs fils étudier dans les pays étrangers, & en effet il me paroît néceſſaire de le faire ſi tous vos Maîtres reſſemblent à ceux dont vous venez de me parler; mais ſi je puis en juger par la plus grande partie de ceux que j'ai vus à leur retour, les Maîtres étrangers ne valent pas mieux que les Maîtres Anglois, & les Amantes étrangeres ne ſont peut-être pas auſſi complaiſantes que cette Dame de la Cour. Si j'allois en Perſe avec un habit Anglois, un Domeſtique Anglois & une toux Angloiſe, j'aurois gagné tout autant que la moitié des jeunes Seigneurs

ture, & il ne vous manquera rien pour être aussi accompli que le Gentilhomme le plus instruit que *l'Italie* nous renvoie.



LETTRE XLVI.

Selim à Mirza.

APRÈS avoir conſidéré l'éducation des Gentilshommes Anglois, la converſation tomba ſur celle des Dames. Je deſirois de connoître les moyens qu'on emploie pour rendre une femme de ce pays ſi différente de nos Perſannes. Je priai un homme marié qui étoit dans la compagnie, de vouloir bien m'inſtruire de leur éducation. Monſieur, me dit-il, c'eſt une queſtion que vous devriez faire à ma femme plutôt qu'à moi; ce ſont des myſteres dans leſquels il ne m'eſt pas

NOTE DU TRADUCTEUR.

Après ce que M. Rouſſeau a dit de l'éducation des femmes, cette lettre pourroit être inutile.

permis de pénétrer; lorſque j'ai la préſomption de vouloir joindre mes avis aux ſiens ſur cet objet important, elle me dit que l'éducation d'une femme eſt au-deſſus de la capacité de l'homme même le plus verſé dans ſes propres affaires. *Comme les femmes* ne naiſſent que pour plaire aux hommes, je penſois, dis-je, qu'un homme pouvoit être meilleur jugè dans cette partie que toutes les femmes du monde; mais dites-moi je vous prie, ce que vous avez obſervé en général de ces myſtérieuſes inſtitutions : je ne veux pas entrer dans le plus profond du ſanctuaire, je ne veux connoître que ce qu'on expoſe aux yeux de tout le monde. Le premier but d'une mere, répliqu'a-t-il, c'eſt de faire de ſa fille une Déeſſe ſi elle peut.

Une Déeſſe, m'écriai-je, avec étonnement!

Oui, dit-il, vous n'en avez pas

ns l'Orient; mais ici nous en avons q ou six dans chaque rue. L'Egypte : bien moins de Divinités que nous n avons à présent à Londres. Pour ır donner ce caractere, elles les déuillent autant qu'elles peuvent de nature humaine, soit dans les ges, dans les regards, dans les discours, ns la parure. Mais c'est pour y re- ırner encore? Oui, elles y retour- nt en effet, mais étrangement défi- rées. Il en arrive autant à leur esprit 'à leur figure, l'un & l'autre par s violentes contorsions ne sont plus eur place. Vous ne sauriez conce- ir les moyens singuliers qu'em- oient les femmes tous les jours pour rvertir leurs facultés: ils n'y en a s une qu'ils n'arrangent de toute tre façon que la providence l'avoit ırqué; elles sont vaines d'être lâches, honteuses d'être modestes; elles sou- ınt à l'homme qu'elles voient avec

dégoût, & regardent froidement celui qu'elles aiment. C'eſt dans ces ſentimens qu'on nourrit ſoigneuſement leur enfance, auſſi n'eſt-il pas bien difficile de ſoumettre leurs diſpoſitions naturelles ?

Je ne ſais dis-je de quel uſage peuvent être ces inſtructions ; mais il me ſemble que dans un pays où les femmes ſont admiſes dans un partage continuel & conſtant de toutes les ſcènes de la vie, on devroit prendre un ſoin particulier dans leur éducation, de cultiver leur raiſon & de former leur cœur pour qu'elles ſoient capables de joüer le rôle qu'elles rempliſſent dans la ſociété ; où il y a de grandes tentations il faut de grandes vertus, & dans les ſituations dangereuſes où elles ſont placées & aiment à ſe placer, il leur faut une force de jugement plus qu'ordinaire. En Perſe une femme ne penſe qu'à ſa beauté,

& elle ne vit & ne travaille que pour la conserver; mais ici le bon sens me paroît si nécessaire, que ce doit être la premiere affaire d'une femme, d'étendre son intelligence avec autant d'application que l'autre sexe, & généralement parlant par les mêmes moyens.



LETTRE XLVII.

Selim à Mirza.

JE me ſuis trouvé ce matin dans un cercle de *Gentilshommes*, qui ont beaucoup plaiſanté ſur l'ignorance Muſulmane. On parla de la tentative qui avoit été faite, il n'y a pas long-temps, d'établir une preſſe à Conſtantinople; on ſe récria contre l'oppoſition qu'y avoit miſe le Mufti. Qu'en penſez-vous, me dit l'un d'eux? L'ignorance regne-t-elle à Iſpahan comme à Conſtantinople? Proſcrit-elle par tout un art ſi utile?

N'accuſez point, lui dis-je, la Religion, des fautes de la politique; ſi toutefois c'en eſt une d'avoir proſcrit un art dont l'abus eſt ſi funeſte. Le ſpectacle de l'Europe ſouvent déchirée & livrée à toutes les horreurs de

la guerre pour des feuilles de papier barbouillées de noir, étoit une leçon assez terrible pour l'Asie. L'Imprimeur qui dispose ses caracteres, ne sait pas qu'il allume peut-être, par son travail, le flambeau des discordes civiles. Nos Législateurs voyoient plus loin.

Ils avoient raison, reprit le Gentilhomme; leur politique tendoit au despotisme, & c'est sur l'ignorance des hommes qu'il est fondé. C'est elle qui fait les Esclaves & les Tyrans; mais dans un Etat libre, l'Imprimerie est le premier des arts. C'est par elle que le Peuple reçoit les ordres du Souverain; c'est par elle qu'il leur résiste, lorsqu'ils sont injustes. Elle porte ses plaintes jusqu'au trône. C'est la base de sa liberté. Les abus disparoissent devant un si grand bien; eh! peuvent-ils balancer les avantages d'un art qui fixe, perpétue les progrès de l'esprit

national & donne aux *Souverains* des Juges au-delà de leur ſiecle même? Par cet appel au jugement du Peuple, nous contenons nos Miniſtres dans les bornes du devoir. Quel Tribunal plus incorruptible? Celui de la poſtérité, *c'eſt un droit dont le ſiecle préſent* jouit d'avance. Un Miniſtre qui oſeroit nous le diſputer, ſe condamneroit lui-même; & cet effort ſeul ſuffiroit pour dévoiler les vices de ſon adminiſtration. Il ſe garderoit bien de détruire un art qui lui prête des armes contre la calomnie. L'erreur & la vérité ſont ſortis de la preſſe, par elle on ſéduit le Peuple, par elle on l'éclaire, par elle l'envieux attaque un grand homme, par elle un grand homme ſe venge; car, quoique la meilleure adminiſtration puiſſe être attaquée par la calomnie, je puis avancer hardiment qu'un calomniateur perſuade bien difficilement tout un Public, & j'ai vu

des Miniſtres attaqués par l'envie, venger leur réputation & l'augmenter avec les ſeules armes de la vérité.

Le Gentilhomme qui parloit ainſi, étoit contredit par un autre de la compagnie qui ſoutenoit avec beaucoup de feu & de raiſonnemens que ſi la preſſe étoit ſoumiſe à l'inſpection d'une perſonne judicieuſe & diſcrete, elle ſeroit bien plus utile au Public.

Je vous accorde cela, dit le premier Gentilhomme, mais à une condition, c'eſt qu'il faudroit un Inſpecteur pour le Peuple, auſſi-bien que pour la Cour; mais ſi vous voulez tout l'avantage d'un côté, il vaudroit mieux pour nous adopter la politique orientale qui abolit la preſſe, que de la laiſſer ſous une direction partiale.

LETTRE XLVIII.

Selim à Mirza.

LE même Gentilhomme qui soutenoit si fort la liberté de la presse, continua son discours de la maniere suivante.

Si nous avons quelque raison de ne pas vouloir que ce qui sort de la presse soit soumis à l'inspection de la Cour; combien plus en avons-nous de nous plaindre quand nous voyons la politique des Cours de l'Europe donner des entraves à la liberté des correspondances particulieres, porter un œil curieux jusques dans les secrets des familles, & captiver la plume ainsi que l'Imprimerie. La sûreté des lettres importe au genre humain; y attenter, c'est violer le droit des gens.

Vous nous traitez d'esclaves, lui dis-je avec étonnement, nous rampons

sous un despote ; mais son autorité ne s'étendit jamais jusques-là. Comment un Peuple libre souffre-t-il qu'un Ministre devienne à son gré le dépositaire des secrets les plus sacrés, & qu'il les abandonne peut-être à sa propre Cour, plus dangereuse que celle du Monarque?

Le Ministre, me répondit-il, exerce ce pouvoir par lui-même ; il en est trop jaloux pour le partager. L'intérêt de l'Etat est le prétexte de cette sourde tyrannie. Ce n'est point un prétexte, reprit un homme de Cour, c'est une cause réelle. Il est essentiel que le Gouvernement puisse lire dans tous les cœurs ; c'est en portant le jour de la vérité dans les correspondances les plus cachées, qu'on découvre les projets des Grands, qu'on prévient les complots, & qu'on arrache le crime des ténebres, son asyle ordinaire.

Ainsi, dis-je à ce Politique, vous

faites de votre Ministre un espion invisible, qui s'introduit dans les familles & qui entend tout sans être entendu. Cet emploi n'est pas fort honorable, & ne sert qu'à prouver la foiblesse du Gouvernement. Les soupçons *ont toujours multiplié les* perfidies, & pour régner sur les hommes, il suffit de les estimer & de leur apprendre à s'estimer eux-mêmes.



LETTRE XLIX.

Selim à Mirza.

QUOIQUE les Anglois soient un Peuple guerrier, cependant les vertus & les talens militaires ne jouissent pas chez eux des hommages qui leur sont dus. Une longue suite d'exploits n'est point un titre pour être admis dans le sanctuaire de l'Etat. Les récompenses réservées au Héros, sont prodiguées à des Orateurs, à des Politiques obscurs par eux-mêmes, à des Plaideurs infatigables. Un Général rentre dans le néant, dès qu'il n'est plus à la tête des armées; & lors même qu'il commande, avant de combattre l'ennemi, il faut qu'il triomphe d'une foule d'envieux que la cabale a élevés, & dont toute l'occupation est de faire naître obstacles sur obstacles, de

ſemer par-tout l'alarme & la diſcorde; d'affoiblir la confiance du Soldat & de décrier les opérations les plus ſages; ainſi la conduite d'un camp où le deſpotiſme eſt néceſſaire, devient ſouvent une anarchie funeſte. Il y a eu, il eſt vrai, un *grand Général dans le dernier* regne qui ſe montra ſupérieur à tous ſes Officiers durant le cours d'une guerre de douze ans; il s'acquit une grande réputation, mais il la dut moins à ſon mérite & à ſes ſuccès qui le mettoient au-deſſus de la cenſure, qu'à une relation heureuſe qu'il avoit avec le premier Miniſtre.

Mais quel fut le prix de ſes exploits? Il avoit triomphé des ennemis de l'Etat, & ne put vaincre la cabale d'un homme ſans mérite & d'une femme aſſez ſpirituelle pour gouverner un ſot.

La conduite du Roi de France étoit bien différente à l'égard de ceux qui commandoient

commandoient ſes armées dans cette guerre; bien loin de les diſgracier dans leurs triomphes, il les récompenſoit juſques dans leurs défaites; il leur ſavoit gré même des efforts infructueux & payoit le zèle comme les talens. En couronnant un vainqueur, c'eſt moins à lui-même qu'à la fortune qu'on rend hommage. Toutes les Puiſſances de l'Europe redoutent les armes des Anglois & ſe jouent de leur politique; cependant leurs Généraux languiſſent dans l'oubli, & l'Etat trouve à peine aſſez de récompenſes pour ſes Négociateurs.



LETTRE L.

Selim à Mirza.

JE ſuis de retour de Londres, d'où je me ſuis abſenté pendant l'eſpace de quelques mois; je vais te rendre un compte exact de l'emploi de mon temps. Un de mes amis qui vit dans une Province éloignée de la capitale, m'invita à paſſer l'été à ſa maiſon de campagne. Tu connois mon goût pour la retraite & pour les amuſemens champêtres, & j'étois loin de refuſer une propoſition ſi agréable.

En ſortant de Londres la premiere choſe qui me frappa, fut de trouver toute la campagne cultivée, elle reſſembloit à un vaſte Jardin; c'eſt-là l'effet naturel de cette heureuſe liberté dont jouit l'Angleterre. L'abondance regne toujours dans un Etat où le

droit de propriété eſt ſacré. Pour faire naître l'induſtrie, il ſuffit de lui promettre un appui contre les uſurpateurs. La nature par elle-même n'eſt pas plus prodigue pour les Anglois que pour nous. Leur climat n'eſt pas plus favorable à la culture des terres, que le nôtre; cependant un arpent de terre cultivé par les mains libres d'un Anglois, rapporte plus qu'un vaſte champ plus arroſé des larmes de nos eſclaves que de leurs ſueurs.

Un autre objet qui fixa mon attention pendant ce voyage, fut le grand nombre de maiſons magnifiques qui ornoient le chemin. Plus je voyageois & plus cela me paroiſſoit étaler une certaine majeſté champêtre qui ſied bien à un Peuple libre. Je regardois ces hommes qui poſſèdent ces ſuperbes retraites, comme indépendans de la Cour & comme ayant ſagement fixé la ſphere de leur orgueil & de

leurs plaiſirs au centre de leurs propres biens. Cette réflexion augmentoit mon eſtime pour eux. La politique des Princes qui ne ſont pas abſolus, a toujours été d'attirer les Nobles auprès d'eux, de les faire ſortir de leurs châteaux par l'appas des faveurs de la Cour, pour les priver de l'amour des Peuples parmi leſquels ils vivroient confondus, pour les dépouiller de l'intérêt qu'ils prennent à leurs Vaſſaux & ſe les dévouer entierement. C'eſt ce que nous a dit ſi ſouvent notre ami Uſbec, la capitale de la France eſt remplie de Nobleſſe, tandis que dans les Provinces preſque toutes les maiſons ſeigneuriales tombent en ruine. C'eſt-là, dit-il, un ſigne infaillible de la décadence & de la ruine de la Nobleſſe. Ceux qui ſe rappellent ce qu'étoit l'Angleterre il y a cinquante ans, ne contemplent qu'avec regret cette révolution, qui

pour être lente, n'en eſt pas moins funeſte. Ils ſe plaignent de ce que leurs Compatriotes, pour imiter la France, abandonnent leurs châteaux, & las de régner à la campagne, vont chercher des égaux à la ville & des Maîtres à la Cour; mais cela n'eſt pas encore ſenſible à un étranger, tu peux attendre la ſuite de mon voyage dans une autre lettre.





LETTRE LI.

Selim à Mirza.

LORSQUE je sortis de Londres, le Parlement après sept ans d'exercice paisible, venoit d'être dissous. Il falloit en former un nouveau, & les élections ne se font jamais sans trouble en Angleterre. Le premier jour de mon voyage ne m'offrit rien de plus remarquable que ce que je t'ai fait observer dans ma derniere lettre; mais lorsque j'arrivai à la ville où je devois auberger, je trouvai les rues toutes remplies d'une foule d'hommes & de femmes qui me donnerent une idée bien vive des anciennes bacchanales. Au lieu de lierre, ils portoient des branches de chêne, ils étoient ivres de vin & de fatigue; mais en même-temps ils marquoient un grand zèle

pour la religion. Mon habit Persan attira leurs regards, & je conçus qu'ils étoient embarrassés de ce qu'ils feroient de ma personne. Quelques-uns disoient que j'étois un Ministre Allemand, envoyé par la Cour pour corrompre les Electeurs; sur cette idée je fus sur le point d'être mis en pieces. D'autres imaginoient que j'étois un Jésuite; mais enfin ils s'accorderent tous à penser que j'étois un empirique, & me conduisirent à mon auberge avec beaucoup de respect. Lorsque je fus sorti d'un danger si pressant, je résolus de quitter ma parure étrangere, afin de ne plus essuyer sur ma route de pareilles alarmes. Je raisonnai sur ce qui s'étoit passé avec un Gentilhomme qui m'accompagnoit dans mon voyage. Il me paroissoit bien étrange que, dans une affaire qui exigeoit toutes les lumieres de la Nation, puisqu'il s'agissoit du choix des dé-

positaires de la liberté, ces hommes commençassent par boire jusqu'à en perdre la raison. Je demandai si les débauches de cette espece étoient communes dans de telles circonstances? Il me répondit que toute l'occupation *des Candidats étoit de* pervertir & d'abuser ceux qui devoient les choisir par tous les moyens imaginables, & que depuis le jour où commençoient leurs intérêts, la populace se livroit à la débauche & à l'oisiveté. Le soin des familles est négligé, le commerce & les manufactures sont fermées, & le désordre que cela occasionne est si grand, qu'il faut une bonne partie du temps que dure le Parlement, pour le rétablir. Quelques grands que soient ces abus, ces nominations en font naître de plus dangereux encore. Faisons boire nos Electeurs pendant un an, nous serons sûrs de conserver notre constitution,

mais les plus sobres sont les plus à craindre: la corruption réfléchie & l'intérêt qui leur fait marchander la vente de leur liberté, ruineront la Nation, dès qu'un Ministre ambitieux & prodigue voudra l'acheter.





LETTRE LII.

Selim à Mirza.

LE jour suivant nous arrivâmes dans une *Comté* où *les élections* se faisoient pour la ville & pour la province. Il nous fut bien difficile de passer à travers les troupes de Peuple que composoient les différens partis & chacune nous forçoit avant de continuer notre route, de nous déclarer pour sa faction. Il y en avoit qui portoient dans leur chapeau des feuilles de tabac, & qui vouloient venger l'honneur de cette noble plante des attaques du ministere. Je me joignois de bon cœur avec eux, comme admirateur des vertus de cette plante trop négligée dans nos climats. Je ramenai la conversation sur le chapitre des élections, & mon compagnon de

voyage ne se refusa point à ma curiosité. Ce qu'il me disoit étoit si nouveau pour moi, que dans plusieurs points je ne pouvois le croire, lorsqu'il me dit que dans les premiers temps les Comtés & les Bourgs avoient coutume de payer aux Membres qu'ils envoyoient au Parlement, la dépense de leur voyage & de leur séjour; mais qu'au contraire aujourd'hui les Candidats payoient les Electeurs. Il me paroissoit bien incompréhensible que des hommes si mercenaires autrefois, pussent être si désintéressés aujourd'hui; il me paroissoit aussi bien bizarre qu'une Communauté pût se laisser prendre à la figure d'un homme qu'elle voyoit pour la premiere fois, & le préférer à une famille plus illustre peut-être & plus utile. Rien n'est plus ordinaire, continuoit mon ami; le Peuple prodigue son amour à des inconnus, quelquefois à ses tyrans. In-

grat & généreux tout ensemble, il oublie les services qu'on lui a rendus, & paie d'avance ceux qu'on peut lui rendre un jour. C'est ainsi que sa liberté idéale dans le choix de ses représentans, devient une servitude réelle. *Esclave de ses propres caprices, il le devient* dès-lors des caprices des grands; cependant j'étois assuré que cela arrivoit fort souvent, &, ce qu'il y a de plus surprenant, sur la simple recommandation d'une personne aussi peu connue de l'assemblée que la premiere. Mon compagnon de voyage ajoutoit que cette personne passoit tellement pour l'amie du Peuple; quoiqu'elle n'en eût jamais donné des marques, qu'un mot de sa bouche suffisoit pour diriger la moitié de la Nation dans le choix de ses représentans.

Il seroit trop long de te raconter tous les moyens, toutes les intrigues qu'on emploie pour être élu; une

démarche qui réussit presque toujours & qui acquiert la bienveillance d'une communauté, c'est de plaire aux femmes des Electeurs. On achete le suffrage d'un homme en le deshonorant, & pour assurer son succès, il faut être un vigoureux Athlete. Mon compagnon de voyage m'avoua qu'il avoit un jour été obligé de passer par cette pénible sollicitation, & qu'il avoit rencontré sur son chemin quelques vieilles femmes qui lui avoient fait payer bien cher une voix de plus.

Mais ces méthodes & bien d'autres ne sont presque plus en usage, nous en usons maintenant avec nos Electeurs comme avec nos Maîtresses. On leur envoye un Notaire, on négocie la bourse à la main, aussi le mépris est réciproque. L'Electeur dédaigne un homme qui supplée par ses richesses à son peu de mérite, & l'élu regarde sa faction comme un amas d'ames vé-

nales, qui ne se vendent que parce qu'elles n'ont aucune valeur. Je demandai s'il n'y avoit pas de loix contre cette corruption? Oui, dit-il, il y en a, elles sont séveres; mais le crédit des coupables *les force* au silence. *Enfin il* me fit entendre que quelques Parlemens n'avoient pas plus représentés la Nation, que quelques-uns de leurs Rois, le Dieu tout-puissant dont ils se croient l'image sur la terre.



LETTRE LIII.

Selim à Mirza.

NOTRE voyage finit le troisieme jour, j'arrivai dans la maison de mon ami avec ce plaisir que nous procure le repos & la solitude après une vie tumultueuse & fatiguante. J'étois aussi ennuyé de toutes ces élections, que si j'avois été un Candidat, & je ne pouvois m'empêcher d'exprimer ma surprise, de ce que ce désordre général ne causoit pas un dérangement dans l'Etat. Notre ruine, me dit mon ami, en seroit l'effet infaillible; mais la nature a su la prévenir en nous plaçant au milieu de la mer. Notre situation nous met à l'abri des invasions des voisins ambitieux qui sauroient profiter de nos troubles. Ce n'est pas seulement vos ennemis que vous avez à

craindre ; les guerres domeſtiques minent inſenſiblement votre conſtitution, elle devroit être ébranlée du choc de tant de forces qui luttent contre elles-mêmes. Tous ceux qui ſont nés ſous des monarchies abſolues, ſeront étonnés que vous *ayez échappé à la* domination étrangere. Ils ont appris que l'avantage ſupérieur de la forme de leur gouvernement, conſiſte dans la force générale qui naît de l'union des forces particulieres ; que dans les Etats où le pouvoir eſt plus diviſé, on doit craindre une confuſion dangereuſe. Ils raiſonnent aſſez bien, dit le Gentilhomme qui m'avoit accompagné dans le voyage, mais ils pouſſent leurs alarmes trop loin. Il faut opter entre les factions enfantées par l'eſprit de liberté ou l'oppreſſion que le deſpotiſme produit toujours ; mais la différence de notre gouvernement à une monarchie abſolue, eſt conſi-

dérable. Un tyran n'a rien qui le retienne ici, tous les partis sont non-seulement en opposition avec celui qui gouverne, mais encore l'un avec l'autre, & les chefs de chaque parti intéressés à ménager leurs créatures, sont forcés de borner la sphere de leurs desirs. Cet intérêt est le frein le plus puissant des passions des grands; d'ailleurs les factions dans la société sont comme les tempêtes dans la nature. Celles-ci renversent toutes les digues qu'on leur oppose, mais elles purifient l'air & enveloppent dans la destruction générale les principes mortels qui préparoient des maux plus cruels que les orages. Toutes les Nations qui vivent dans un esclavage tranquille, croupissent & végetent, à peine leur existence précaire est un sommeil léthargique, & si elles ne sont pas malheureuses, c'est qu'elles ne connoissent pas le bonheur. Il se-

roit à ſouhaiter pour elles que quelques troubles paſſagers vinſſent les réveiller de temps en temps, ranimer leur courage & leur apprendre au moins à connoître leurs forces. Le plus grand malheur qui pût leur arriver, seroit de reprendre leurs fers; elles en ſeroient conſolées du moins par la gloire d'avoir fait trembler les tyrans, & il ſeroit bien heureux pour elles, qu'elles fuſſent excitées de temps en temps par cet eſprit de parti qu'elles craignent tant. Qu'en pourroit-il arriver de pis pour elles, que de retomber dans le même eſclavage où elles gémiſſent; mais généralement une telle fermentation dans les eſprits, conduit à la liberté. Nous en avons dans notre conſtitution une preuve bien évidente, nos privileges ont été le prix de nos murmures, & ce ſont nos diſcordes continuelles qui les conſervent. Je pourrois ajouter que les

férens partis qui divisent la Nation,
sont pas assez animés les uns contre
autres, pour ne pas s'unir dans le
nger commun & pour assurer le
nheur général. Cela seul, je pense,
it nous laver du reproche qu'on
us fait de sacrifier notre pays à nos
visions, & confondre la politique
nos voisins qui croient nous ar-
er contre nous-même & nous déchi-
r de nos propres mains.



LETTRE LIV.

Sélim à Mirza.

LE premier mois de mon séjour dans cette campagne, se passa tout entier en entretiens politiques. C'est un labyrinthe dont on ne sort pas aisément, lorsqu'on s'y est une fois engagé. Le spectacle de la nature nous occupoit peu. L'étude du gouvernement desseche le cœur & le rend insensible. Mes deux compagnons ne s'accordoient pas dans plusieurs points, quoique d'ailleurs bons sujets & bons citoyens. Je m'imaginois quelquefois avoir beaucoup appris dans ces débats; mais lorsque je voulois me mettre de la partie & faire preuve de ma science, je me trouvois aussi avancé qu'auparavant. Le Maître de la maison pen-

choit pour la Cour, non par des vues intéressées & ambitieuses, mais par principe de Whiggisme; ce mot est une de ces distinctions qui depuis plus d'un siecle divisent cette Nation. Le parti opposé s'appelle Toris, ils ont une antipathie aussi forte l'un pour l'autre, que les sectateurs d'Osman pour ceux d'Hali. Je priai mon ami de me faire connoître les marques auxquelles je pourrois les distinguer. Les *Whigs*, dit-il, sont ceux qui sont maintenant en place, & les *Toris* ceux qui y étoient autrefois. Je vous entends, voici la seule différence, si ceux qui sont maintenant *Toris*, étoient employés, ils deviendroient sur le champ des *Whigs*, & si les *Whigs* n'étoient plus en faveur ils voudroient être *Toris*. Non pas, me dit-il, avec une espece de chaleur, il y a une grande différence dans leur principe & dans leur conduite. Les

Toris veulent, continua-t-il, reculer les bornes du pouvoir monarchique, & murmurent contre l'orgueil & les richesses du Clergé; ce sont les vrais ennemis de la Nation, & jamais la politique & le courage des François ne nous furent plus funestes que leur systême.

Vous me surprenez, car j'avois entendu imputer tout ce que vous venez de me dire, à quelques-uns qui passoient pour des *Whigs* très-déterminés.

Je vais vous faire connoître bien précisément ce qui en est, dit le Gentilhomme qui étoit venu avec moi. Le Whiggisme est un caractere ineffaçable comme l'épiscopat. Celui qui a été une fois Evêque, quoiqu'il n'en fasse plus les fonctions, est cependant toujours Evêque; ainsi celui qui a été Whig une fois, le sera toujours, quoiqu'il

agisse d'une façon opposée à ses principes, & comme tous les gens d'église reconnoissent le premier comme un Evêque, les Whigs regardent le dernier comme un homme de leur parti.



LETTRE LV.

Selim à Mirza.

J'ALLAI l'autre jour avec mon ami dans la Comté voisine, rendre visite au Prélat de ce diocèse. Son caractere est si singulier, qu'il m'a paru mériter quelques coups de pinceau. Les bizarreries du particulier nous instruisent quelquefois autant que celles des Peuples. Celles-ci sont d'une espece très-rare. Ce sont autant de vertus. D'abord il réside constamment dans son diocèse & il n'en est pas sorti depuis fort long-temps, il ne demande rien à la Cour ni pour lui ni pour sa famille, il ne thésaurise point pour d'avides héritiers, & il employe tous les revenus de son évêché à faire décemment l'hospitalité, & à des aumônes dépouillées de toute vanité. A sa premiere

nière entrée dans le monde il se distingua par son zèle pour la liberté de son pays, & a eu beaucoup de part aux révolutions qui l'ont conservée. Ses principes n'ont jamais été altérés par les faveurs de la fortune. Il est devenu grand par sa dignité, sans cesser de l'être par lui-même. Il n'a jamais prostitué sa plume ni avili son caractere par une complaisance aveugle & servile. Persuadé de sa religion il tolere celle des autres; il ne distingue aucun parti, il étend sa bienfaisance sur le Whig & le Toris; il n'attend point que l'innocence réclame son appui, il court au-devant d'elle, il la cherche, il l'appelle. Envain le vice multiplieroit les masques pour le séduire, son esprit est aussi pénétrant que son cœur est droit. Je vis cet aimable vieillard, & je fus surpris de la fraîcheur de son teint, de la noblesse de sa démarche, de sa vivacité & de

ſon embonpoint. Tels ſont les fruits qu'il receuille de quatre-vingt ans de ſageſſe. Perſonne n'a jamais dit qu'il eût vécu trop long-temps, ni même deſiré de lui ſuccéder.

Il m'entretint avec une complaiſance que n'auroit pas exigé un ami. Son ame s'épanchoit avec volupté dans le cœur d'un étranger. Il diſoit la vérité & la diſoit avec grace. Pardonne, Mahomet, mon cœur a balancé entre l'alcoran & l'évangile, & je n'ai pu croire qu'une religion qui inſpiroit tant de vertus à ſes Miniſtres, fût un amas d'erreurs.



LETTRE LVI.

Selim à Mirza.

MON long séjour à la campagne me donna beaucoup de loisir pour la lecture. Je m'appliquai à l'histoire, & sur-tout à celle d'Angleterre; car pour bien connoître ce qu'est une Nation, il faut d'abord savoir ce qu'elle a été. Si je me plaignois des différentes idées que les Anglois eux-mêmes m'ont donné de leur gouvernement présent, je n'aurois pas moins de raison de me plaindre de leurs Historiens. Les événemens passés sont rapportés si différemment & avec tant de préjugé, qu'il est aussi difficile de reconnoître la vérité dans leurs relations, que la religion dans les commentaires des Théologiens. Le grand article dans lequel ils different le plus, est

l'ancien pouvoir de la Couronne & le pouvoir du Parlement. Selon quelques-uns, celui du dernier n'eſt qu'une uſurpation du premier ; mais ſelon quelques autres, il eſt auſſi ancien que la monarchie elle-même.

Ce point eſt *débattu avec beaucoup* de chaleur, & les deux partis alleguent une foule de preuves ; cependant le réſultat de la diſpute eſt d'une conſéquence bien légere pour les intérêts préſens de l'Etat. Si la liberté ne datoit que d'un an, les Anglois auroient raiſon d'en reculer l'origine pour la conſerver ; car en ſuppoſant que leurs ancêtres étoient eſclaves, ſoit par foibleſſe ou par ignorance, on n'hérite point de l'eſclavage comme d'un bien réel. Y a-t-il des preſcriptions aſſez longues & qui aient aſſez de force pour priver le genre humain des droits qu'il tient immédiatement de la nature? Mais, s'écrient les Partiſans de

la monarchie, les privileges du Peuple ſont des préſens de ſes Rois. Mais qu'eſt-ce que la couronne, ſi non un préſent du Peuple? J'ai tâché d'éclaircir ce point pour ma propre ſatisfaction, & je veux te faire part de mes idées à ce ſujet dans quelques lettres où je te donnerai des détails plus philoſophiques & plus lumineux. Je terminerai mes remarques par quelques réflexions ſur l'incertitude de l'hiſtoire; je veux dire que la tradition ſeule eſt le canal qui porte la vérité de ſiecles en ſiecles; que dans ces volumes immenſes dont le nombre nous effraye, elle eſt altérée par les divers intérêts des écrivains, qu'elles y prennent la teinte de leurs paſſions & que le tribunal de la poſtérité eſt ſeul équitable.



LETTRE LVII.

Selim à Mirza.

C'EST un des effets les plus ordinaires de la vanité *des écrivains de* chaque Nation, de présenter les constitutions originelles de leur pays comme fondées sur les systêmes de la politique la plus profonde; ils imaginent y découvrir le dernier période de la sagesse humaine, tandis que le plus souvent les loix d'un pays sont dues au hasard, à l'ascendant des circonstances, souvent même à celui de la nature.

Telle fut l'origine du célebre gouvernement des Gots, qui influa sur tous ceux de l'Europe; & quoique bien effacé par le temps, on peut encore en reconnoître quelques traces chez nos insulaires. Quelque systême

ıvente l'orgueil national pour ex-
ıer la naiſſance & les progrès de
ınſtitution Angloiſe, elle paroît
ıs l'ouvrage d'un politique que
ı de la néceſſité. Le haſard crée
quefois en un moment, ce qui
t en vain pendant un demi ſiecle
le cerveau d'un ſage.

e Peuple qui s'introduiſit dans
gleterre étoit compoſé d'une
itude féroce qui ne connoiſſoit
re art que la guerre. Le Chef
es y conduiſit fut revêtu d'une
ce de pouvoir royal, & comme
eſoins de cette vie errante perpé-
ent la guerre, il acquit une auto-
de preſcription ſur ceux que l'ha-
de & l'intérêt avoient rendus eſ-
es des ſes volontés; mais cette au-
é fut dirigée par l'avis des autres
ciers, & dépendante du conſente-
t général de l'armée, de laquelle
; elle prenoit ſon origine; & de la

même maniere les premiers revenus de ce Chef ne furent rien de plus qu'un titre à une plus grande portion du butin ou des contributions volontaires des Soldats sur les richesses acquises sous ses ordres. Mais auroit-il tenté de prendre un cheval, ou une *fleche*, ou toute autre piece de l'équipage du moindre de ses Soldats contre son gré, sans craindre une *révolte* qui eût vengé le droit de propriété. De ces principes nous pouvons déduire toute la forme du gouvernement Saxon. Lorsque ces usurpateurs furent paisiblement affermis sur leurs nouvelles possessions, le Général prit le titre de Roi, les Officiers celui de Nobles; le Conseil de Guerre fut changé en Conseil d'Etat, & le Corps de l'armée dans une assemblée générale de la Nation. Une portion principale des conquêtes comme des dépouilles, fut librement accordée au Prince, & le reste

reste fut distribué selon le rang & le mérite au reste du Peuple, sous certaines conditions. Delà les titres de possession & les services qui les avoient acquis: delà le vasselage, ou plûtôt l'esclavage des Peuples conquis, qui furent obligés de cultiver les terres qu'ils avoient perdues au profit des conquérans, ou de les garder en leur nom sous les conditions que ceux-ci leur imposoient: delà sont venues aussi les richesses du Clergé & leur autorité dans l'Etat; car ces Peuples ignorans & superstitieux au même degré, ne crurent pas trop payer les instructions de leurs premiers Prêtres, en leur donnant une portion considérable de leurs terres & en les admettant à une grande partie de l'administration: ainsi sans aucun dessein prémédité la constitution se forma d'elle-même, & peut-être ce ne fut que mieux pour les hommes, que la nature y eût mis

plus du sien que la politique. Un gouvernement ainsi établi, n'admettoit d'autre prétention dans le Roi, que le droit inaltérable de la succession; mais il n'admettoit pas dans l'esprit des Peuples de se soumettre à une mauvaise administration, & ses *droits* sont aussi sacrés que ceux du Prince. Ils ne pourront jamais concevoir la distinction qu'on voudra mettre entre la commune raison du genre humain & ce qu'on appelle la raison de l'état; & encore moins prendront-ils des mesures pernicieuses pour se mettre à l'abri des poursuites & des châtimens sous cette ridicule distinction.



LETTRE LVIII.

Selim à Mirza.

JE t'ai donné dans ma derniere lettre une légere idée de l'origine du gouvernement Saxon. C'étoit un état mixte & par conséquent limité ; mais les bornes n'étoient pas bien assurées. Les différens pouvoirs étoient faits pour se réprimer mutuellement ; mais il n'étoit pas bien décidé jusqu'à quel degré devoit aller cette contrainte. Les Nobles trouvoient le Roi trop impérieux, & le Roi trouvoit les Nobles trop usurpateurs ; le Peuple avoit des droits & des privileges, mais peu d'habileté pour les soutenir. Le Clergé craignoit la Noblesse, & le Roi opprimoit le Peuple en paroissant le protéger. Le gouvernement subsista long-temps dans cette situation, jus-

qu'à ce que la sagesse de deux ou trois Souverains mît un ordre dans la constitution, en réprimant les abus & en réglant les droits des trois ordres de l'état; mais la violente invasion des Danois & encore plus celle des Normands, rendirent *inutiles les sages* précautions de ces Rois. Cependant par degré, le gouvernement revint dans son *premier état*, & malgré les cruautés exercées envers les Saxons, comme Peuple conquis, la constitution Saxone subsista toujours. Ces nouveaux venus n'aimoient pas plus l'esclavage que les anciens habitans; l'intérêt commun, le cri de la liberté, l'idée d'une patrie naissante, la haîne de la tyrannie innée chez les Peuples du Nord, les rassemblerent & n'en firent plus qu'une Nation. Il y avoit une telle conformité entre le gouvernement de Normandie & celui d'Angleterre; leurs coutumes étoient si

conformes, qu'à moins que les Normans n'eussent voulu perdre leurs droits primitifs en voulant faire la conquête de cette isle, il étoit impossible que leur Roi pût avoir un droit au pouvoir absolu lorsque ses démarches visoient au despotisme. Ils s'y opposoient avec force; delà ces révoltes, ces guerres intestines où la tyrannie succomboit toujours; mais le malheur étoit que dans tous ces désordres les Nobles traitoient pour le Peuple, & non le Peuple par lui-même, & dès-lors leurs intérêts étoient négligés & la domination des Nobles leur devenoit un fardeau bien plus pesant que le pouvoir arbitraire. Le Roi crut trouver son intérêt à mettre le Peuple en opposition avec les Nobles; mais loin de tourner à son avantage, le Peuple s'irrita par les obstacles & fut assez fort pour s'opposer aux invasions de la Noblesse & de la

Couronne. Par cette heureuse altération, toute la forme du gouvernement fut changée, & on introduisit une nouvelle balance du pouvoir beaucoup plus juste que la premiere; cependant plusieurs causes principales qui amenerent cette grande révolution, furent purement accidentelles, & les conséquences n'avoient pas été prévues par ceux qui les firent naître; ainsi la fortune a toujours beaucoup de part aux événemens qu'on attribue ordinairement à la politique.



LETTRE LIX.

Selim à Mirza.

TU seras surpris d'apprendre que le dernier période de la gloire & du bonheur des Anglois, fut sous le regne d'une femme; ce ne fut que sous la Reine Elisabeth, que leur gouvernement atteint cet équilibre qui en fait la véritable perfection.

Pour te montrer le bonheur d'une pareille situation, il est nécessaire de te donner une idée de ce qu'avoient été les Parlemens jusqu'alors.

L'assemblée du Peuple sous les Saxons, étoit plutôt une Diette qu'un Parlement, tous les Citoyens avoient le droit d'y assister; mais il est incertain qu'ils eussent tous le droit de suffrage. Il est probable que plusieurs affaires étoient décidées par l'avis &

l'autorité de ceux qui étoient à la tête de la Nation.

Après l'invaſion des Normands, ces aſſemblées ſe tinrent bien rarement ; elles changerent bien-tôt de forme. Le Peuple n'y étoit plus préſent, mais il y envoyoit des *Députés* & il perdoit beaucoup à tous ces changemens, parce que toute la force du gouvernement étoit dans les mains des Nobles & du Clergé, qui conduiſoient toutes les affaires comme ils le trouvoient bon, & qui eurent bien moins d'égards à ces repréſentans de la Nation, qu'à l'aſſemblée générale de la Nation elle-même. Les loix du vaſſelage & les immunités de l'égliſe, devenoient toujours plus peſantes. Deux ordres placés entre le Trône & le Peuple, la Nobleſſe & le Clergé, écraſoient les ſujets & faiſoient trembler le Monarque. Le ſang de la Nation couloit au gré de leurs caprices ;

ils la conduisoient d'abymes en abymes ; l'oppression du Peuple, la chûte des Rois, les malheurs du genre humain étoient les jeux de leur politique; mais il en résultoit toujours pour la Nation l'avantage d'une plus grande liberté & la réformation de plusieurs abus. Elle se vengeoit par elle-même des Ministres, & achetoit par des torrens de sang, des loix plus durables & des privileges plus glorieux. Le Parlement n'étoit pas cependant nommé librement; mais les droits du Peuple subsistoient toujours, quoique foiblement soutenus.

Telle fut la situation de la chambre des Communes pendant quelques siecles; elle n'auroit pu résister à toutes ces violentes secousses sans la force naturelle de sa constitution. Cette force s'accrut par degrés; ses privileges s'étendirent considérablement, & elle devint une troisieme branche de la

législation. Les loix de vassélage furent abrogées, les biens des Nobles furent déclarés aliénables, le droit de propriété fut transféré aux Peuples. Plusieurs accidens concoururent à cet effet. Une réformation dans la religion fut le premier coup que l'on porta au pouvoir ecclésiastique, & ce coup suffit à la chûte de ce colosse élevé sur les ruines de la liberté publique. Le Clergé fut dépouillé de ses immenses possessions, elles furent distribuées au Peuple qui maintenant possede la plus grande partie des terres du royaume. Leur richesse font l'appui de son indépendance, il est redouté du Clergé sans redouter les Nobles. La Reine Elisabeth trouva le Parlement dans cet état, les Lords & les Communes étoient dans une juste balance, & le Clergé dans une décente subordination; elle avoit assez d'habileté pour conserver à chacun ses droits & main

tenir les ſiens dans toute leur étendue. Elle étoit l'ame de ce corps bien proportionné, dirigeoit tous ſes mouvemens ; & ce qui arrive bien rarement dans les gouvernemens mixtes, le pouvoir légiſlatif, ſource ordinaire des diſcordes civiles, fut auſſi paiſible que les loix même ; aucune partie n'étoit aſſez puiſſante pour nuire au tout ; aucune n'étoit aſſez foible pour en être opprimée. Il ne manquoit rien à la félicité publique ; le Peuple étoit ſoumis ſans être eſclave ; les Princes étoient reſpectés ſans être tyrans ; Eliſabeth régnoit & faiſoit régner les loix.

LETTRE LX.

Selim à Mirza.

JE finiſſois ma derniere lettre avec l'heureux regne d'*Eliſabeth*, bien différent de celui de ſon ſucceſſeur Jacques I. Son caractere & ſa conduite renverſerent cet ordre admirable. Il fit des efforts pour rompre la balance du gouvernement qu'elle avoit ſagement fixée. Il commença par vouloir uſurper le pouvoir du Peuple; mais il n'étoit qu'oppreſſeur, il ne ſavoit que détruire, il affoibliſſoit la liberté publique ſans établir ſa propre autorité. Il n'avoit ni courage, ni force, ni adreſſe, ſes ennemis le dédaignoient, & ſes courtiſans même ſourioient de ſa foibleſſe en acceptant ſes faveurs; mais le luxe acheva l'ouvrage de ſon ambition. Le Peuple mou, effeminé,

devint semblable à son Maître. L'Esclave & le Tyran sont également lâches. Le Clergé qu'il avoit d'abord gagné, l'aida beaucoup dans cette entreprise, en établissant dans ses harangues des principes qu'il paroissoit avoir puisés dans notre sainte religion, qui donne aux Rois un pouvoir émané de Dieu même, & en insinuant quelques autres dogmes Mahométans qui n'avoient jamais été connus dans ce pays. Le Clergé fut à son tour servi par le Roi dans l'institution de quelques cérémonies inutiles à la religion, mais qui servoient ses vues ambitieuses. Il y eut plusieurs Citoyens qui blâmerent ces innovations, & leur opposition empêcha le Clergé d'aller aussi loin que la Cour le desiroit. Ces Protestans, patriotes obstinés, furent désignés par le nom de Puritains, & furent détestés de Jacques & de Charles son fils, qui succéda à son royaume

& à ses desseins. Il avoit de meilleures qualités que son pere, mais aussi faux qu'opiniâtre dans ses Jugemens, il portoit son affection pour le Clergé, & sa haine pour les Puritains à un excès qui tenoit du fanatisme. Il s'accordoit aussi mal avec son Parlement; pour n'avoir plus à redouter le corps où résidoit le génie de la Nation, il cessa d'en convoquer, & pendant plusieurs années il gouverna aussi despotiquement que notre Sophi. Les loix furent ouvertement enfreintes ou interprêtées de la maniere qu'il le desiroit; il fit gémir ses sujets sous le fardeau des subsides au mépris des privileges qu'il avoit lui-même confirmés; son ambition étoit satisfaite, & son pouvoir auroit passé les bornes de ses vastes desirs, si sa dévotion n'avoit fait échouer ses projets tyranniques. Il voulut forcer ses sujets d'Ecosse à embrasser le même culte qu'il avoit

fait prêcher avec tant de zèle en Angleterre. Il est quelquefois moins dangereux d'attaquer les hommes dans leurs intérêts civils, que dans leurs opinions religieuses. Les Ecossois qui s'étoient soumis à la tyrannie, s'armerent contre la persécution. Leur révolte rendit nécessaire le rappel d'un Parlement qui avoit été cassé par l'imprudente folie de la Cour. Les Ecossois marcherent en Angleterre, & furent reçus, non comme des ennemis, mais comme des freres & des alliés. Le Roi, incapable de s'opposer à leur fureur, fut contraint de demander du secours au Parlement. Cette assemblée avoit sucé les principes d'un systême religieux qui régnoit depuis quatorze ans. Elle étoit composée de plusieurs Membres que la nécessité des temps & la persécution avoient rendus intrépides & déterminés. Ils résolurent de saisir l'occasion de réparer

leurs malheurs & de rétablir la liberté. Le Roi suppofoit que toutes les démarches alloient à ces deux fins, & toutes les conceſſions qu'il faiſoit avoient l'air d'être forcées; de forte qu'il ne gagnoit ni la confiance ni le reſpect. La Nation *redoutoit* ſon Roi comme ſon plus mortel ennemi. Il n'y avoit qu'un parti dans l'Etat, c'étoit celui des mécontens. Les chefs de cette faction générale s'étoient expoſés pour le bien public; le Peuple eſt reconnoiſſant, il jura de les défendre. Il n'étoit plus temps lorſque le grand ouvrage de la réformation étoit commencé de retenir la Nation qui étoit aigrie par le ſouvenir des outrages qu'elle avoit eſſuyés; ainſi en partie pour la ſûreté de ceux qui avoient ſoutenu la liberté, & en partie pour des offenſes particulieres, le Parlement leva contre ſon Roi l'étendart de la révolte; l'infortuné

fortuné Monarque ne trouva plus d'amis; de lâches Courtisans se firent de ses bienfaits même des armes contre lui. Le plus honnête & le plus sage des deux partis, fut abaissé & vaincu par les Paysans. Le Roi périt & la constitution périt avec lui.

Un homme privé dont le génie s'étoit nourri dans les troubles de son pays & dans l'esprit de parti, usurpa le gouvernement. Son caractere étoit aussi extraordinaire que sa fortune fut rapide. Il étoit assez enthousiaste pour se conformer à l'esprit du temps, & assez habile pour soumettre son enthousiasme aux regles de la prudence. Il fouloit aux pieds les loix de la Nation; mais il augmentoit sa gloire.

A sa mort, qui fut naturelle, tout l'ordre de l'Etat fut bouleversé, différens tyrans s'éleverent & se détruisirent mutuellement; c'étoit une anarchie formée des débris du despotisme

& de la liberté. Enfin la Nation ennuyée de cette confusion, rappella d'une commune voix le fils du Monarque décapité, & le rétablit sans mettre à son autorité même, les bornes qu'on avoit fixées avant la naissance des troubles. *Ainsi une langueur servile fut le terme & le fruit de ces troubles sanglans.* Les germes de tant de maux n'étoient point étouffés. Le Roi n'étoit que le Ministre des méchans qui régnoient dans sa Cour, & les hommes les plus vertueux eux-mêmes, ou foibles ou séduits, devenoient les instrumens de ces crimes politiques.



LETTRE LXI.

Selim à Mirza.

L'ORDRE que Charles II. mettoit dans la conduite de son gouvernement, différoit beaucoup à certains égards de celui de son pere, quoique le but fut le même. Le pere cassoit ses Parlemens; le fils tâchoit de corrompre les siens. Le pere refusoit, avec opiniâtreté, de changer ses Ministres, parce qu'il les croyoit honnêtes; le fils changeoit facilement les siens, parce qu'il pensoit que ses desseins pouvoient aussi bien être remplis par l'un que par l'autre. Le pere étoit l'instrument du Clergé; le fils étoit indifférent pour sa religion; mais sa politique s'accordoit avec les passions des Prêtres & n'étoit pas moins funeste que l'aveugle attachement de son pere

pour eux. Celui-ci vouloit être Maître absolu au dedans, & faire respecter la Nation au dehors; le fils assistoit le Roi de France dans ses conquêtes, afin que par son secours il put s'emparer de la liberté de l'Angleterre. Il étoit même un *pensionnaire* de la France, & par une si vile prostitution de sa dignité, il donnoit l'exemple à la Noblesse de son royaume de vendre leur honneur pour une pension; exemple qui ne fut que trop suivi. Le crime n'a jamais manqué d'imitateurs.

Ainsi la conduite la plus infâme pour un Prince, fut la plus dangereuse pour la Nation, & l'oppression étoit d'autant plus cruelle, qu'il n'y avoit rien qui pût en dédommager. Cependant malgré les vices de Charles II, il y avoit quelque chose de si noble dans ses gestes, de si enchanteur dans ces discours, il étoit si populaire, qu'en le voyant on oublioit ses fautes;

& en effet, il n'y a rien de plus nuisible à un pays qui a la liberté de se défendre, qu'un Prince qui sait en même-temps être aimable & despote. C'étoit l'art de Charles II, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il le possédoit sans avoir beaucoup de capacité.

Le principe de sa tyrannie étoit une corruption générale dans les mœurs qui infectoit la Cour & la Nation. Le vice jettoit à pleines mains le ridicule sur les vertus civiles & domestiques. Il suffisoit d'être grand pour rougir d'être Citoyen, & le titre d'honnête-homme ne pouvoit s'allier avec celui d'homme important.

Dans le regne suivant le mal fit des progrès plus rapides, & justifia les prédictions de quelques sages qui avoient menacé l'Etat d'une décadence inévitable. On ajouta le fanatisme à la tyrannie, il suffisoit d'être

méchant & audacieux pour se faire un nom. On devenoit dangereux sans talent. On voulut changer la religion comme on avoit changé le gouvernement; cette entreprise réveilla ceux même que la premiere n'avoit pas allarmés. Une révolution parut nécessaire pour conserver la liberté de penser, & la nécessité la produisit.

Jacques II. perdit sa couronne, la Nation donna le trône au Prince d'Orange son libérateur. Le gouvernement fut établi sur de nouveaux fondemens plus analogues aux anciens principes des Saxons d'où il tiroit son origine. Par un bonheur réservé à ce gouvernement, il avoit acquis de nouvelles forces dans les différens chocs qu'il avoit soutenus.

LETTRE LXII.

Selim à Mirza.

LE premier avantage que trouva la Nation Angloiſe dans cette révolution, fut l'abolition de ces vains phantômes du droit inaliénable & héréditaire, & du pouvoir arbitraire dont Jacques I. avoit effrayé le Peuple. Sous Jacques II. ils furent anéantis, ſans eſpérance de retour pour la famille qui les avoit ſuſcités. L'intérêt du Peuple d'Angleterre s'oppoſera toujours au ſuccès de ces prétentions orgueilleuſes; mais elle fera tous ſes efforts pour ſoutenir un établiſſement fondé ſur la baſe de la liberté & inſéparablement attaché à ſon ſoutien.

Comme le Parlement a librement diſpoſé de la couronne en altérant l'ordre de la ſucceſſion, les Princes

qui ont régné depuis, ne peuvent prétendre qu'au titre de parlementaires, & la légiflation n'a pas pu donner plus de force au droit qu'on leur a accordé, qu'aux privileges des fujets.

Le mot de fidélité qui avoit pendant long-temps *été fi mal appliqué,* recouvra fa premiere fignification; il ne fut plus entendu que fous le fens primitif d'une obéiffance due à l'autorité du Roi conformément aux loix, & non d'une complaifance aveugle & fervile condamnée par l'efprit de ces mêmes loix.

Tu connoîtras tout le prix de cet avantage, en réfléchiffant fur les malheurs qui avoient été caufés dans ce pays par la fauffe interprétation de certains mots; mais ce n'eft pas le feul dont les Anglois furent redevables à cet heureux changement. La prérogative de la couronne avoit été jufqu'alors fi mal définie, que fon étendue

étendue étoit plus bornée par la prudence du gouvernement & l'impatience du Peuple, que par la loi même. Il y avoit même des circonſtances où la loi ſembloit prêter elle-même au Monarque des armes pour la détruire; ainſi les Princes avoient ſouvent raiſon de penſer que ce qui paroiſſoit à leurs ſujets une oppreſſion, n'étoit qu'un exercice légal de leur droit; & il n'y a rien de ſurprenant ſi dans le doute ils décidoient la queſtion en faveur de leur propre autorité.

Mais alors les bornes des prérogatives furent marquées par des regles expreſſes qui ne laiſſoient plus à la politique la reſſource des interprétations; le cours en étoit fixe & régulier, & ne pouvoit plus être détourné pour rompre le ſyſtême général.

Tu remarqueras cette différence entre le gouvernement d'Eliſabeth & la conduite du miniſtere depuis la ré-

volution, qu'Elisabeth dans le choix de ses Parlemens ne consultoit que son cœur & son intelligence, & que les Princes sont forcés maintenant de subir la loi de la nécessité. Je t'expliquerai cela plus clairement dans ma premiere lettre; cependant fais *céder un instant* à tous ces événemens de l'histoire d'Angleterre, le souvenir du fidele Selim qui n'est pas encore devenu assez Anglois pour oublier la Perse, & qui au milieu de tant de spectacles politiques & nouveaux pour ses yeux, que lui donne une terre étrangere, soupire sans cesse après son pays natal & ses amis,



LETTRE LXIII.

Selim à Mirza.

Les anciens revenus des Rois d'Angleterre consistoient d'abord dans une grande portion des terres conquises & dans certains droits réservés sur celles qui avoient été données par la Couronne. C'est ainsi qu'ils soutenoient la dignité royale sans le secours immédiat du Peuple, excepté dans les cas extraordinaires; mais dans la suite des temps, l'extravagance des Princes & l'avidité des favoris avoient dissipé la meilleure partie de ces biens immenses. Leurs successeurs, pour réparer ces pertes, ayant employé des moyens tyranniques, le Parlement fixa, pour la dépense de la Couronne, certaines sommes qui furent levées annuellement.

Mais après l'expulsion des Stuarts,

les frais du Ministere étant augmentés par les guerres qu'il avoit fallu soutenir, la Couronne fut obligée de s'adresser au Parlement, non-seulement pour le soutien de la maison royale qui s'étoit considérablement accrue, mais encore pour *mille incidens que* la prudence humaine ne peut prévoir.

Ainsi les Rois sont dans une dépendance continuelle du Peuple, ils en sont les *esclaves* dans la rigueur du terme, ils en reçoivent des salaires dans les formes, & leurs fonctions royales sont payées au Parlement comme celles d'un Officier mercenaire; aussi cette dépendance nécessaire subsistera jusqu'à ce que le Parlement oublie assez l'intérêt de l'Etat pour permettre au Roi de lever des impôts, sans limiter les sommes & sans en spécifier l'emploi. Une telle concession répugne dans sa nature; car si le Prince craint de confier au

Peuple le ſoin de pourvoir à ſes besoins, le Peuple aura plus de raiſon de craindre de confier au Prince le pouvoir aveugle & indéterminé d'y pourvoir lui-même ou par ſes Miniſtres.





LETTRE LXIV.

Selim à Mirza.

TU as vu par *mes lettres* que dans le temps de la dépoſition du Roi Jacques, il étoit devenu néceſſaire de convoquer de fréquentes aſſemblées du Parlement pour la perfection du gouvernement; mais de peur qu'un commerce trop fréquent avec la Cour & une trop longue habitude ne rapprochât trop le Peuple des Miniſtres; on crut néceſſaire d'y remédier en faiſant une loi qui ne permettoit de choiſir un nouveau Parlement que de trois en trois ans; ce terme a été prolongé enſuite juſqu'à ſept, peut-être avec raiſon.

Le tolérantiſme ſuivit de près la li-

berté; on permit à chacun de consulter son cœur dans le choix d'une religion. L'église anglicane vit d'autres églises s'établir & régner auprès d'elle. Ce systême, si favorable à la paix, n'a souffert que quelques légeres interruptions, dont le parti même qui les causa rougit aujourd'hui. Rien ne contribua davantage au repos du Peuple & à la gloire du gouvernement.

L'acte qui établit la succession de la Couronne dans la famille à présent régnante, est le dernier & le plus ferme appui de la liberté britannique; c'est une ligue entre le Souverain & le Peuple d'autant plus intime qu'elle est fondée sur l'intérêt commun, & qu'elle ne doit sa naissance ni à la force ni à la séduction.

Cette succession fut facilitée & maintenue par l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, & la Grande-Bre-

tagne accrut ſes forces par cette réunion.

Une des conditions de cette alliance fut d'admettre ſeize Pairs d'Ecoſſe, choiſis par tout le corps de la Pairie, dans la chambre des Lords; mais ſous un titre bien *différent des autres. Ils y* étoient admis ſeulement pour vaquer durant la tenue du Parlement, à la fin de laquelle on fait une nouvelle élection, ſi ces élections ſont libres. Cette altération dans la conſtitution Angloiſe peut tourner à ſon avantage, parceque le nombre de voix indépendantes met une balance dans la chambre des Pairs. La Cour peut s'aſſurer un aſcendant trop dangereux; mais ſi les ſuffrages ſont vendus au plus offrant, & ſi les élus n'ont pas l'eſpoir d'un établiſſement indépendant de la Cour, alors un tel nombre ajoute à l'autre & expoſe encore plus la

constitution & la chambre des Lords.

Je viens de te tracer, mon cher Mirza, le plan général de la constitution Angloise, & je pense que tu t'accorderas avec moi sur ce point, qu'on ne sauroit en imaginer une meilleure, mais qu'elle est malheureusement trop difficile à conserver.

Les Philosophes peuvent sans doute imaginer les systêmes de politique les plus parfaits; mais il faut que les systêmes les plus parfaits soient conduits par des Philosophes : en confier l'exécution au vulgaire, c'est les détruire avant même de les avoir enfantés. Nous avons vu l'iniquité des Mollaks corrompre la forme de notre culte dont l'origine étoit aussi sacrée que celle du Koran; & quand même le ciel daigneroit donner aux hommes un systême politique, on le verroit bientôt marcher à grands pas vers la

tyrannie, ſi l'Auteur éternel de cette auguſte légiſlation ne daignoit y veiller lui-même.



LETTRE LXV.

Selim à Mirza.

JE retournai à Londres avec le même Gentilhomme qui m'avoit accompagné. Comme nous sommes liés d'une étroite amitié, le plaisir que je trouvois dans sa conversation me rendoit moins sensible à l'incommodité de la route contre laquelle j'aurois extrêmement murmuré ; je la regardois comme une preuve honteuse de cette négligence pour les besoins publics qui caractérise les Anglois. Dans les derniers jours de notre voyage, je lui faisois observer, avec une espece de surprise, l'état de cette Isle qui étoit sans défense & ouverte de toutes parts, les Villes sans remparts, les Forteresses démantelées, les Ports sans autre défense que leur situation naturelle.

Je ne crois pas, dis-je, qu'il y ait une horde de Sauvage moins fortifiée que ce pays. La mer qui nous entoure, dit mon ami, eſt notre rempart; l'art des hommes n'en éleva jamais aucun qui puiſſe lui être comparé. Cette réponſe ne me raſſuroit pas; *la mer*, lui diſois-je, ne met point entre vos ennemis & vous une barriere impénétrable, vous même vous l'avez franchie plus d'une fois. Lorſque je conſidere l'incertitude de votre défenſe, je ſuis étonné de votre ſécurité. Vous en uſez avec votre pays comme avec vos femmes. Vous l'expoſez aux invaſions des uſurpateurs, n'ayant pour tous remparts que les vents & la mer, choſes auſſi inconſtantes que les inclinations des Dames. Nous avons de plus l'expérience: cinq ou ſix attaques nous ont donné des reſſources pour une ſeptieme. Je ſoutiens encore ma comparaiſon de votre pays à vos

femmes. Ils peuvent tous les deux échapper à dix-neuf attaques & ne pas résister à la vingtieme, sur-tout si nous supposons une concurrence de passions qui donne des forces au ravisseur & affoiblisse la résistance. Mais, dit-il, nous avons une armée pour nous défendre en cas d'invasion; nous l'entretenons même au sein de la paix, & l'image de la guerre dont nos soldats sont toujours occupés, leur apprend à ne pas s'effrayer de la réalité.

Cela est vrai, dis-je, mais je vous entendis déclamer l'autre jour contre cette coutume. Et je le fais encore; je blâme les abus & non l'établissement même. Nous tenons une armée sur pied, mais elle est esclave des caprices d'un Ministre; il la change, il la congédie, il lui met les armes à la main, & la patrie tremble plus quelquefois à la vue de ses défenseurs qu'à la vue de ses ennemis.

LETTRE LXVI.

Selim à Mirza.

L'AUTRE jour un de mes amis vint chez *moi* avec *l'air* & *l'em*-pressement d'un porteur de bonnes nouvelles; il me dit qu'une Dame qui desiroit ardemment faire ma connoissance, l'avoit chargé de m'amener chez elle. Je t'avouerai que ma vanité se sentit flattée de ce message; j'imaginois qu'elle m'avoit vu dans quelque place publique, & qu'elle avoit pris une passion violente pour ma personne, ne comprenant pas quel autre motif pouvoit lui faire desirer un étranger d'une maniere si forte & si familiere. Je la peignois, dans mon imagination, aimable, jeune, & j'étois dans une impatience agréable de voir ma conquête & d'user des droits

de la victoire ; mais arrivé au rendez-vous, je ne trouvai qu'une femme vieille, petite, dégoûtante, entourée de cinq à six Messieurs dont un avoit dans ses mains un papier qu'il lisoit avec toute l'emphase d'un Auteur.

Mon arrivée l'interrompit & lui donna de l'humeur ; mais la Dame apprenant qui j'étois, m'accabla de caresses & me dit qu'elle desiroit depuis long-temps de faire connoissance avec un Mahométan ; vous saurez, me dit-elle, que je me suis particulièrement attachée à l'étude de la théologie, & que par mes soins, mes recherches & des méditations profondes, j'ai enfanté un systême de religion fort au-dessus du culte vulgaire. Je n'admets personne à ma compagnie qu'il ne se distingue du commun des chrétiens par quelque idée extraordinaire sur la Divinité. Tous ces Gentilshommes sont des hérétiques déci-

dés, & ne ſuivent que le chemin qu'ils ſe ſont tracés eux-mêmes; ils me conſient ſans ſcrupule les points principaux de leur croyance, & ſoumettent leurs opinions à mon jugement. C'eſt ainſi, Monſieur, que j'ai compoſé un ſyſtême *particulier qui* doit être le plus parfait de tous, parce qu'il renferme tout ce que les autres ont de meilleur; mais pour le rendre plus complet, j'aurois beſoin de quelques idées ſur l'Alcoran, livre que j'ai entendu vanter à pluſieurs Savans de ma connoiſſance, & je vous aſſure que j'aurois une fort bonne opinion de Mahomet, s'il n'avoit pas été un peu dur pour les femmes. Je vous prie d'avoir la bonté de m'initier dans vos myſteres, vous trouverez dans moi une Proſelite reconnoiſſante & docile.

Madame, repliquai-je tout confus, je ne ſuis pas venu en Angleterre

comme

comme un Miſſionnaire, & je ne fus jamais verſé dans les diſputes de religion; mais ſi un conte Perſan pouvoit vous amuſer, je vous en ferois un que les femmes Orientales écoutent avec plaiſir.

Un conte Perſan, s'écria-t-elle; avez-vous l'inſolence de m'offrir un conte Perſan? Je vous prie, Monſieur, de ne plus revenir chez moi, car je n'ai pas le loiſir d'entendre un faiſeur de contes.

A ces mots elle ſe retira dans un cabinet avec ſes Métaphyſiciens, & me laiſſa avec mon ami, indigné d'une pareille réception.



LETTRE LXVII.

Selim à Mirza.

JE fus l'autre jour dans une de ces maisons où l'on distribue le caffé ; j'y trouvai un homme qui déclamoit sur l'état présent de la Perse, & prenoit avec tant de feu les intérêts de Kouli Kan, que sans son langage & son habit, je l'aurois pris pour un Persan.

Monsieur, lui dis-je, connoissez-vous Kouli Kan, que vous défendez avec tant de zèle? Non, dit-il, je ne suis jamais sorti d'Angleterre; mais j'aime les Persans parce qu'ils sont ennemis des Turcs.

Quel tort vous ont donc fait les Turcs, répondis je, pour être si fort leur ennemi?

Monsieur, je crains qu'ils n'atta-

quent l'Empereur, dont je me suis toujours déclaré l'ami.

Je demandai à un Gentilhomme assis à mes côtés, qui étoit cet ami de l'Empereur? Il me dit que c'étoit un Maître de danse de la rue S. James.

Pour moi, dit un jeune Gentilhomme élégamment vêtu, je me soucie de Kouli Kan comme du grand Turc, & de tous les Persans comme des Empereurs de l'Europe; puissent-ils être tous dans le fond de la mer, pourvu que Farinelli jouisse d'une bonne santé.

L'indifférence de ce Gentilhomme me surprit encore plus que l'importance de l'autre.

Si vous vous intéressez à Farinelli, dit un troisieme, qui me paroissoit être un Chymiste, persuadez-lui d'user de mon élixir, qui garantira sa voix des influences dangereuses d'un air trop humide.

Pourriez-vous en faire un homme, dit un Gentilhomme au Docteur, avec votre drogue miraculeuse, il en a plus besoin que de toute autre chose, & il ne faudroit que cela pour vous faire une réputation.



LETTRE LXVIII.

Selim à Mirza.

UN de mes amis me parloit dernierement de l'enthousiasme, & prétendoit que ces sublimes erreurs avoient changé la face de l'Asie, que Mahomet & ses Disciples en avoient été les premiers esclaves. Il attribuoit leurs conquêtes rapides à ce mépris pour les plaisirs & pour les peines de la vie dans lequel ils avoient constamment nourri leur ame. Si les Enthousiastes d'Angleterre sous le regne de Charles I. disoit-il, avoient été unis entr'eux comme les Arabes sous Mahomet & ses successeurs, je ne doute point qu'ils n'eussent pû conquérir toute l'Europe; mais malheureusement leur enthousiasme, produit par différentes sources, tendoit vers diffé-

LETTRE LXIX.

Selim à Mirza.

IL y a une nouvelle ſcience produite en Europe depuis quelques ans, entierement inconnue dans les premiers âges & dans aucune autre partie du monde. Un de mes amis, homme d'eſprit, m'en a donné une idée légere; il la poſſede à un degré ſurprenant; il en a fait l'apprentiſſage pendant vingt ans ſous différens Maîtres dans les Cours étrangeres; il m'a dit que c'étoit une étude très-étendue, non-ſeulement des droits de chaque Prince, mais encore de leurs prétentions ſur les poſſeſſions de leurs voiſins. Elle ſe ſubdiviſe à l'infini, ce ſont des articles ſecrets, des engagemens, des traités, des remontrances, des déclarations, des manifeſtes; on doit ſavoir tous ces

mots

mots par cœur, pour ſavoir les appliquer au beſoin, ou pour éluder leur application ſuivant les intérêts du pays où l'on eſt né.

Il me montroit plus de vingt volumes remplis de traités faits & conclus depuis le commencement de ce ſiecle; quatre ou cinq étoient remplis ſeulement de ceux de l'Angleterre.

Sûrement, dis-je, cet amas conſidérable de négociations n'a pas été employé dans ce petit coin de terre dans le ſeul eſpace de trente ans; les affaires de toute l'Europe y ſont réglées ſans doute au moins pour un ſiecle. Pour la prochaine ſeſſion du Parlement, répondit-il: ces machines politiques ſont rarement montées pour aller plus loin que ce période, ſans être briſées ou montées de nouveau.

Mais comment, dis-je, l'Angleterre qui eſt un iſle, peut-elle aſſez s'intéreſſer à ce qui ſe paſſe ſur le continent,

pour s'engager dans un travail si pénible & quelquefois si dangereux.

Oh! répliqua-t-il, nous sommes las de nous voir bornés à la seule balance de nos intérêts : nous pensons qu'il est grand de sortir de nos limites pour faire parade de *nos talens* & *jouer* un rôle sur le grand théâtre du monde; mais ce n'est pas le seul but de notre agitation continuelle. L'intérêt d'un Ministre nous y entraîne quelquefois. Si les affaires sont dans un trop grand calme, il les embrouille; il sait à propos susciter des orages dont le bruit effraye le Peuple, étonne ses rivaux, & qui couvrent de ténebres l'œil audacieux qui lui cherche des crimes.

Autant que j'en puis juger par mes observations, lui dis-je, la multiplicité de vos traités est aussi pernicieuse que la multiplicité de vos loix. En Asie, quelques mots simples suffisent pour régler les intérêts des particuliers

& des Princes; mais ici vous faites des volumes pour les fixer. Et qu'en résulte-t-il? C'est qu'après beaucoup de peine vous êtes plus éloignés d'une décision durable qu'avant l'examen. La seule distinction qu'il pourroit y avoir entre vos traités & vos loix, c'est que dans vos procès, après bien de l'embarras, vous pouvez avoir recours à l'équité pour en sortir; mais dans les autres disputes, le dernier appel est à la force. Les Princes mettent en usage leur *derniere raison*, & répondent à vos traités par des foudres *.

* La plûpart des canons portent cette inscription, *ultima ratio regum*.



LETTRE LXX.

Selim à Mirza.

JE me rendis l'autre jour dans un cabaret avec une compagnie ſingulierement aſſortie; il y avoit un Gentilhomme campagnard, homme qui avoit des principes honnêtes, mais dévoué à ſa religion, qui étoit celle de Rome. Un Avocat aſſez modéré dans les matieres de foi, mais enthouſiaſte pour celles de la liberté, & un Courtiſan qui paroiſſoit être ennemi né de tous les croyans.

Ce dernier attaquoit violemment la foi du pauvre Gentilhomme, & lui faiſoit une longue énumération des fraudes pieuſes des Prêtres. Il lui mettoit devant les yeux la différence qu'il y avoit entre un Evêque du premier âge du chriſtianiſme, dont toute la

onction étoit de rendre le pauvre
eureux & le riche charitable, & ces
ieux & superbes fainéans qui renfer-
nent la moitié des richesses de la chré-
enté dans leurs tresors. Il plaignoit
a simplicité de ceux qui, sans remonter
l'origine des choses, imaginent que
out ce qu'ils trouvent établi est bien,
: prennent la corruption & les abus
'un systeme pour le systeme lui-
ième. Il déclamoit contre la pusilla-
imité des autres qui connoissent les
bus, & n'osent les réformer seule-
ient parce qu'ils sont tolerés de-
uis long-temps; comme si un mal
essoit de l'être en se perpétuant.

Il concluoit par soutenir fort élo-
uemment l'avantage de la liberté de
enser, qui consiste à douter & à exa-
iner chaque article de notre foi, seul
ioyen de découvrir les faussetés &
e confondre les mauvais desseins de
eurs auteurs.

Son antagoniſte avoit peu à répliquer; mais il ſe retranchoit ſur la néceſſité de ſe ſoumettre à l'autorité de l'égliſe & ſur le danger d'un examen qui conduit à une incrédulité funeſte.

La diſpute ſeroit devenue peut-être une querelle *ſanglante par le zèle de* l'un & l'âpreté de l'autre, ſi l'Avocat ne s'en étoit mêlé fort à propos. Comme défenſeur de la liberté, il demanda ſi elle n'étoit pas auſſi importante au genre humain dans le temporel que dans le ſpirituel ? Comment pouvez-vous être ſi ardent pour la derniere, & marquer autant d'indifférence pour la premiere ? A quoi pouvons-nous attribuer la différence que vous mettez entre la foi politique & la religieuſe ? Ceux qui ont la vue ſi perçante dans les abus de la domination eccléſiaſtique, peuvent-ils ne pas appercevoir celles qui ſe commettent tous les jours dans le gouver-

nement civil? Si vous remontez à l'origine des choſes, quelles traces trouvez-vous d'un tel emploi? Quelle eſt la baſe de la conſtitution d'un tel pouvoir? Si vous appellez ces inconſéquences des myſteres d'Etat, le doute & l'examen ne deviennent-ils pas néceſſaires? Je ſuis ſûr que les myſteres que vous attaquez, ont au moins autant de droits à vos hommages. L'homme doit-il être la proie de la premiere opinion qui s'empare de lui? Voudriez-vous emprunter les argumens de votre adverſaire, & plaider la néceſſité de la ſoumiſſion & le danger de faire ſervir la raiſon contre l'autorité? Si c'eſt ainſi, mettez-vous dans l'eſprit que toute autorité procede de la raiſon, & qu'elle doit perdre de ſes forces en proportion à meſure qu'elle s'éloigne de ſa ſource.

Envain oſe-t-on avancer qu'il faut tromper les hommes pour les gouver-

ner? N'y avoit-il aucune légiſlation avant que toutes ces erreurs fuſſent connues? Le ſyſtême politique n'étoit-il pas plus parfait, & peut-on dans ce faſte & dans cet étalage de vices élégans, reconnoître la ſimplicité & la bonne foi des *premiers Chrétiens*? Mais il n'eſt que trop vrai que pluſieurs Miniſtres ont fait dans l'Etat ce qui excite vos juſtes plaintes dans la religion; ils maintiennent les abus par la preſcription & croient que l'exiſtence d'une choſe, quoique mauvaiſe, eſt un titre pour la conſerver.

Je ne ſais, dis-je, en l'interrompant, ſi le Gentilhomme n'eſt pas téméraire en portant ſes doutes ſur la religion? Peut-être feroit-il mieux de ſe ſoumettre, c'eſt ce qu'on nous apprend à nous Mahométans. Mais je ſuis ſûr qu'une aveugle confiance dans les affaires temporelles s'accorde bien mal avec le doute dans les ſpirituelles.

Une recherche libre ſur des points de ſpéculation n'admet pas une complaiſance ſervile dans les points de fait.

Celui qui ne penſe pas eſt ſujet à être trompé ; mais le monſtre le plus étonnant dans la ſociété, eſt l'eſclave qui penſe librement.



LETTRE LXI.

Selim à Mirza.

CHAQUE Nation a une vertu ou un talent qui *lui est propre*, qui la distingue de ses voisins & qui fait chez elle l'essence de l'honneur. L'Italie produit les plus habiles Chanteurs; l'Angleterre, les Lutteurs les plus vigoureux; l'Espagne, les Théologiens les plus profonds, & la France est incomparable pour ses Cuisiniers. Ce dernier avantage surpasse beaucoup tout le reste, & cette Nation a raison d'être orgueilleuse d'un talent qui ne souffre point de concurrence. De cette seule perfection dépend le plaisir, la magnificence, l'orgueil & même la réputation de chaque Cour en Europe. Sans un bon Cuisinier François, un Ambassadeur ne peut venir à bout des

affaires de son Maître; aucun Secrétaire d'Etat ne peut remplir son emploi; aucun homme de qualité, maintenir son rang & sa dignité. Un de mes amis qui mange souvent à la table des Grands, m'a fait part de leur dépense & des sommes considérables qu'ils emploient pour l'entretenir. Leurs dîners, lui dis-je, me rappellent ce que l'on m'a appris de leur politique; elle est artificielle, sans solidité & mal saine, mais en même-temps ruineuse. Il faut que la nature ait forgé à vos Grands des estomacs d'une trempe bien dure, pour supporter une telle quantité de viandes différentes qu'on leur sert tous les jours.

Ils n'en ont pas besoin, répondit-il, ils touchent rarement à tous les mets qu'on leur présente; ces viandes différentes pourroient être comparées aux femmes de vos serrails, qui servent plus à l'ornement qu'à l'usage. Votre

comparaison du serrail n'est pas juste; quoiqu'il y ait une variété superflue; cependant tout ne nous est pas présenté à la fois; nous nous contentons de jouir d'une ou de deux de nos femmes, le reste est conservé pour les plaisirs à venir. *Je conclus en lui répétant* une histoire que j'ai lu dans les annales de nos Rois.

Schah Abbas, au commencement de son regne, fut plus incontinent que ne devoit l'être un aussi grand Prince. On auroit pu juger de la grandeur de ses Etats par la quantité de plats qu'on servoit sur sa table; on lui envoyoit les poissons les plus rares du Tigre & de l'Euphrate, & les mets les plus délicieux des autres parties du monde. Un jour qu'il donna un repas à ses Nobles, Mehemet Ali, Gardien des trois tombeaux, avoit été placé auprès du meilleur plat de la table par respect pour la sainteté de son état; mais au

lieu d'en manger, il pouſſa un horrible gémiſſement & fondit en larmes. Schah Abbas, ſurpris, deſira d'en ſavoir la raiſon.

Apprens, dit Mehemet Ali, ô Monarque de la terre, que lorſque j'ai vu ta table couverte de tant de viandes, je me ſuis rappellé un ſonge ou plutôt une viſion qui me fut envoyée par le Prophête que je ſers. La ſeptieme nuit de la lune du Rhamazan, je dormois à l'ombre de la tombe ſacrée, lorſque je me crus tranſporté dans les airs ſur les ailes des corbeaux qui habitent le ſanctuaire; je fus bientôt dans le ciel en préſence du Meſſager de Dieu, qui reçoit du haut de ſon trône lumineux les prieres des hommes. On voyoit auprès de lui une multitude innombrable d'animaux de toute eſpece, qui portoient une plainte contre toi.

Ils ſe plaignoient d'être aſſaſſinés

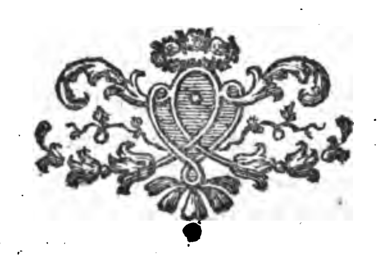
au nombre de dix ou douze, pour flatter ton palais & composer un plat où les uns ne fournissoient que leurs langues, d'autres leurs entrailles, quelques-uns leur graisse & d'autres leurs cerveaux & leur sang : enfin ils déclaroient que si on n'arrêtoit ce ravage, les airs, les eaux & les forêts, n'auroient bientôt plus d'habitans. Le Prophete entendant ces plaintes, fronça le sourcil & ordonna à six Vautours de t'ammener en sa présence. Ils obéirent à ses ordres suprêmes. Tu fus traîné sur le champ devant son tribunal : il ordonna qu'on ouvrît ton estomac pour examiner s'il étoit plus large ou plus grand que celui des autres hommes ; mais ayant trouvé qu'il étoit égal, il permit à tous les animaux de reprendre sur le corps de leur destructeur la substance qui leur appartenoit, & dans l'instant tu fus dévoré par

plus de dix mille qui fondirent ſur toi *.

Cette hiſtoire fit une telle impreſſion ſur le Sophi, qu'il s'abſtint depuis de l'uſage des viandes.

---

* Nos Chanoines n'ont jamais eu de pareilles viſions.



LETTRE LXXII.

A Ibrahim Mollack.

Oui, divin Mollack, je suis toujours plus convaincu de ce *principe*; l'infidélité procede d'un esprit d'orgueil & de présomption. Le Prophete plonge les esprits fiers & incrédules dans les plus profondes ténebres; il punit l'endurcissement de leur cœur par la dépravation de leur jugement. Comment pourrois-je autrement me rendre raison de tout ce que j'ai vu pendant mon séjour.

J'ai vu un Peuple dont le bien-être dépend du commerce, abandonné au luxe & surchargé d'impôts qui ruineront ses manufactures au-dedans & tourneront la balance du commerce étranger contre lui.

Je l'ai vu se glorifier de l'immensité de

de ſes richeſſes, lorſqu'il eſt réduit tous les ans pour ſoutenir la dépenſe du gouvernement, à augmenter une dette de plus de cinquante millions.

Je l'ai vu plongé dans une ſécurité létargique ſur l'état floriſſant du crédit public, parce qu'il avoit une grande proviſion de papier qui circuloit comme l'argent; mais qui à la premiere alarme & au moindre malheur, pouvoit dans un inſtant devenir encore du papier.

Je l'ai vu conſtamment occupé de ſes anciennes loix pour les réformer, faire des meilleurs réglemens & ne prendre aucun ſoin de leur exécution; ardent à déclarer les abus du gouvernement & aſſez tranquille pour les laiſſer accroître.

Je l'ai vu dans la derniere extrémité, faute de bras pour ſoutenir ſes manufactures, permettre à plus de mille hommes robuſtes & induſtrieux

de mandier dans les rues, & à cent mille autres de vivre dans l'oisiveté, sous prétexte qu'ils acquéroient des connoissances.

Mais la plus surprenante de toutes les merveilles que j'ai vues & qui prouve bien *plus la présomption*, c'est qu'il prétend maintenir la liberté par la corruption.



LETTRE LXXIII.

Selim à Mirza.

JE te félicite, mon cher Mirza, de ta nouvelle dignité; Je me prosterne humblement devant toi, non comme un flatteur, mais comme un ami. Tu es comblé des faveurs de ton Maître, il t'a élevé à la droite de son trône, les trésors de la Perse sont commis à ta garde; les honneurs rendent l'homme plus grand quand ils lui donnent de nouvelles vertus. Tu es revêtu d'une charge bien importante au Prince & à son Peuple, ton administration leur est utile à tous les deux, tous les deux ont un droit égal à ta fidélité; si jamais tu sépares leurs intérêts, si tu préféres l'un à l'autre, c'est les perdre tous deux, N'imagine pas que ton Maître sera plus riche en

usurpant le bien de ses Sujets. De tels larcins sont des pertes irréparables, ils peuvent servir dans l'instant à satisfaire un intérêt sordide; mais ils dessechent les sources de l'opulence. Je te rappellerai ici les paroles d'un Trésorier Anglois, sous le regne d'Elisabeth. Je n'aime pas, disoit ce bon Ministre, voir les trésors enfler comme la rate, lorsque les autres parties du corps sont dans la langueur. Aie le soin de prévenir un tel malheur, sauve au Public une dépense inutile, économise sur les plus nécessaires. Les impôts sont une ressource passagere, mais une destruction permanente.

Ne te borne point à diminuer les subsides, délivre le Peuple d'une multitude de Receveurs qui lui sont plus funestes que les subsides mêmes.

Comme tu es le canal des bienfaits du Monarque, fais ensorte qu'ils soient la récompense du service & du

mérite, & non le salaire des parasites & des flatteurs de ton Maître ou des tiens. Eleve-toi au-dessus du vulgaire par la supériorité de ton génie plus encore que par ta dignité, & songe plutôt à faire régner la Perse sur l'Asie entiere, qu'à régner toi-même sur la Perse.

Celui-la seul est Ministre d'Etat, dont les services sont nécessaires au Peuple ; les autres sont les créatures du caprice & deviennent esclaves dès qu'ils aspirent à en avoir.





LETTRE LXXIV.

Selim à Mirza.

Le vertueux Abdallah eſt de retour en Angleterre, après une abſence de quatorze mois. J'ai remis dans ſes mains l'aimable Zélis, que j'avois traitée comme une ſœur. Rien n'a été plus touchant que cette ſcène. La jouiſſance de la plus belle femme du monde ne pourroit me donner autant de plaiſir que cet acte d'humanité; c'eſt beaucoup plus ſans doute de faire deux heureux, que de l'être ſoi-même.

Mais il faut que je dépoſe en ton cœur une des plus grandes preuves de la foibleſſe humaine; & de la bizarrerie de nos paſſions. Depuis que j'ai rendu Zélis à ſon mari, je n'ai pas joui d'un moment de tranquillité; ſa

beauté que je voyois ſans émotion, lorſqu'elle étoit en mon pouvoir, m'a enflammé peu à peu, de façon que j'en ai preſque perdu la raiſon. Je ne puis ſupporter de la voir dans les bras de celui à qui je l'ai donnée; ſi la honte & le déſeſpoir ne me retenoient, j'oſerois la lui demander encore. Dans cette inquiétude & ce déſordre de mon eſprit, il ne me reſte qu'un parti à prendre, c'eſt de fuir loin de ſes charmes & de me défier de ma foible raiſon. Je l'ai réſolu, je retourne dans mon ſerrail, je tâcherai, par les attraits de la variété, d'effacer l'impreſſion de Zélis. Je m'embarque pour le Levant, au commencement du mois prochain. Je partirai ſans laiſſer même ſoupçonner à Zélis la cauſe de mon départ. Abdallah ne connoîtra jamais que j'ai pû être ſon rival; je ne veux altérer ni ſon bonheur ni

ſon amitié pour moi. Tu es le ſeul que j'oſe faire le confident de ma folie, & j'eſpere que tu me plaindras au lieu de me blâmer.



LETTRE LXXV.

Selim à Mirza.

MON vaisseau est dans l'embouchure de la Tamise, & tu peux espérer de voir bientôt ton ami. Son esprit est beaucoup altéré par ses voyages; mais son cœur est toujours le même.

Je serois ingrat & injuste si je quittois cette isle sans exprimer toute l'estime que j'ai conçue pour les Anglois. J'ai admiré leur pénétration ; j'ai été touché de leur franchise. A ces qualités je puis encore ajouter la politesse dont leurs voisins mêmes pourroient être jaloux; mais je suis affligé qu'ils ne l'aient acquise que par la perte de quelques vertus plus solides & plus essentielles. Leur industrie m'a charmé; leur commerce est une preuve de sa perfection; leurs ennemis rendent jus-

tice à leur valeur ; ils sont puissans, braves, redoutables, & ne perdront leur gloire qu'avec leur liberté. C'est à la seule constitution de leur gouvernement que sont attachés tant d'avantages ; si elle vient à se corrompre & à se *détruire, elle deviendra* la plus méprisable & la plus malheureuse du monde. Car qui peut aggraver davantage la misere d'une Nation opprimée, que le souvenir de son bonheur ? Les traces de la liberté qui ne peuvent s'effacer, sont un reproche continuel qui l'accable & qui la punit d'avoir dégénéré. Si l'esclavage étoit supportable, qui ne choisiroit plutôt les soleils brûlans d'Agra ou d'Ispahan, que le climat froid & le sol stérile de l'Angleterre.

J'ai pris congé de mes amis avec cette affection que méritent les services qu'ils m'ont rendus, je les ai payés par des avis salutaires, Veillez sur votre

nstitution, leur ai-je dit, c'eſt par
n courage qu'un Peuple renverſe les
rans, c'eſt par ſa vertu qu'il les
npêche de naître.

Fin des Lettres Perſannes.

TABLE DES MATIERES.

A

B.

C.

D.

E.

F.

G.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

W.

Z.

